

7e Année - No 6

Juin 1914

NOTRE ROMAN COMPLET

Le Crime de la rue Basse

PAR JEAN LORFEVRE.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. Leguier



Danseurs Ashluslays. (Voir intérieur)

Sommaire : Le mois des mouches, par Roger Francoeur. Une oeuvre d'épuration morale, par A. Riou. L'Avenue des Champs Elysées à Paris. Qu'est-ce qu'un milliard? Dans les forêts du Continent noir. La Société Clément-Martin. La sécurité pour les mamans. Apatou le Terrible. La Truffe. La légendes des cerises de la Judée. La Sitophobie. Une recette culinaire indienne. Un pays ignoré; la Laponie. Illusion de miroirs. En Amérique du Sud. Un peu de tourisme. Poésies diverses, etc.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie}
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

The Canadian Advertising Limited

Agence - Canadienne - de - Publicité

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande

Les Rédacteurs — experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

**REFERENCES: LA BANQUE
NATIONALE, MONT-
REAL**

Avant de placer vos ordres
d'annonces, écrivez-nous —
il y va de votre intérêt

C. P. R. TELEGRAPH BUILDING

4 rue Hôpital, - - - - - Montréal

UNE SURPRISE POUR FEMMES MAIGRES

Des milliers de femmes maigres ont su bénéficier des merveilleux effets du **TRANSFORMATEUR JAPONAIS** dont la renommée augmente sans cesse.

Pour être à la mode, il vous faut une poitrine développée que vous obtiendrez en peu de temps en employant le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**, facile, agréable, rapide et d'effet durable.



Une fois que le traitement aura commencé d'opérer, vous serez surprises et enchantées à la vue du changement dans votre apparence générale.

Laissez-nous donc vous prouver qu'il nous est possible de vous donner un buste arrondi et de belles proportions, une apparence charmante.

Dès aujourd'hui, demandez-nous par lettre accompagnée de 10c, l'envoi des **Explications détaillées** sur notre traitement.

Le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS** est emballé d'une façon discrète, les explications ou le Traitement complet, vous sera immédiatement adressé sur réception du coupon ci-dessous, accompagné selon l'article désiré, de 10c ou de \$1.00.

COUPON

Découpez de suite ce coupon. Accompagné de 10c, il vous assure l'envoi immédiat des Explications complètes sur le **TRANSFORMATEUR JAPONAIS**. Accompagné de \$1.00, il vous assure l'envoi immédiat du Traitement complet de ce Transformateur. Adresser: Spécialiste

**HENRI RIVOD, BOITE 2105,
Montréal, Qué.**

Raoul Lebœuf

Entrepreneur Plombier

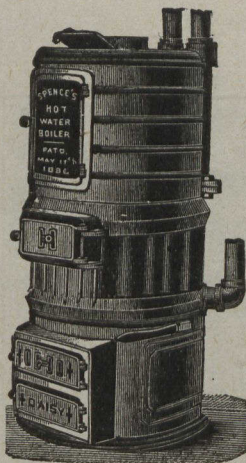
Poseur d'appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes, une
spécialité

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

160 Rachel Est

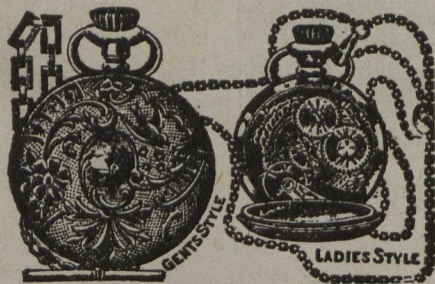
Tel. Bell St-Louis
4109
MONTREAL



W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

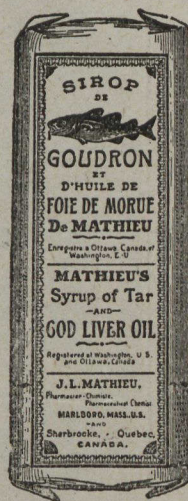
PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

Toux Rebelle, Bronchite Opiniâtre, Inflammation des Poumons

☞ C'est dans les cas difficiles que l'on apprécie la valeur d'un bon remède : Rhume négligé, Toux Rebelle, Bronchite

Chronique, Inflammation des Poumons— toutes affections qui favorisent la Consommation—seront promptement guéries, si vous faites un usage persévérant du



Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue, et autres Extraits Médicinaux, qui est à la fois un reconstituant de l'organisme, en même temps qu'un remède sûr pour les maladies de la Gorge, des Bronches et des Poumons.

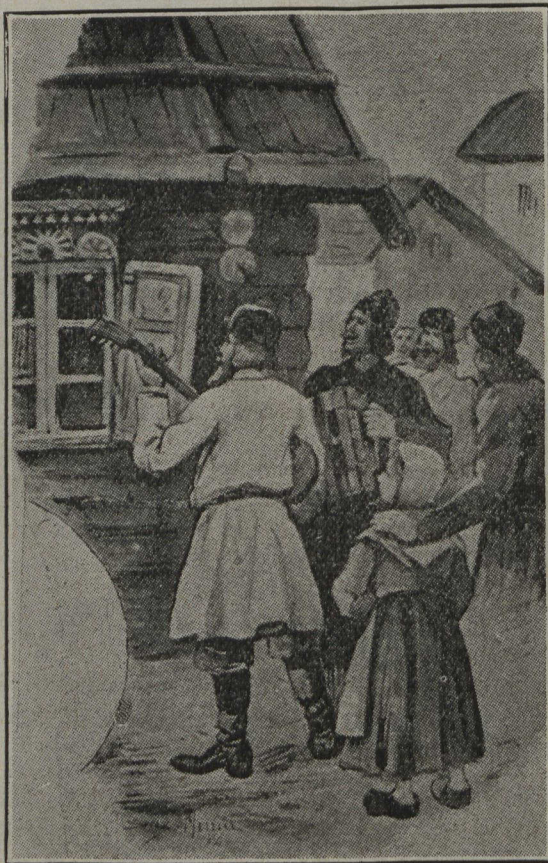
En Vente Partout : 35c. la bouteille.

Si vous souffrez de Maux de Tête, Migraine, Névralgie, Fatigue, Surmenage, recourez sans délai aux **POUDRES NERVINES MATHIEU** exemptes d'Opium, Morphine, Chloral et autres drogues dangereuses. Elles agissent vite et bien.

En Vente Partout : 25c. la Boîte de 18 Poudres.

CIF. J. L. MATHIEU, Propriétaire, SHERBROOKE, P.Q.

L. Chaput, Fils & Cie, Limitée,
Dépositaires en gros,
Montréal.



Aubade musicale en Russie un soir d'Été.

La Revue Populaire

ABONNEMENT: Canada et Etats-Unis: Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts Montréal et Etranger: Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts	Paraît Tous les Mois	POIRIER, BESETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. AVIS AUX ABONNES La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.		

Le Mois des Mouches

P ARMI mes lecteurs, surtout ceux de la campagne, il en est peu qui ne connaissent le désagrément que juin ramène avec les mouches.

Il ne s'agit pas seulement des mouches de maison qui viennent tremper leurs pattes sales dans la cuillerée de soupe que l'on porte à la bouche ou qui se promènent avec insistance sur le nez quand on veut dormir, il y a aussi ces légions de moustiques, maringouins et brûlots dont l'énergisant bruissement s'accompagne d'innombrables piqûres qui ont tôt fait de transformer une jolie fille en quelque chose de bouffi et sans nom...

On accueillera donc avec plaisir quelques procédés pour combattre cet ennemi aussi acharné que minuscule, procédés dont la simplicité n'a d'égale, paraît-il, que l'efficacité.

Placez le soir, dans votre chambre, une lanterne de verre que vous enduirez de miel; les moustiques, attirés par la lumière, iront s'y coller les pattes en grand nombre et ce sera autant qui ne vous piquera pas le nez.

Pour guérir promptement les piqûres, laissez de côté tous les ingrédients plus ou moins sérieux qu'on vous vend parfois

fort cher et servez-vous simplement d'un oignon cru avec lequel vous frotterez les petites plaies.

Ça ne vaut sans doute pas l'essence de violette comme parfum quand on veut aller faire la cour à sa blonde mais, entre deux maux, c'est le cas de choisir le moindre!

On recommande également bon nombre d'huiles ou d'essences diverses pour se préserver des piqûres et, réellement, il y en a d'excellentes.

L'huile de camphre, l'huile d'amandes amères, l'huile d'eucalyptus sont très bonnes bien qu'elles ne rappellent aussi l'odeur du patchouli que de loin.

Ceux—ou celles—que ces préparations incommoderaient trop sérieusement se trouveront bien d'employer l'essence de quassia que l'on peut se procurer chez tous les pharmaciens; ce produit, très amer, n'a aucune odeur. Frottez-vous en bien la peau et vous serez tranquille toute la journée; les moustiques ne vous piqueront pas.

Et maintenant, excursions dans les bois et au bord des lacs sans craindre les moustiques, maringouins, brûlots et autres "piqueurs" du même acabit, c'est la grâce que je vous souhaite.

Roger Francoeur.

EN BRETAGNE

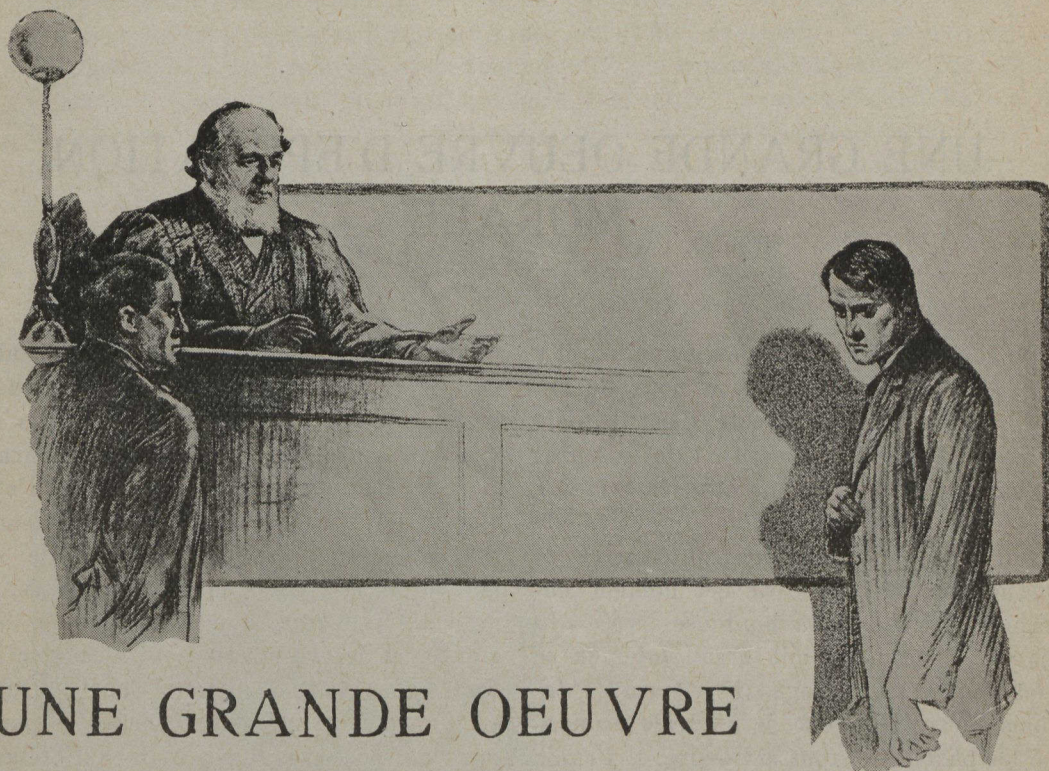
Sous les coiffes de lin, croisant leurs bras
Vêtus de laine rude ou de mince percale,
Les femmes, à genoux sur le roc de la cale,
Les hommes, pères, fils, maris, amants, là-bas,

Regardent l'Océan blanchir l'île de Batz.
Avec ceux de Paimpol, d'Audierne et de Cancale,
Vers le Nord sont partis pour la lointaine escale,
Que de hardis pêcheurs qui ne reviendront pas!

Par-dessus la rumeur de la mer et des côtes,
Le chant plaintif s'élève, invoquant à voix hautes
L'étoile sainte, espoirs des marins en péril.

Et l'Angélus, courbant tous ces fronts noirs de hâle,
Des clochers de Roscoff à ceux de Sybiril,
S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle.

Posé-Maiar de HEREDIA.



UNE GRANDE OEUVRE D'EPURATION MORALE

*Le systeme de "l'Epreuve" mis en vigueur par les tribunaux
Américains. -- Ce que l'on peut faire d'un detenu. --
Petite etude comparee sur les differents syste-
mes de repression. -- La "Loi de Sursis
en France."*

par A. RIOU

UNE GRANDE OEUVRE D'EPURATION MORALE

JE me souviens fort bien d'avoir lu il y a déjà longtemps une nouvelle anglaise fort bien écrite, dans laquelle l'héroïne, une toute petite fillette, après avoir fait devant un juge une importante déclaration concernant une tentative de meurtre, fut soudain confrontée avec le prisonnier. A la vue de cet homme enchaîné, revêtu de la honteuse livrée du bagne, l'enfant se mit à sangloter et se tournant vers le magistrat s'écria: "Jamais, Votre Honneur, je n'aurais prononcé les paroles de tout à l'heure, si j'avais supposé qu'il s'agissait d'un "homme".

La société n'a pas autrement agi lorsqu'elle s'est avisée de considérer "l'homme" sous la casaque du "criminel". Traitons-le comme "un homme", s'est-on écrié de tous les côtés, de cette façon il se conduira comme "un homme".

De suite, ceux qui se plaisent à la philanthropie, ont entamé la campagne. On a construit des prisons modèles, on a inauguré un système de répression moins brutal pour les fautes contre la discipline, amélioré la nourriture, changé le linge et les vêtements. Les hôpitaux, les infirmes se sont multipliés, des chapelles ont été construites, des chapelains affectés à ce service spécial. De plus en vertu de l'adage "mens sana in corpore sano", on a doté les prisonniers d'écoles, de biblio-

thèques, on a même poussé la complaisance jusqu'à solliciter le concours de grands artistes pour leur donner des concerts et des représentations théâtrales, bref Sarah Bernhardt, la grande Sarah, suivant l'exemple, a fait vibrer les murs des prisons sous les merveilleuses modulations de sa voix d'or. Des clubs se sont organisés, il ne manquait plus que les banquets, les cigares et le champagne, enfin comme le disait avec tant d'humour Charles Dudley Warner, le prisonnier incarcéré pour meurtre, se verra bientôt dans l'obligation de porter sur ses cartes de visite: "Pas trop de fleurs, s.v.p."

Quel fut le résultat de ce traitement à l'eau de rose? Une recrudescence colossale de la criminalité. Les prisons trop vantées par les prisonniers libérés apparaissaient aux yeux des habitués de la pègre comme de modernes Capoue, dans les délices desquelles ils pouvaient tranquillement prendre leurs quartiers d'hiver et s'engraisser aux dépens du contribuable. Connaissant à fond le Code et la procédure, ils s'arrangeaient pour passer dans la tiédeur de ces maisons hospitalières, les rigueurs de l'hiver, et lorsque revenait le printemps, ils sortaient de cette cure nouveau genre retapés, rajeunis, et prêts à vagabonder sur les grandes routes jusqu'à l'époque hivernale.

Pourtant la pensée était bonne, malheureusement elle avait été mal appliquée. Le problème avait été résolu beaucoup trop au point de vue du relèvement physique, et dans la précipitation on avait négligé la question morale, en un mot, on "avait changé les prisons, sans changer les pri-



Les loisirs en cellule

sonniers". Toutefois l'impulsion était donnée, l'erreur première pouvait facilement être écartée pour l'avenir. La vieille théorie consistant à punir "par besoin de vengeance" avait vécu, on ne s'arrêtait plus aux vieux errements de "dent pour dent, œil pour œil", on arrivait à considérer "le malfaiteur plutôt que le méfait" et à lui appliquer une punition proportionnée à son crime. Il fut aisé de comprendre cependant, que la solution ne serait pas facile, il fut avéré que sur plusieurs criminels ayant commis le même crime pour des raisons différentes, les uns souffraient cruellement de la punition infligée, tandis que d'autres paraissaient y être indifférents. Comment dans ces conditions proportionner le châtimement à la faute commise. Il fallut adopter le système déjà préconisé, à savoir s'occuper plutôt du criminel lui-même, que du crime commis, voir si le châtimement serait pour lui un moyen de se reprendre, plutôt qu'une répression brutale. La législation américaine s'orienta vers cette idée, le "golden rule" fut institué, et sa devise fut "chercher à faire du criminel un homme accepté par la société, plutôt que déchaîner sa haine, par une répression basée sur la simple vengeance."

Avec l'ancien système de pénalité, 80 pour cent des prisonniers incarcérés devenaient des récidivistes. Bien qu'ayant commis des actes répréhensibles, nombre d'entre eux n'étaient pas des criminels plètement dégradés. S'il avait été possible de leur donner le moyen de se relever sans recourir à l'incarcération, beaucoup d'entre eux seraient devenus de bons citoyens. Cette constatation fut le point de départ du nouveau système de "sauvetage", et la règle primordiale fut "N'emprisonnez jamais un homme, à

moins qu'il ne soit une cause de crainte pour la communauté."

Cette loi fut dénommée "Loi d'épreuve", en anglais "Probation", et fut appliquée pour la première fois à Boston dans le Massachusetts en 1878. Les résultats furent tellement encourageants, que les Etats-Unis résolurent de rendre ce système général et depuis lors "l'épreuve" fait partie intégrante de la procédure pénale américaine.

Avant l'inauguration de ce nouveau système dans la pénalité, le condamné était absolument fixé de la durée de sa détention. Si la peine infligée n'était que de courte durée, il en déduisait que le méfait commis était insignifiant, et par là même était encouragé à continuer sa vie en marge de la société. D'un autre côté, après avoir payé sa dette à la justice, il se considérait comme absolument libre et reprenait dans la société une place qui lui permettait de propager la contagion. Le système de l'Epreuve a su obvier à cet inconvénient, en laissant suspendre au-dessus de la tête du prévenu, non pas "l'épée de Damoclès", mais "le glaive de la Loi". L'inculpé est en effet libre, mais "sous condition"; il participe à la vie extérieure sans que personne puisse se douter de sa situation anormale, mais il est soumis à une surveillance incessante. Placé chez un patron qui est pour lui un "gardien", il doit le satisfaire, il doit également mériter les éloges de l'"officier de surveillance", et à intervalles désignés il est tenu de se rendre devant la Cour pour faire constater les progrès survenus. Seule la conduite de l'homme soumis à l'épreuve, permet de déterminer la durée de sa punition, c'est de lui seul, de ses efforts constants que dépend la sentence qui fera se continuer la durée de

l'épreuve ou son emprisonnement. Le résultat est le plus souvent appréciable par l'influence heureuse qu'il apporte sur le moral de l'inculpé.

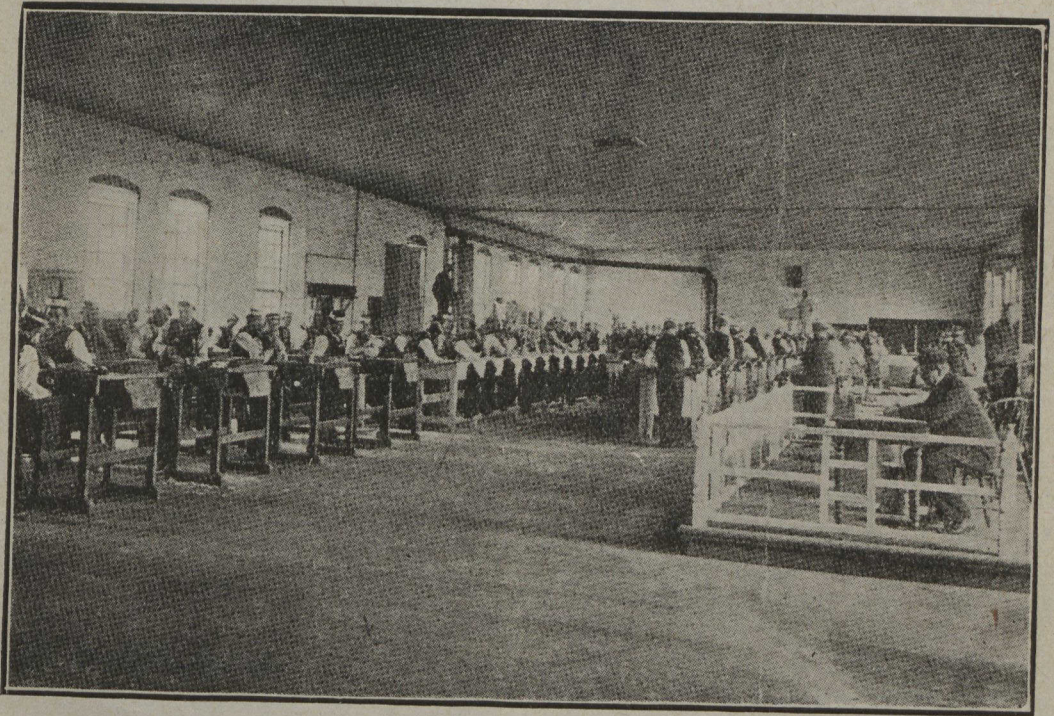
Un des points les plus intéressants de ce système consiste à mettre le prisonnier dans l'obligation de subvenir aux besoins de sa famille. En principe, le fait d'arrêter et d'incarcérer un individu fautif, est basé sur une idée de justice absolue, et cependant il y a dans cet ordre d'idées une lacune qui n'a pas été prévue par la loi.

Le plus souvent l'inculpé est père de famille, il peut même dans certains cas être animé de bons sentiments à l'égard de sa femme et de ses enfants, or par le seul fait de son arrestation, vous supprimez à des "innocents" le moyen de vivre, en admettant que le père soit seul à subvenir aux besoins des siens. Il y a donc là une anomalie grossière qui permet à des irresponsables de supporter les conséquences d'une faute à laquelle ils sont étrangers. La "loi d'épreuve" a prévu ce cas, l'inculpé reste en contact avec sa famille, il doit lui fournir les moyens de subsister, et on lui en donne la facilité. Il y a dans ce procédé fort simple un triple avantage, 1o, Exonérer le contribuable d'une taxe qui le force à entretenir à ses frais un ennemi de la société. 2o, Eviter à la Charité publique une dépense supplémentaire, par le seul fait de subvenir aux besoins d'une famille dont le père reste dans l'inaction. 3o, Eviter à un homme qui dans un moment d'erreur a pu commettre un acte répréhensible, la contamination toujours mauvaise par le contact journalier avec les condamnés foncièrement mauvais.

"La loi d'Epreuve" trouve sa justification dans les résultats obtenus, quelques

chiffres qui pourront être facilement contrôlés, plaideront sa cause mieux que je ne pourrais le faire moi-même. Si nous prenons les rapports de la "Cour Juvenile", nous verrons que sur 6,579 enfants soumis à l'épreuve à New-York en 1902, 5,543 sont devenus d'excellents citoyens, soit un résultat de 84 pour cent. Dans la même ville, sur 1260 personnes placées

leurs femmes et de leurs enfants. Grâce à sa protection, des milliers de familles ont été réunies, sauvées de la misère, tandis que leurs chefs sont devenus des maris modèles. Ce qui est vrai pour New-York l'est également pour les autres villes et c'est par milliers que se sont opérés les "sauvetages" de certains individus, parmi lesquels plusieurs sont devenus des per-



Dans la salle de travail.

sous la loi "d'Epreuve" par la Cour des Sessions en 1907, 95 pour cent ont repris la vie normale. Enfin si nous considérons les fautes plus graves jugées par la "Haute Cour des Sessions", nous verrons que sur 197 individus placés sous la nouvelle loi, 95 pour cent ont fait retour au bien. C'est surtout dans les cours de police que la loi d'"Epreuve" paraît efficace, vis-à-vis des maris arrêtés pour abandon de

sonnages importants et considérés dans leurs cités.

A la suite des chiffres précédents, je me permets de donner quelques exemples pris au hasard dont je puis certifier l'authenticité. Un garçon boucher de New-York avait volé une somme relativement minime à son patron. Il vivait seul, la boisson ayant été la cause de dissensions avec sa famille. C'était sa première

condamnation, aussi la Cour se montrant indulgente, le soumit-elle à la loi "d'Epreuve". M. Joseph Graveur, officier surveillant, réunit la famille du condamné, expliqua la situation et lorsque l'intéressé eut pris l'engagement de s'appliquer à réparer le passé, il le plaça en qualité de concierge dans un immeuble. Quelques mois après il devenait conducteur de voiture dans une maison de commerce. Aujourd'hui il est surveillant chez un armateur, il est bien payé, travailleur, et il vit heureux avec sa famille; la "loi d'Epreuve" en avait fait un honnête homme.

Dans le second cas, il ne s'agit plus d'un novice, mais bien d'un récidiste avéré, d'un faussaire, qui passait sa vie à falsifier des chèques. Trois fois déjà il avait été condamné pour ce même délit, lors de sa quatrième arrestation, la Cour voulut essayer sur lui l'influence de l'"Epreuve". On lui procura du travail dans une maison de commerce à New-York et peu de temps après il était envoyé à Broadway dans une succursale. Aujourd'hui il est gérant de la maison, il perçoit un salaire annuel de 1500 dollars, (7,500 fr.) il est marié, considéré et très heureux.

Un autre cas fort curieux à citer, le détenu No 647, était un jeune homme qui paraissait irrémédiablement marqué par le stigmate du vice. A l'âge de 18 ans il avait été arrêté quatre fois pour petits larcins, 2 fois pour vol, 1 fois pour vagabondage et avait passé trois ans à la "Catholic Protectory". A peine libéré il se fit reprendre, en Cour il déclara que s'il était complètement "dévoyé", c'est qu'il n'avait jamais eu de chance, et n'avait pu trouver de position. La Cour voulut lui permettre de se reprendre, il fut placé sous le couvert de la loi d'Epreuve, et on lui trouva du travail chez un entrepre-

neur. Aujourd'hui, c'est-à-dire trois ans après son arrestation, il est encore employé chez le même patron en qualité d'assistant mécanicien, et gagne \$15 par semaine (75 f.) Celui-là a su profiter de la chance qui lui était offerte.

Même les plus dépravés ont été réhabilités par la loi d'Epreuve. John B*** était un de ces individus interlopes qui pullulent sur les champs de courses. Il était marié à une mégère, qui loin de lui reprocher son existence honteuse la partageait avec lui. L'été, ils vivaient en parasites des courses, et l'hiver des mille et un métiers de la pègre. Pendant quelques années ils eurent la chance de ne pas tomber entre les mains de la police, mais un beau jour ils furent tous les deux arrêtés, lui pour vol d'une valise, elle pour vol à l'étalage.

Bien que leur passé fut de nature à préjuger de l'avenir, les juges décidèrent de tenter à leur profit une dernière expérience. Ils furent placés sous la "Probation", tout en étant avertis que s'ils persistaient dans leurs vices ils seraient définitivement incarcérés. Madame Axman fut chargée de leur trouver du travail et bientôt tous les deux furent placés. Il se passa dès lors un fait saisissant, à savoir que ces deux épaves qui n'avaient jamais connu la douceur d'une vie régulière, se prirent à aimer leurs nouvelles fonctions. Leur travail fut tellement satisfaisant, que leurs salaires s'augmentaient progressivement. Ils eurent leur première joie en allant déposer à la banque quelques économies, ce fut le point de départ de nouveaux efforts et bientôt la somme minime du début s'arrondit suffisamment pour leur permettre d'acheter une petite ferme à "Staten Island".

Tous les deux se mirent à la besogne

avec courage, ils achetèrent des bestiaux et vendirent très bien leurs produits. Grâce à leur persévérance, la fortune leur sourit et bientôt ils ne purent suffire à leur exploitation. Ils eurent besoin d'aides et de manœuvres; où croyez-vous qu'ils

furent les chercher? Directement à la prison des "Tombs". Ils pensèrent avec raison que s'ils avaient réussi, c'est qu'on leur avait donné les moyens de travailler, ils voulaient à leur tour faire acte de générosité et prendre part à l'œuvre de rénovation. Après avoir été les fervents disciples de la "Débauche", ils devenaient les propagateurs de la "Golden Rule".

M. William Spencer, le distingué directeur de la "New-York Prison Association", qui se charge des condamnés à l'"Epreuve", racontait dernièrement l'histoire suivante que je me plais à reproduire in extenso. Il voyait un beau matin se présenter devant lui un de ses prisonniers sur parole, qui lui déclarait avoir reçu d'un monsieur John S*** des offres de travail dans sa minoterie. Les garanties étaient sérieuses, le salaire convenable, M. Spencer se rendit chez l'industriel pour causer avec lui, lorsque les clauses furent arrêtées, M. S*** s'avança vers l'officier.

—Vraiment M. Spencer, dit-il, vous ne me reconnaissez pas? Cependant il y a trois ans j'étais un de vos pensionnaires!

Le directeur étonné, lui serra chaleureusement les mains et se fit expliquer son odyssée.

—C'est bien simple, déclara le minotier, vous m'avez donné le goût du travail, j'en ai profité, ces deux moulins à moteurs valent \$1,500, je les ai payés en économisant sou par sou, depuis que j'ai quitté la prison. Depuis je suis marié et heureux, c'est grâce à vos conseils que je suis devenu un homme, je suis profondément satisfait de pouvoir vous remercier.

Et M. Spencer ajoutait en terminant ce récit: Songez donc quelle somme de travail, d'efforts et d'endurance, représentait ce résultat obtenu en trois années, ad-



La chapelle d'une prison moderne

mettez que cet homme au lieu d'employer ses brillantes qualités au bien, se fut tourné vers la mauvaise voie, que se serait-il passé?

La "sentence suspendue" est encore un autre moyen d'arriver à la réhabilitation du criminel, avec la "loi d'Epreuve", ce sont deux voies parallèles qui permettent de ramener au bien certaines catégories d'individus. Dans les deux cas l'incarcération est supprimée. Il arrive cependant que l'on soit obligé de recourir à l'emprisonnement, surtout dans le cas de protection de la société c'est le cas de la "sentence indéterminée" dont nous allons dire quelques mots très rapidement.



Il y a lieu d'établir une nuance intéressante entre l'ancienne et la nouvelle pénalité américaine. Sous l'ancien système les tribunaux appliquaient un tarif de peine basé sur le fait accompli, aujourd'hui l'emprisonnement étant considéré comme une garantie pour la société, le criminel n'est pas incarcéré seulement pour le crime commis, mais surtout à cause de sa mentalité personnelle. Le but poursuivi est donc non pas tant le "châtiment", mais le désir de ramener le prisonnier à la saine raison et aux lois de la morale. Si le détenu refuse de se réconcilier avec la société, il restera éloigné d'elle comme un perpétuel danger. De cette façon la "sentence indéterminée" fera du prisonnier l'arbitre de son destin; à lui de savoir s'il a intérêt à redevenir honnête ou bien à persister dans la mauvaise voie, le choix vit avec lui.

Il y a cependant un inconvénient dans l'application de cette loi telle qu'elle est appliquée. Elle détermine fatalement un

maximum et un minimum d'emprisonnement, de cette façon, bien que la sentence soit "indéterminée", elle n'en est pas moins "déterminée", quant au maximum de durée. Les effets sur le moral des détenus sont parfois désastreux, les uns s'appliquent à simuler une conduite exempte de reproches, dans le but de bénéficier du "minimum" de détention, mais s'ils dépassent la date qu'ils se sont fixée pour leur libération, ils s'abandonnent bien vite, et laissent couler les jours en attendant la date de la sortie qui ne peut être dépassée. Dans le premier cas, vous aurez peut être fait des prisonniers dociles, mais non de bons citoyens, dans le second cas ils sortiront aigris et plus mauvais qu'au début, de toute façon le but poursuivi aura été manqué.

A la "sentence indéterminée" il manquait une chose essentielle, l'impression morale sur le cerveau du détenu; il était indispensable de ne pas le laisser en tête à tête avec ses mauvaises pensées, il fallait profiter de son isolement pour le façonner de tout autre manière, lui ouvrir des horizons nouveaux, lui fournir des conceptions plus saines, en un mot arracher le voile devant ses yeux et faire luire à son imagination un idéal peut être ignoré jusqu'à ce jour. C'est alors qu'à cette loi embryonnaire s'adjoignit l'"Elmira Reformatory", système en usage dans la ville d'Elmira, lequel après quelques réformes fut adopté par la majorité des Etats.

Ce moyen de réforme nécessitant de sérieux efforts de la part des prisonniers il était indispensable de le graduer de façon à en diminuer l'aridité première. Des catégories spéciales furent instituées, qui se différenciaient par des uniformes spéciaux et des privilèges affectés à chaque classe. Il y eut trois classes pour les "ca-

ractères", et trois classes au point de vue "intellectuel", comprenant elles même 28 divisions d'instruction.

De plus, les prisonniers furent organisés en 16 compagnies militaires, on leur inculqua les principes de morale et des moniteurs intelligents furent choisis de façon à cultiver dans les âmes de ces hommes viciés, les tendances religieuses. Les plus défectueux furent divisés en trois groupes et finalement on plaça dans une dernière catégorie les infirmes et les simples d'esprit.

Toutes ces différentes sélections furent



En cour juvénile

éduquées, en tenant compte des vices de ceux qui les composaient, mais le principe fut le même pour toutes les catégories : "déterminer chez les intéressés des idées morales jusqu'alors méconnues, développer leur force physique, et leur donner le moyen d'arriver intellectuellement et physiquement à se suffire dans la vie."

Les grandes lignes étant arrêtées, le programme fut aussitôt mis à exécution.

Pour chaque minute de la journée, le prisonnier a sa tâche tracée. Il doit se lever rapidement, sa figure doit être propre, ses cheveux brossés, ses habits nettoyés. Pendant la journée il travaille dans sa classe spéciale, le soir il doit se livrer à la lecture. La politesse, l'obéissance absolue et le silence, sont les règles principales de sa vie. Il apprend vite ainsi ce qui est bien ou mal et six mois lui suffisent pour gravir les différents échelons et pour arriver aux grades les plus élevés.

Le plus grand nombre des gens sensés ont applaudi des deux mains à cette innovation, mais il s'en est trouvé qui n'ont pas manqué de protester avec énergie contre ce système de réforme: "Pourquoi se sont-ils écriés, l'Etat fournit-il aux criminels des avantages qui ne sont même pas consentis aux bons citoyens?" La réponse pourrait être très simple: "Parce que les premiers étant incapables de se guider eux-mêmes, ont nécessairement beaucoup plus besoin de soutien que les seconds. Ces prétendus avantages sont à la portée de tous ceux qui étant libres, peuvent organiser leur existence d'après leur initiative personnelle sans avoir besoin de la discipline sévère qui dirige les dévoyés, les déclassés, en un mot les êtres immoraux et parfois amoraux. Etre un 'honnête homme' dans la forme même du terme, constitue un brevet qui permet de trouver du travail, celui qui peut fournir la référence d'un passé sans tache aura "a priori" une supériorité marquée sur l'individu taré, même revenu au bien, qui se heurtera à la répulsion générale. Pourquoi envier ces malheureux et chercher à leur arracher des mains le dernier atout qui leur permettra peut être de racheter les erreurs du passé, et de reconstituer une existence souvent bien compromise." Les

grincheux ajouteront que ce sont les contribuables qui payent les frais de cette philanthropie gouvernementale et dans ces conditions toutes ces polémiques viendront se heurter contre une question de gros sous. Or, savez-vous combien coûte à l'Etat l'entretien d'un prisonnier à la "Réforme"? Beaucoup moins sans doute que vous ne le supposez. Si nous prenons les prisons ordinaires de Sing-Sing ou de Auburn, nous verrons que la dépense par tête est de \$133 et \$137 (665 et 685 frs), à Elmira le coût est de \$140 (700 frs) soit environ \$5 de différence (25 francs) par année. Croyez-vous la dépense exagérée, eu égard aux résultats obtenus?

En ce qui me concerne j'estime que conserver pendant six ou sept ans un prisonnier, c'est-à-dire le terme exact de sa sentence, parce qu'il coûtera \$5 de moins par an à l'Etat, ou bien lui fournir le moyen de se libérer au bout de deux ans et de devenir un honnête homme en payant \$5 de plus, est une combinaison qui ne se discute même pas et qui prime par sa simplicité.

Terminons en disant que dans l'Etat de New-York seulement, 80 pour cent des détenus dans les prisons ordinaires continuent à la sortie, leur vie criminelle, tandis que 70 pour cent de ceux qui sortent de la "Réforme" deviennent d'excellents citoyens.



Dans cette étude malheureusement trop courte sur la réforme du système pénitencier aux Etats-Unis, j'ai surtout cherché à démontrer quel pouvait être le résultat obtenu au point de vue moral sur les détenus, par une organisation s'adressant plus au moral qu'au physique, plus à l'homme qu'au criminel, j'ai cherché à me docu-

menter le plus soigneusement possible et les chiffres ainsi que les exemples présentés, sont de ceux qui peuvent être facilement contrôlés. Il convient de tirer une déduction de cette initiative américaine, à savoir qu'il ne suffit pas pour le juge de se montrer bienveillant vis-à-vis des coupables, mais bien d'affirmer cette bienveillance par des mesures susceptibles de les ramener au bien, en neutralisant les mauvaises passions qui cherchent toujours à reprendre le dessus.

Je me trouve tout naturellement porté à parler de la "Loi de Pardon", mise en vigueur par les tribunaux français, et plus souvent dénommée par le populaire sous le nom de "Loi Béranger" eu égard au sénateur philanthrope qui en fut le promoteur. Cette loi permet à l'individu coupable, d'éviter les horreurs de la prison et la tache infâmante sur le casier judiciaire, s'il n'est pas en récidive avec la loi, et si son passé peut répondre pour lui de l'avenir, en un mot si la faute commise est due à l'aberration d'un moment, si ce n'est qu'une erreur dans une vie jusque-là conforme aux règles générales de l'humanité. Il ne s'en suit pas d'ailleurs que l'individu en soit quitte avec les rigueurs judiciaires, loin de là, il est condamné, son jugement est enregistré, la punition morale est effective, seulement on lui fournit le moyen d'effacer de son existence une condamnation qui peut lui être préjudiciable au premier chef, si pendant les cinq années qui suivront la sentence, il se conduit en bon citoyen et donne des gages certains de son retour au bien.

Telle qu'elle est, la "Loi de Pardon" est un sérieux acheminement vers une réforme nécessaire; toutefois, le législateur peut-il être certain d'avoir accompli l'oeu-

vre morale qu'il visait en la promulguant? Je crains fort qu'il n'y ait réussi que très peu. Le criminel sortant de l'audience, bénéficiaire de la "Loi de Sursis" se frottera joyeusement les mains, félicitera son avocat et tout réjoui se dira: "Je l'ai échappé belle!" De là à se tracer une ligne de conduite pour l'avenir il y a un abîme à franchir, et en admettant même qu'il soit, à cet instant précis, animé des

Je crois fermement qu'il y aurait mieux à faire. En tenant compte de la mentalité personnelle aux Français, je suis porté à déclarer qu'une prison de "Réforme" arriverait à d'excellents résultats. Je sais fort bien que cette organisation serait difficile, qu'elle bouleverserait le système établi et qu'elle aurait ses détracteurs, en France on est toujours porté à la critique, quitte à revenir franchement



Dans l'atelier de composition.

meilleures intentions, il ne tardera pas à retomber dans la mauvaise voie, parce que privé d'un guide sûr et soumis à toutes les tentations de ses anciennes relations et de l'ambiance de sa vie ordinaire. Une seule chose subsistera dans sa pensée, ce sera d'éviter de se faire "pincer à nouveau", et pour lui "la crainte du gendarme sera le commencement de la sagesse."

sur des opinions préconçues, mais en toutes choses il est bon de considérer la fin. Pourquoi n'obtiendrait-on pas de l'autre côté de l'océan les mêmes résultats que nos frères Américains.

La question méritait d'être posée, elle est de celles qui peuvent supporter la discussion, elle peut être très facilement étudiée sur place, car les autorités américai-

nes se prêtent volontiers aux renseignements lorsqu'il sont d'"utilité publique", et rien n'est plus efficace que la documentation sur les lieux par des hommes compétents. J'expose très humblement cette suggestion à ceux de mes compatriotes qui détiennent la mission délicate de sauve-

garder les intérêts de la société et de réprimer les fautes commises, trop heureux si j'ai pu apporter par ce petit article, ne fut-ce qu'un grain de sable, dans l'œuvre gigantesque de "l'Épuration morale" qui sans trêve se poursuit en France depuis des milliers d'années.

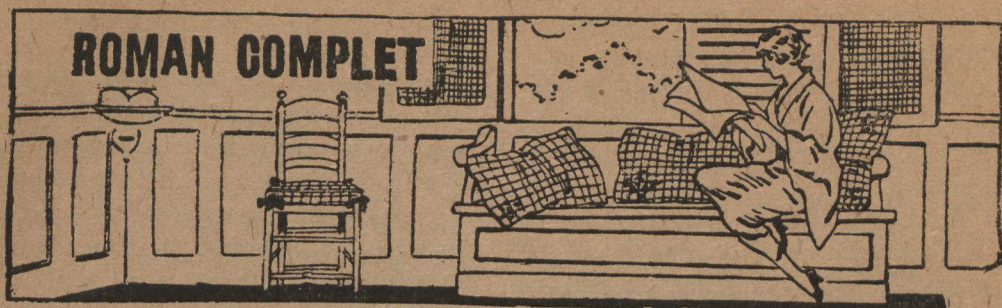
LES ENFANTS

La nuit tombe, et déjà, lassés d'un long voyage,
Nous voyons tout pâlir et s'éteindre à nos yeux,
La nature fleurit moins belle, au soir de l'âge,
Et semble aussi vieillir et la terre et les cieux.

Chaque jour raccourcit l'aile de l'espérance,
Nous jette, en s'enfuyant, un deuil, une souffrance,
Et, déchirant nos cœurs, en emporte un lambeau.
A travers les débris dont ils jonchent la route,
On marche en trébuchant vers le but qu'on redoute,
Et dans l'ombre voisine on pressent le tombeau.

Oui, l'amour paternel, chers enfants, nous rassure;
Car, au fond de nos cœurs, Dieu se laisse entrevoir;
C'est lui qui, de nos vœux dépassant la mesure,
Va nous faire un bonheur égal à son pouvoir;
Mais comme, en votre absence, il serait toujours moindre,
Quand nous serons partis, pour venir nous rejoindre,
Vous reprendrez, enfants, le vol du séraphin.
Nous pouvons donc mourir, puisque sûrs de vivre,
Au ciel, vide sans vous, un espoir va nous suivre,
Celui de vous revoir, de vous aimer sans fin.

Victor FAGUET.



LE CRIME DE LA RUE BASSE

Par Jean Lorfèvre

I

Un ouvrier de Landeville, se rendant à son travail matinal, se trouva tout à coup dans la rue Basse en face d'un homme qui paraissait endormi sur le trottoir. Il était couché en travers de la route et comme il faisait à peine jour l'ouvrier ne put distinguer d'abord à qui il avait affaire.

Était-ce un homme qui se trouvait en état d'ivresse?

Il se pencha vers lui. Mais comme il portait la main à l'épaule de l'inconnu pour l'avertir qu'il avait tort de prendre la voie publique pour son lit, il sentit tout à coup sa main mouillée et, en regardant de près, il reconnut qu'il venait de s'ensanglanter les doigts.

Il appela aussitôt.

A dix pas de l'endroit où gisait l'homme, une boulangerie fonctionnait encore à cette heure, ainsi que l'indiquait une lueur montant des soupiraux du sous-sol.

L'ouvrier y courut et il cria à l'aide.

Le boulanger et son garçon les bras

en pleine pâte cessèrent leur travail.

—Eh là, leur dit l'ouvrier, venez vite, on vient d'assassiner à votre porte.

—Qu'y a-t-il? demanda le boulanger qui n'avait sans doute pas bien entendu, car le mitron en ce moment même, courbé sur le pétrin, poussait de formidables ahants.

—Je dis qu'on vient de commettre un meurtre à trois pas d'ici... Venez vite...

En un instant ils quittèrent le sous-sol et les trois hommes se trouvèrent autour de celui qui était étendu sur le trottoir.

La légère clarté de l'aurore était suffisante à ce moment pour qui voulait regarder les objets d'un peu près, et les deux compagnons qui venaient de quitter leur pétrin et leur four reconnurent que l'ouvrier ne les avait pas trompés.

Ils se trouvaient devant la victime d'un assassinat et pour mieux préciser les choses d'un égorgement véritable.

L'homme, en effet, portait au cou une profonde blessure qui, suivant toute apparence, avait été faite à l'aide d'un rasoir...

Des flots de sang s'étaient échappés de l'artère et tachaient le pavé.

Ce ne fut qu'un cri chez les trois hommes.

Ils venaient de reconnaître celui qui gisait devant eux.

—Mais c'est Emile Leclere, le métreur! dirent-ils; qui donc a pu commettre ce crime? On ne connaît pas d'ennemis à Leclere... Il ne devait pas avoir beaucoup d'argent sur lui...

—Une dispute, peut-être?

—Portons-le dans la boulangerie... Je vais réveiller la patronne.

Le mitron ne fit qu'un bond; et sa voix puissante n'eut pas de peine à tirer du sommeil l'excellente dame Coignet, la boulangère.

Pendant ce temps, Coignet tenait la tête du pauvre Emile Leclere, tandis que l'ouvrier essayait de surprendre encore un soufuffle sur les lèvres.

—Oh! dit-il, avec une entaille comme celle-là..., c'est bien inutile.

—La tête est raide comme celle d'un homme mort depuis cinq ou six heures..., il n'y a rien à faire.

—Avant de le transporter chez vous, si l'on avertissait la police.

—C'est le premier soin à prendre en effet... Pauvre Leclere! Imagine-t-on une fin aussi horrible!

Mme Coignet accourut à ce moment et elle faillit s'évanouir devant la face horriblement pâle et les vêtements tout ensanglantés de la victime, qu'éclairait maintenant le jour grandissant; elle ne put d'abord prononcer une seule parole tant elle était impressionnée par ce spectacle tragique.

—Malheureux jeune homme! dit-elle enfin..., à vingt-deux ans, est-ce possible! et sa petite Juliette! Mais qu'est-il donc arrivé?

Cependant le garçon boulanger avait été avertir la police.

Des passants commençaient à circuler dans la rue Basse et certaines boutiques même s'ouvraient. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'il se formait autour du cadavre un rassemblement; et les opinions les plus diverses au sujet du crime s'échangeaient sur un ton terrifié ou plaintif en attendant l'arrivée du magistrat.

Leclere, la victime, était un excellent sujet, que sa vie modeste et raisonnable semblait devoir mettre à l'abri d'un pareil sort, d'une fin aussi dramatique.

Il y avait donc là un mystère à confondre les hypothèses des plus perspicaces.

Les femmes, comme toujours, étaient les plus émues; la jeunesse de celui qui gisait devant elles, la gorge profondément ouverte, leur inspirait des sentiments de grande pitié qui se traduisaient en douloureuses exclamations.

Mme Coignet éleva tout à coup la voix au-dessus de ce sinistre concert de paroles apitoyées.

—Eh grand Dieu! et moi qui n'y pensais pas!...

Puis, comme si elle avait craint d'en avoir trop dit, elle se tut; mais intérieurement elle continua, en proie à une vive inquiétude:

—...Juliette qui doit venir en journée chez moi aujourd'hui! Voici l'heure où elle va passer par là... Comment lui épargner ce spectacle... Va-t-elle se trouver, la pauvre enfant, en présence de son cadavre!

Juliette Germose, à laquelle pensait la boulangère, était une couturière qui venait travailler en effet assez souvent rue Basse, et qui, ce matin précisément, devait se rendre chez Mme Coignet.

Celle-ci savait que Juliette avait depuis longtemps été remarquée par Emile Leclerc. Elle lui avait donné sa foi, et leurs sentiments étaient partagés.

Mme Coignet, d'ailleurs, était seule dans la confidence de cet amour.

Elle avait remarqué la première quand Juliette se trouvait chez elle, en été, près de la fenêtre, l'attention que lui portait Emile Leclerc qui, demeurant dans cette rue, ne passait jamais devant la boulangerie sans y jeter un coup d'œil ; elle savait qu'on s'était parlé, en tout bien tout honneur ; car rien n'était plus pur que cet amour qui était, il est vrai, contrarié par la famille de Juliette.

Celle-ci destinait la jeune fille à un de ses cousins qui occupait dans une ville voisine une situation meilleure que celle d'Emile Leclerc.

Mme Coignet savait tout cela. Mais elle ne pouvait montrer l'angoisse qui la saisissait ; eût été trahir le secret de Juliette.

Et ses yeux se portaient comme attirés par une irrésistible fascination vers le côté de la rue par où la jeune fille devait venir ; elle quitta le groupe et courut dans cette direction.

—Eh ! madame Coignet, lui crièrent les voisines, où allez-vous donc ? Je crois qu'elle perd la tête, ma parole !—Elle croit aller sans doute vers sa boulangerie, et elle court en lui tournant le dos.—Mais aussi, de pareilles choses vous révolutionnent !

Ainsi se croisaient les propos des femmes ; plus d'une essuyait d'un revers de main les larmes qui glissaient sur la joue.

La précaution de l'excellente dame Coignet allait être prise trop tardivement.

En effet, à ce moment même, Juliette Germose apparaissait au bout de la rue Basse.

Elle était ravissante sous sa capeline bleue ; elle allait d'un pas léger. Elle semblait scander sa marche joyeuse au rythme intérieur d'une chanson.

La vie lui souriait et le contentement de son cœur rayonnait sur son visage auquel il prêtait une grâce toute printanière.

Elle avait à peine vingt ans.

Elle aimait Leclerc. Elle l'aimait du fond de l'âme. Emile était son premier amour, ce serait son dernier, sans doute ; car un cœur comme le sien se livrait sans jamais se reprendre.

L'air frais du matin donnait à ses joues une animation charmante.

Dès que Mme Coignet l'aperçut, elle put à peine contenir une violente pitié éclatant dans ses gestes. Plus pâle que les barbes de son bonnet, elle courut vers Juliette.

Comment l'écarter ? Comment lui dire de ne point passer par là sans faire naître en elle une inquiétude et un soupçon ?

Tant de bonheur, tant de confiance en l'avenir éclataient sur son visage et dans ses yeux ! Tout cela allait-il faire place à la plus affreuse douleur qui puisse frapper un être humain !

Mme Coignet, toute tremblante, l'aborda. Ce fut Juliette qui lui parla la première :

—Qu'avez-vous donc, ma chère dame ? On vous dirait un peu pâle. Tout n'irait-il pas bien, chez vous ?

—Si, si..., c'est-à-dire, ma chère Juliette... Voici ce que c'est : il vient de m'arriver un parent... sur lequel je ne comptais pas... car on ne compte pas toujours sur tout... et on ne peut jamais tout prévoir... le hasard produit des choses !... Alors, voici ce que je voulais vous dire... remettez donc la journée, que vous alliez me donner... vous reviendrez après demain, voulez-vous !...

—Mais oui, mais tout ce que vous voudrez...

—On vous tiendra compte, ma chère petite...

—Oh! avec vous, madame Coignet, répliqua-t-elle en souriant, il n'y a pas de ces comptes-là! Je me serai promenée jusqu'à la rue Basse, voilà tout; et comme il faisait beau temps, je ne regrette rien; mais qu'y a-t-il donc là-bas? Quel est ce rassemblement?

—Rien, rien, se hâta de répondre Mme Coignet, qui tenait à peine sur les jambes, tant elle était émue.

—Un accident?

—Oui, un accident..., un couvreur qui est tombé du toit.

—Le malheureux! s'écria Juliette, et a-t-il de la famille?

—Non... c'est-à-dire, on ne sait pas encore.

—C'est un jeune homme, peut-être...

Et Juliette fit un pas vers le groupe formé autour du cadavre d'Emile Leclerc.

Mme Coignet la saisit vivement par le bras.

—Non, mon enfant, n'y allez pas, je vous en supplie. Ces spectacles ne sont pas faits pour des jeunes filles... Si vous saviez comme c'est épouvantable!

—Mais il peut avoir besoin de soins..., précisément j'ai une journée à moi, puisque je ne vais pas chez vous aujourd'hui. Je ne saurais mieux employer mon temps qu'en soulageant ce malheureux, si je le puis.

—Hélas, ma chère Juliette..., il n'a plus besoin de rien...

—Mais qui est-ce? Le connaissez-vous?

A ce moment même, Mme Coignet ne put se contenir; elle éclata tout-à-coup en sanglots.

Juliette la regarda, et comme plusieurs

voisines s'étaient approchées:

—Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

La pauvre enfant sentait peser sur elle tous les regards des personnes qui ne comprenaient rien à cette scène; mais elle se sentait de la part de Mme Coignet l'objet d'une immense pitié. Pourquoi la boulangère était-elle venue à sa rencontre pour l'empêcher d'aller plus loin, et pourquoi avait-elle manifesté ce trouble? Pourquoi voulait-on lui interdire le spectacle autour duquel se formait ce rassemblement?

Elle pâlit.

—Oh! s'écria-t-elle, vous me cachez quelque chose!

Elle voulut écarter les voisines qui, sans bien comprendre, s'empressaient autour d'elle et de Mme Coignet, d'une façon à aggraver son inquiétude naissante.

Mais elle devait être bien loin de la vérité. Car, comment eût-elle pu s'imaginer qu'Emile Leclerc, qu'elle avait vu la veille encore, avait été assassiné pendant la nuit.

Agitée pourtant par ces pressentiments des âmes aimantes, pressentiments qui n'égarent pas toujours, elle souffrait en ce moment en pensant à Leclerc. Il venait d'arriver un malheur: tout ce qui se passait sous ses yeux l'indiquait; et, par un rapide et instinctif mouvement du cœur, elle en faisait victime celui qu'elle aimait le plus.

—C'est la rue où il demeure..., un accident, en passant...

Laissez-moi, dit-elle brusquement aux personnes qui l'entouraient, laissez-moi...

Mme Coignet mit le comble à son angoisse, en disant aux voisines accourues:

—Au nom du ciel, retenez-la!

Rapide, presque violente dans son élan vers l'endroit où se trouvait le rassemblement, Juliette retira son bras des étreintes qui la retenaient; elle laissa tomber sa

corbeille à ouvrage, et voulut courir...

Mais on put l'arrêter; on la saisit, on tenta de l'entraîner de l'autre côté de la rue.

—Laissez-moi! répétait-elle. Par pitié, qu'y a-t-il? Que vous ai-je fait? Tiens des hommes, maintenant, veulent m'empêcher de passer... Laissez-moi tous!

En effet des hommes étaient venus prêter main forte; car toutes les femmes, maintenant, criaient: "Retenez-la!"

Mais Juliette était si surexcitée qu'elle put écarter tous ceux qui l'entouraient et pénétrer dans le cercle d'hommes, de femmes et d'enfants qui se resserrait de plus en plus autour du cadavre.

C'est en vain qu'on tenta de s'opposer à son passage.

Beaucoup de ceux qui se trouvaient là, du reste, ignoraient qui elle était et ce qu'elle voulait. Elle put donc fendre la foule et s'approcher...

Non! elle n'avait pu prévoir le coup épouvantable qui la frappait, ni un deuil aussi sanglant, aussi subit! Elle vit celui qu'elle aimait la face glacée, tout souillé de sang, les yeux fermés à jamais, à jamais!

Elle ne pouvait croire à ce qu'elle voyait; elle se croyait en proie à un de ces rêves qui agitent les fous.

Était-ce bien Emile Leclerc qui se trouvait étendu, assassiné, dans cette rue, presque à la même place où, hier encore, ils avaient échangé quelques paroles, en souriant!

Juliette ne poussa pas de longs cris de douleur, et n'embarrassa pas le public du spectacle de son désespoir. Le saisissement avait arrêté dans sa poitrine les sanglots, dans ses yeux les larmes, sur ses lèvres les cris.

On la vit tout aussitôt pâlir.

A peine eut-elle reconnu le cadavre

qu'elle chancela.

Mais sa pâleur et son chancellement étaient ceux d'une pauvre petite fillette qui allait trépasser parce qu'elle a tout perdu. Sa tête s'inclina; elle battit l'air des mains comme pour se retenir, puis s'abattit, s'étendant le long du corps rigide de son amoureux. Le front de Juliette vint se poser sur la poitrine, pour la première et la dernière fois, hélas! Et ainsi affaissée et couchée sur le pavé froid, à ses côtés, elle semblait plus morte que lui.

A ce moment, le commissaire de police et le médecin arrivèrent pour procéder aux premières constatations.

II

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'assassinat du malheureux Leclerc, et l'émoi que ce crime avait causé à Landeville n'était point encore apaisé.

Une personne surtout ne pouvait oublier—car celle-ci avait été frappée au cœur.

Juliette Germose si gaie avant cet événement, qui ne pensait qu'à rire, à travailler et dont les petites rêveries amoureuses ne semblaient point présenter en somme un caractère bien grave, était tombée dans la plus noire mélancolie.

Et bien que les circonstances dramatiques qui avaient accompagné la mort de Leclerc eussent été suffisantes pour expliquer le désespoir de Juliette, la malignité publique, qui ne respecte rien, ajoutait encore à sa vive douleur, par ses propos inconsidérés et cruels.

On avait su que devant le cadavre de Leclerc elle s'était évanouie.

Elle n'avait pu ainsi cacher à personne les sentiments qu'elle nourrissait pour lui, et l'on avait ajouté à ce roman un

mauvais chapitre, comme si l'on ne pouvait croire aux histoires d'amour que lorsqu'elles se compliquent d'une certaine façon. Le bruit se répandit vite dans le quartier qu'elle avait été pour Leclerc ce qu'elle ne devait pas être, d'autant plus que la famille de Juliette avait fixé son choix sur un autre jeune homme.

En effet, disaient les bonnes langues, pourquoi se serait-elle évanouie, si elle l'avait aimé simplement sans qu'il y eut des engagements... Leclerc avait sans doute promis le mariage... elle y avait trop compté peut-être..., les parents ne voulaient pas...

La calomnie faisait son chemin.

Dans les maisons où son travail l'appelait, elle ne comprit pas d'abord les sous-entendus qui l'accueillaient. Elle était loin de supposer tant de noirceur ou de légèreté.

Elle était douloureusement affligée, mais cette affliction venait de ce qu'elle avait perdu d'une façon tragique celui qu'elle aimait, et non de ce qu'elle se trouvait, par suite de cette mort, dans une situation embarrassée: on ne voulait pas le croire.

Ce qui surtout avait pu donner créance à ces bruits, c'est qu'elle s'était trouvée mêlée aux interrogatoires de police; on l'avait appelée chez le commissaire.

Elle avait été saisie la première par la main de la justice — comme témoin naturellement — mais il est bien difficile de faire comprendre les nécessités d'une instruction à toute une population avide de mystère et amoureuse de bavardage.

Qu'elle se fut trouvée mal sur le cadavre de Leclerc, cette faiblesse était sinon excusable, du moins encore explicable, prétendait-on; mais pourquoi d'abord avait-on assassiné Leclerc?

Pourquoi appelait-on Juliette chez le

commissaire de police?

Elle était charmante, estimée de tous, mais fiez-vous donc à l'eau qui dort, disaient les commères en clignant leur petit œil méchant.

On sait combien un bruit, même le plus absurde, peut faire de chemin en quelques jours; combien il se grossit; de quelles invraisemblances il devient tout à coup l'écho.

Bientôt on en arriva à raconter que Juliette, sans être coupable, n'était peut-être pas étrangère au mobile du crime.

Cependant, ces dernières calomnies ne prenaient point consistance; il resta surtout pour Juliette une sorte de soupçon public s'attaquant à son honneur de jeune fille. Son père fut mis au courant à l'atelier où il travaillait par des compagnons qui, peut-être n'avaient pas, en lui parlant ainsi, de mauvaises intentions à son égard.

Ce jour-là, le père Germose quitta son travail un peu plus tôt que de coutume.

Il avait hâte de rentrer chez lui pour avoir avec Juliette une franche explication.

Juliette n'était pas encore de retour à la maison. Comme le père Germose espérait que sa femme ne savait rien, il se taisait en attendant sa fille.

Elle arriva; elle se mit à table et, selon son habitude, mangea peu. Elle touchait à peine au pain, malgré les invitations pressantes de sa mère.

— Juliette paraît mal en appétit ce soir, dit le père Germose. Femme, si tu allais chercher un gâteau et une bonne bouteille de supplément, cela remettrait notre chère fille.

Bien que veillant avec une stricte économie au "doit" et "avoir" de la maison, la mère Germose ne fit aucune observation.

Juliette protesta.

—A quoi bon! dit-elle; mais non, mère, n'y allez pas, je vous assure, j'ai mangé suffisamment.

—Allons, allons, vas-y bonne mère, insistait Gerмосe.

La mère partit. Juliette était retombée dans sa rêverie, elle jouait avec un couteau en regardant distraitemment les miettes de pain éparses sur la toile cirée de la table:

Quand ils furent seuls, la fille et le père, celui-ci se leva, alla fermer la porte, s'inquiéta de savoir si la mère était bien partie, puis revenant vers la table.

—Juliette, dit-il, pourquoi es-tu si désolée depuis quelques jours?... Tu paraissais remise un peu du coup terrible qui t'a frappée... te voilà de nouveau désespérée. Voyons, qu'y a-t-il?

Juliette se redressa devant le ton un peu grave dont son père avait accompagné son interrogation.

Puis de nouveau elle baissa la tête; elle éclata en sanglots pour toute réponse. Eh n'est-ce pas assez de perdre celui qu'on aime! semblait-elle dire; les larmes étouffaient sa voix.

—Allons, ma fille, sois sincère, ne cache rien à ton père..., je puis tout pardonner, mais il faut avoir soin de toi, entends-tu..., prendre des mesures, peut-être...

Juliette ne comprenait point: avoir soin d'elle-même, prendre des mesures! Que lui voulait-on? Elle ne pouvait supposer que son père crut autre chose que ce qui était l'unique cause de sa douleur.

—Tu as aimé Emile Leclerc, il n'y a pas de mal à cela. Ta mère et moi nous te destinions un autre mari; mais enfin, passons là-dessus... Si cependant tu avais été légère, mieux vaudrait l'avouer...

A ces mots, Juliette pâlit affreusement;

elle comprit tout, et les chuchotements sur son passage et les allusions malignes des bonnes amies, et l'étrange réception des personnes chez lesquelles elle allait en journée.

Elle cessa de pleurer tout à coup: elle regarda son père avec des yeux si fixes et si cruellement étonnés, que Gerмосe allait tomber dans ses bras, lui demander pardon, reconnaître qu'il avait eu tort, quand les pas de la mère retentirent sur le palier.

—Pas un mot de tout cela devant ta mère, n'est-ce pas? balbutia-t-il.

La mère Gerмосe entra en effet à ce moment, avec un gâteau et une bouteille de vin.

—Tiens, petite, dit-elle, j'ai les mains embarrassées, prends donc cette lettre dans la poche de mon tablier, elle vient de Resnac; c'est de ton fiancé...

Le père Gerмосe aurait bien voulu éviter cet incident nouveau qui rouvrirait d'un coup toutes les blessures au cœur de Juliette.

Mais il ne le put point, et quand il eut pris connaissance de la lettre et qu'il eut vu que le fiancé de Juliette annonçait son arrivée à Landeville pour le lendemain, il jeta sur sa fille un regard où la crainte se mêlait à la pitié.

Mais Juliette ne fit paraître aucune émotion, tant elle sut bien se contenir; ses yeux étaient secs, tandis que tout son être, sous ces émotions précipitées, entraînait en révolte.

Quand le dîner fut achevé, elle passa un moment dans la petite pièce qui lui servait de chambre; elle en sortit avec sa capeline, sa corbeille à ouvrage. Son père lui dit:

—Où vas-tu donc?

—Chez Mme Coignet en veillée... N'est-ce point samedi aujourd'hui?

—Oui, c'est juste, observa la mère.

Le père Germose baissa la tête et rêpéta :

—C'est juste.

Puis il reprit d'un ton hésitant :

—Pour une fois, ne pourrais-tu te dispenser d'aller à la veillée ?

—Impossible, cher père, répondit Juliette ; la maison Coignet est une si bonne clientèle que je ne voudrais pas la perdre.

Le père Germose poussa un soupir, se laissa embrasser par sa fille, et, comme Juliette embrassait aussi sa mère, celle-ci lui dit :

—Tu trembles ; on dirait que tu as froid.

—Je vais marcher vite, cela me réchauffera... A ce soir.

Et Juliette sortit.

Un long silence entre le père Germose et sa femme suivit le départ de Juliette.

La mère le rompit la première.

—Germose, dit-elle, je suis inquiète de notre fille..., il me semble que ce soir elle était pâle et fatiguée. Elle semblait s'être résignée un peu... C'est sans doute l'arrivée de son fiancé qui lui cause cette émotion. C'est un grand malheur qu'elle ait eu de l'attachement pour Leclerc. Si elle m'avait confié ses sentiments, j'aurais peut-être réussi à l'en détourner ; elle n'eût point éprouvé une si vive douleur d'une mort si cruelle. Elle semblait s'être remise, tu l'avais trouvée comme moi. Et voilà que ce soir...

Le père Germose l'interrompit brusquement :

—Eh bien, il faut tout te dire... On te respecte parce que tu es sa mère... Et d'ailleurs tu sors rarement et tu ne peux tout savoir... mais moi je suis toujours en l'air... Et d'ailleurs, avec un homme, on a moins de ménagements... Bref, pendant que tu étais absente tout à l'heure, j'ai eu une explication avec Juliette.

—Pourquoi ne m'as-tu pas avertie ?

—Eh ! crois-tu que je voulais doubler notre peine en t'inquiétant aussi, toi, ma chère femme ! cependant je ne puis maintenant me retenir... Voilà ce qui s'est passé...

Et le père Germose raconta tout l'entretien qu'il venait d'avoir avec Juliette.

Son récit fut coupé bien souvent par des exclamations douloureuses de sa femme, mais vers la fin celle-ci ne prêtait plus qu'une oreille inattentive ; elle semblait en proie à une angoisse qui venait de l'étreindre subitement.

—Germose, dit-elle, es-tu bien sûr que notre fille soit partie pour aller en veillée chez Mme Coignet !

—Que dis-tu là ?

—Je ne sais ; mais après tout ce qui vient de se passer, j'ai le cœur serré, et un pressentiment...

—Où veux-tu qu'elle soit allée ?

—Tu n'as donc pas senti comme elle tremblait en partant ?

—Ma pauvre femme, serions-nous menacés d'un malheur !...

—Vas donc, je t'en prie, rue Basse..., je ne peux plus tenir en place... mon inquiétude me tue...

—Voyons, rassure-toi. Le pis que Juliette puisse faire, c'est de raconter à Mme Coignet, qui était sa confidente, ses nouveaux chagrins. Cela la soulagera, au contraire.

—Germose, je ne me trompe pas. Voistu, une mère sent, à l'endroit de ses enfants, ce que vous ne sentez pas, vous autres hommes, quelque affection que vous ayez pour eux. Tiens, en ce moment, il me semble qu'on m'arrache la moitié de moi-même.

—Ma chère femme, fit Germose en se levant, je veux bien dissiper ton inquiétude... Je vais de ce pas chez Mme Coi-

gnet.

—Je t'en prie... et reviens aussitôt me rassurer..., ne tarde pas, les minutes sont des siècles.

Germose prit sa casquette et se dirigea, inquiet lui-même, du côté de la rue Basse.

Il n'était pas encore neuf heures ; cependant la boulangerie était fermée.

La fenêtre de la pièce où travaillait ordinairement Juliette et qui donnait sur la rue ne laissait filtrer, par les interstices des auvents, aucune lumière, et c'est en vain que Germose y frappa discrètement du revers de la main.

Il resta un moment douloureusement surpris.

Il frappa de nouveau, plus fort, cette fois, mais personne ne répondit de l'intérieur.

Le pauvre homme, inquiet, serra les poings et donna un coup violent dans les auvents.

Alors une petite fenêtre de la mansarde s'ouvrit, et le garçon boulanger, les yeux gros de sommeil, apparut, demandant d'une voix ennuyée ce qu'on voulait à ses maîtres.

—Je viens chercher ma fille, répondit Germose d'une voix tremblante.

—Qui ça, votre fille? reprit le mitron... Qui êtes-vous?

—Germose.

—Le père de l'ouvrière... Mais on ne l'a pas vue ici, ce soir... Si bien que ne la voyant pas arriver, le patron et la patronne sont allés passer leur soirée chez leur tante Adèle.

—Elle n'est pas venue?

—Non. Dès qu'ils sont partis, j'ai fermé boutique. Votre fille n'a pas pu venir après leur départ. Elle n'a pas travaillé chez nous depuis samedi dernier... Mais, parbleu! vous devez bien le savoir!

—Non... balbutia Germose.

—Voilà, vieux père... je ne peux pas vous en dire plus... Bonsoir, je suis en chemise et il ne fait pas chaud.

Sur ces mots, la fenêtre se ferma.

Le malheureux resta un moment comme pétrifié. Il ne faisait plus un geste et n'osait plus élever la voix.

Il se dirigea d'un pas lourd du côté du Mail sur lequel débouchait la rue Basse.

Il n'avait pas conscience, d'ailleurs, du chemin qu'il prenait.

—Où est-elle, murmurait-il comme un homme ivre, où est ma pauvre Juliette?

Sur le Mail, tout-à-coup, il aperçut dans la clarté du gaz qui bordait l'avenue un couple qui passait...

Il courut après celui-ci ainsi qu'un insensé.

Il vit bien qu'il se trompait. Ce n'était point sa fille Juliette qui marchait au bras de cet inconnu; il fut obligé de se confondre en excuses, et les personnes qu'il avait accostées durent le prendre pour un fou.

Il marcha encore, toujours à l'aventure, sans avoir conscience qu'il se trouvait ce qu'il devait faire en cette circonstance cruelle.

Au bout du Mail ombragé par ses derniers tilleuls centenaires coulait la rivière qui arrose Landeville et coupe en deux cette petite cité.

Une légère brume indiquait le cours d'eau au père Germose, mais il arriva jusqu'au quai et se heurta contre le parapet sans avoir conscience qu'il se trouvait sur les bords de la Vicane.

La fraîcheur qui s'en élevait le fit tressaillir.

—Serait-il possible! Oh! non! un si grand malheur! Non! ma Juliette n'aura pas voulu chercher une consolation dans la mort...

Sa casquette était tombée dans la rivière.

re et il se penchait hagard sur le parapet appelant tout doucement et comme malgré lui: "Juliette! Juliette!"

Combien de temps resta-t-il dans cette position. Il n'aurait su le dire... Il se redressa enfin songeant tout à coup que sa femme l'attendait à la maison et les paroles que la mère Germose lui avait adressées à son départ lui revenaient à l'esprit, elles faisaient pour ainsi dire le tour de son cerveau plein d'élancements douloureux.

—Chaque minute est pour moi un siècle, avait-elle dit.

Et il répétait machinalement:

—Une minute, un siècle, une minute, un siècle!

Elle l'attendait, en effet, la mère! et il allait revenir sans nouvelles de sa fille Juliette. Que lui annoncerait-il à la pauvre vieille? Qu'allait-il lui raconter?

Il fallait pourtant retourner au logis et affronter ce désespoir qui serait pour le moins égal au sien, plus affreux sans doute, puisque les mères ont sur les pères ce douloureux privilège sinon d'aimer davantage leurs enfants, du moins d'en avoir plus souffert.

Germose remonta le Mail.

Ses yeux sondaient les avenues à droite et à gauche; il prenait l'ombre des branches—près des colonnettes qui soutiennent les lanternes à gaz—pour l'ombre de personnes. Mais à cette heure, pas âme qui vive!

Il passa rue Basse et il s'arrêta encore sans savoir pourquoi en face de la maison du boulanger.

Puis comme s'il prenait son courage à deux mains, il précipita sa marche d'une façon fébrile; il arriva bientôt près de sa maison.

Debout sur le seuil, la tête cachée dans sa grande cape noire, la mère Germose

l'attendait.

Il se heurta contre elle; car la rue était obscure en cet endroit.

—C'est toi!

—Et Juliette?

—Juliette... eh bien... remonte... je vais te dire... Mais tu vas avoir froid ici.

—Est-elle chez les Coignet?

—Oui... parbleu, où veux-tu qu'elle soit? mais remontons que je t'explique...

—Que lui est-il arrivé... parle tout de suite.

—Monte, mais monte donc!

Il la poussa doucement dans l'escalier qu'il gravissait avec elle d'un pas chancelant de vieillard, comme si l'heure qu'il venait de passer avait compté pour dix ans de peine et de labeurs continuels.

—Parle, disait-elle.—Je vais te dire, répondait-il... Et ils montaient péniblement les degrés.

Arrivés chez eux la mère Germose fut effrayée du visage de son mari; il était livide...

—Ah! ma pauvre femme, s'écria-t-il, je ne puis plus te le cacher, je crois bien que notre pauvre Juliette est perdue pour nous.

III

Ce matin-là, le commissaire de police de Lanville était dans son bureau, renversé sur son fauteuil et il réfléchissait profondément.

Vainement il entassait réflexion sur réflexion, il se livrait à des déductions et à des hypothèses, il ne parvenait point à dresser dans son cerveau le moindre plan pour découvrir l'assassin du malheureux Leclerc.

—Seize jours se sont déjà écoulés depuis cette affaire, il est bien étonnant, se

disait le commissaire de police, que je ne puisse mettre la main sur une bonne piste; c'est la première fois que pareille chose m'arrive... Il est vrai que je suis bien mal secondé par mes agents.

Cet Emile Leclerc était un bon sujet; tous les renseignements recueillis sur son compte sont favorables. On ne lui connaissait aucune liaison fâcheuse... à peine une inclination pour une jeune fille fort honnête, paraît-il, bien que son attitude auprès du cadavre ait donné cours à certains racontars.

...D'après les rapports des médecins la mort remonte à onze heures du soir, c'est vers cette heure-là qu'il est sorti de chez l'entrepreneur Robin, son patron, avec lequel il avait passé la soirée.

Il n'a donc pas péri au cours d'une dispute après boire, la blessure, du reste, faite avec le tranchant d'un rasoir, indique la préméditation de la part de l'assassin.

Le commissaire étudia encore plusieurs cas probables ou possibles; ne se fixa sans doute sur aucun, car il soupira, et comme son secrétaire entra pour lui demander un renseignement sur une affaire de voirie municipale, le magistrat le pria de lui donner de nouveau le dossier de l'affaire Leclerc.

Le commissaire fouilla d'un air de plus en plus pensif.

Il s'arrêtait surtout sur le relevé des livres des hôteliers, aubergistes et logeurs qui étaient très bien tenus à Lande-ville, grâce à sa surveillance.

Des voyageurs qui s'étaient arrêtés y avaient inscrit leur nom, prénoms, qualités, lieu de naissance, vrais ou faux, à la vérité, mais des notes complétaient ces indications sommaires; deux individus qui étaient descendus depuis quelques jours à l'hôtel de Londres et qui étaient repartis

le lendemain du crime attiraient surtout son attention.

Dans les signalements qu'il avait demandé à l'hôtel, un signe particulier était de nature à faire reconnaître au moins l'un des deux personnages: une balafre au côté droit du front. Il s'était inscrit sous le nom de Raymondi.

Le compagnon de Raymondi représentait le type connu et classé depuis longtemps de l'officier en retraite; il paraissait obéir aux ordres du premier. Il avait déclaré sur le livre de l'hôtelier s'appeler Legrand.

Le patron de l'hôtel de Londres n'avait pas jugé d'ailleurs ces gens suspects—they avaient bien payé:

Et certainement ils n'avaient pas soldé la note avec l'argent de Leclerc; car eût bien été peine perdue que d'assassiner ce brave garçon pour lui ravir une somme un peu forte. S'il possédait quelques économies, il ne les portait pas sur lui, assurément, au moment du crime et, de toute façon, pensait le commissaire, le vol n'avait pas dû être le mobile de l'assassinat.

Mais alors, quoi?

La vengeance?

Quel rapport pouvaient avoir avec Leclerc deux individus venus de Paris, vêtus, l'un du moins, avec une certaine recherche? Ils avaient passé une partie de la nuit dehors pour repartir le matin au point du jour...

Mais puisque le crime avait été commis à onze heures du soir? Ne pouvaient-ils rentrer de suite à leur hôtel? à moins qu'ils n'eussent éprouvé le besoin de s'étourdir après le coup, ainsi que cela arrive pour la plupart des assassins qui cherchent dans le dérèglement une diversion à leurs remords.

D'après un rapport des agents—et c'est ce qui avait attiré l'attention du commis-

saire—on les avait vu la veille rôder aux alentours de la maison où habitait Leclerc.

—“Rôder”—le mot y est : mais c’est bien vague.

Si encore on pouvait savoir qu’ils eussent demandé sur le compte de Leclerc quelques renseignements. Et cela est peut-être arrivé, ajoutait mentalement le commissaire, mais nous ne le savons pas encore. Dans cette malheureuse ville, il faut faire la chasse aux témoins ; jamais ils ne viendront déposer d’eux-mêmes. C’est incroyable.

—Bah ! fit-il après un moment de silence, fausse piste probablement !

Il en était là, quand le secrétaire vint l’avertir qu’on demandait à lui parler.

—Qui cela ?

—Un ouvrier du nom de François Germose.

—Faites entrer... Diable, que me veut-il celui-là, le père de la petite amoureuse de Leclerc !

Il se leva, et allant au-devant de Germose, il lui dit d’un air accueillant :

—Entrez, mon brave, entrez, qu’y a-t-il ?

Germose entra, il baissait la tête ; son visage, flétri par la fatigue, portait la trace de l’insomnie et de la douleur.

—Monsieur le commissaire, fit-il sans préambule, notre fille Juliette est perdue.

—Quoi, reprit le commissaire, que dites-vous ? perdue ! Quoi, votre fille, la petite amoureuse... je veux dire la personne à laquelle s’intéressait Leclerc... expliquez-vous..., mais voyons, remettez vos sens. Asseyez-vous, Monsieur Germose. Vous me racontiez donc que votre fille était perdue ? Comment, perdue ?

—Oui, disparue.

—Ah ! disparue ! bien. C’est autre chose. Je n’entendais pas d’abord. Disparue, depuis quand ? A la suite de quoi ? racon-

tez-moi tout.

Le père Germose fit alors au commissaire le récit de la scène qu’il avait eue la veille avec sa fille ; son départ de la maison, l’heure terrible qu’il avait passée sans retrouver Juliette.

Le père Germose ne put exposer toute cette navrante histoire sans verser des larmes brûlantes qui sillonnaient lentement sa joue, battue par l’air des chantiers.

Quant au commissaire, il commençait à être perplexe.

Il se demandait pourquoi il avait méprisé d’abord l’incident de la jeune fille tombant éplorée sur le corps de la victime ; la nouvelle piste qui s’offrait maintenant ne pouvait-elle pas être la bonne ? Cette disparition de la fille du sieur Germose ouvrait de nouveaux horizons au commissaire qui, en toute cette affaire, eût été bien heureux de pouvoir fournir des renseignements utiles à l’instruction ; bien que l’affaire ne fut plus dans ses mains, il s’y intéressait d’une façon toute particulière.

Après un moment de silence, il dit au vieil ouvrier :

—Nous allons faire toute diligence pour retrouver votre fille...

—Oh ! je vous en prie, Monsieur le commissaire, si nous ne la retrouvons pas, c’est le malheur pour nous, le reste de nos jours. Cette pauvre enfant, elle a été toute changée par l’assassinat de Leclerc... Elle l’aimait et nous ne le savions pas... Nous lui en destinions un autre... J’ai bien eu tort de la pousser comme je l’ai fait hier soir, et je suis bien sûr de son innocence... Ah ! je n’aurais pas dû la contrarier... C’est moi qui suis cause de sa disparition... Je vous en prie, faites l’impossible pour la retrouver ou j’en aurai trop de remords. Puis, pen-

sez-y bien, Monsieur le commissaire, la mère Germose en mourrait.

Le commissaire s'était fait donner par le père de Juliette, au cours de son entretien, des détails sur l'habillement de sa fille au moment où elle avait quitté la maison.

Aussitôt après le départ du vieil ouvrier il s'occupa de cette affaire.

Il croyait d'abord que la pauvre enfant était allé se jeter dans la Vicane, cherchant la fin de ses maux.

Mais les rapports des agents lui indiquèrent d'une façon fort explicite le départ de Juliette pour Paris. Elle avait pris un billet à la gare où son passage était signalé quelque temps après l'heure à laquelle elle avait quitté ses parents.

Le commissaire remarqua qu'elle était partie pour le même endroit que les mystérieux Raymondi et Legrand.

—Mais bah! Paris! ce n'est pas un indice; c'est toujours à Paris que l'on va... C'est encore là-bas, ajouta-t-il en soupirant, que va se dénouer, je le vois bien, le drame de notre Rue Basse.

IV

Au sortir de chez ses parents, Juliette Germose ne s'était point, comme l'on sait, rendue chez Mme Coignet.

Elle n'avait point l'intention d'en finir avec la vie comme avait pu le croire son père, et quand, au lieu de se diriger vers la Rue Basse, elle avait suivi un instant la Vicane, d'où s'élevaient de froides buées, elle avait tressailli comme si toute sa vigueur et sa jeunesse s'étaient retrouvées dans une protestation contre une mort aussi terrible que celle qu'elle y pouvait trouver.

Non, elle voulait partir, quitter cette ville où son cher Emile Leclerc avait si

malheureusement péri, elle se résolvait à abandonner le toit familial sous lequel venaient de pénétrer des calomnies qu'elle avait retrouvées sur les lèvres même de son père.

Elle ne se sentait pas le courage de subir les instances des siens quand le jeune homme que lui destinait sa famille viendrait demander sa main.

Elle voulait toujours rester fidèle au souvenir de Leclerc.

C'est pourquoi elle quittait Landeville.

Cette résolution, du reste, ne lui était pas venue brusquement le soir même de la scène avec son père. Depuis quelque temps déjà Juliette était travaillée du désir de fuir la ville où elle était si malheureuse. Les reproches du père Germose n'avaient fait que précipiter sa résolution.

En allant dans sa chambrette chercher sa corbeille à ouvrage qui devait détourner les soupçons de ses parents, elle avait pu prendre rapidement ses petites économies de jeune fille, somme légère en réalité, suffisante pensait-elle pour ce qu'elle entreprenait.

Maintenant son dessein était bien arrêté, elle partirait pour Paris.

La malheureuse ne savait de Paris que ce qu'elle en avait lu dans les feuilletons et les faits-divers des journaux; mais ce n'était pas le souci de l'avenir qui l'attristait le plus. Dans le train qui l'emportait elle ne put retenir ses larmes en pensant à la douleur de son père et de sa mère devant sa disparition.

Quand elle se trouva avec ses ressources bien diminuées, toute seulette, à l'arrivée de la gare de Lyon, sans rien connaître en somme des habitudes d'une grande capitale, elle eut un amer repentir de sa faute.

Mais il était trop tard, elle ne pouvait pas revenir sur ce qu'elle avait résolu.

—Quelle honte, pensait-elle, retourner à Landeville!

Elle y serait maintenant poursuivie plus que jamais par les soupçons publics. Que ne dirait-on pas d'elle, et cette fois-ci avec beaucoup plus d'apparence de raison.

Plutôt la misère noire, plutôt la mort que ce retour!

Elle projeta d'abord de descendre dans un des petits hôtels qui foisonnent dans le quartier.

La pensée qu'on pouvait être à sa recherche et qu'on la trouverait plus facilement ici que dans une autre partie de Paris éloignée de la gare de Lyon lui fit abandonner cette idée.

Elle s'en alla au hasard, prenant par le boulevard Diderot; elle se trouva bientôt sur les bords de la Seine.

La vue du large fleuve la calma un peu; elle vit dans le roulement de ces ondes vertes une invitation à la mort absolument et plus encore que la veille quand elle longeait la paisible rivière de son pays.

C'était là du moins une dernière ressource si elle n'en pouvait trouver d'autres.

Elle suivit longuement les quais, s'absorbant dans une foule de pensées, sans liens, voyant sans voir. Les hirondelles et les teneurs qui filaient sur la Seine, les omnibus qui ébranlaient les ponts, tout ce mouvement de l'immense ville n'était rien auprès du chassé-croisé des réflexions amères et du tohu-bohu des impressions cruelles dans son cerveau.

La pauvre petite provinciale, toute dépaysée, se raidissait de temps à autre contre l'énervement... Alors elle se reprenait à marcher d'un pas plus rapide, et comme elle avait encore-détail touchant-sa corbeille à ouvrage qu'elle n'avait pas quittée depuis le commencement de son

voyage, les passants eussent pu la prendre pour une petite ouvrière de la banlieue. Mais les passants, la plupart affairés, ne la remarquaient pas.

C'est le bien et c'est le mal de Paris.

Personne ne fait attention à son voisin. Toute la vie et l'activité qu'il y faut déployer vous poussent, vous harcèlent et vous absorbent.

Parfois elle s'arrêtait, déposant sur le parapet sa corbeille où elle avait mis un peu de linge au départ; et elle se reprenait à regarder le fleuve si attirant pour les êtres désespérés.

Un incident de sa promenade sans but lui rendit des jambes et la força au courage.

Elle avait pris par le pont Saint-Louis; elle se trouva devant un petit monument au toit plat où entraient et d'où sortaient des personnes dont le visage paraissait tout impressionné... Elle se demanda si ce n'était pas un des établissements où la misère trouve un refuge et des secours... A tout hasard elle y entra.

C'était la Morgue. Elle eut une affreuse émotion. A peine vit-elle ces cadavres raidis et boursoufflés, étendus derrière une muraille de verre sur les tables de pierre toutes suintantes d'eau. Elle en avait entendu parler, certains récits des journaux lui en avaient offert des tableaux, mais bien au-dessous de la réalité. C'est donc ainsi qu'elle serait exposée, aux yeux de tous, hideuse et décomposée si elle se laissait aller aux mauvais conseils de son désespoir et aux tentations sinistres qui, à la vue de la Seine, avaient assiégé son imagination malade.

Elle eut un frissonnement, elle se hâta de fuir ce livide spectacle.

Comme le soir tombait, elle se trouva dans le quartier du Luxembourg.

Elle remonta, toujours au hasard, vers

le Panthéon; elle cherchait des petites rues comme en province, espérant y trouver des hôtels à bon marché; car le boulevard Saint-Michel l'avait effrayée par son aspect qu'elle jugeait grandiose.

Elle vit entrer des femmes d'ouvriers dans une maison meublée de la rue de la Montagne-Ste-Geneviève; elle s'y adressa résolument. Elle n'eut pas besoin de raconter une histoire comme elle pensait; mais si elle avait eu quelque expérience, elle eut bien compris qu'on la prenait pour ce qu'elle n'était pas.

D'ailleurs, outre cette inexpérience, elle était bien trop accablée par la fatigue de cette douloureuse journée pour saisir les nuances, s'en effaroucher, s'en effrayer et s'en plaindre?

Elle ne demandait en ce moment qu'une chose, un lit où elle pourrait étendre ses membres brisés.

Elle désirait une couchette quelconque, fut-ce la plus modeste, pour goûter la paix du sommeil, l'oubli de la vie et le repos dont le besoin se fait impérieusement sentir dans les années de la jeunesse.

La chambre qu'on lui donna était bien loin d'être luxueuse, mais il s'y trouvait ce lit qu'elle désirait tant.

Avant de se coucher, cependant, elle eut tout à coup dans le cœur comme une explosion d'amers regrets.

Elle se rappela qu'il y avait à peine deux jours elle se trouvait chez elle, près de sa mère et de son père et que maintenant elle allait être bien isolée.

Ce sentiment s'empara d'elle violemment; elle pensa à ses parents et s'imagina plus que jamais leur douleur; elle se trouva alors bien ingrate et bien coupable.

— Peut-être, pensa-t-elle, vont-ils me croire morte, de cette mort que j'ai fui!

L'idée de leur deuil et des larmes qu'ils devaient répandre en ce moment même lui fit dominer son accablement.

Elle n'hésita pas et malgré tous les ennuis matériels, son peu d'usage qui devait accroître sa timidité, elle sortit de sa chambre, redescendit l'escalier, chercha encore le long de la rue afin de se procurer ce qu'il fallait pour écrire; car elle voulait rassurer ses parents sur sa disparition.

La lettre qu'elle écrivit alors dans ce but était bien touchante.

Après avoir donné les motifs de son départ: "Je reviendrai, disait-elle, je veux revenir du moins, un jour, mais pardonnez-moi car vous ne savez point tout ce que je souffrais. Bonne mère, je t'embrasse et toi aussi bon père et je vous écrirai souvent... Mais pardon, pardon!"

C'est seulement après avoir écrit ces lignes et soulagé ainsi un peu sa conscience, que Juliette se coucha et dans le mauvais lit de l'hôtel meublé où elle ne tarda point à trouver le plus profond sommeil.

Pendant ce temps, le commissaire de Landeville avait adressé à Paris, à la Préfecture de police, le signalement de Juliette, sa photographie, un "fac simulé" de son écriture, tout ce qui pouvait servir à faire retrouver les traces de la jeune fille.

V

Au numéro 77 de la rue St-Vincent-de-Paul, habitait, à l'époque où se passe notre récit, une famille qui eût certainement tenté un observateur.

Elle se composait d'un homme qui paraissait avoir quarante ans, d'une femme d'une trentaine d'années et d'un vieillard complètement paralysé, qui ne quittait son lit que pour s'étendre sur le fauteuil

des valétudinaires.

La femme avait un teint de créole, des yeux qu'allumait la moindre excitation ; ses gestes affectaient une brusquerie presque masculine.

Le vieillard, avec sa face exsangue de paralytique, ses chairs molles, ne pouvait donner une idée de ce qu'il avait dû être autrefois ; on remarquait cependant dans l'ensemble un grand air de noblesse. Ses traits, maintenant affaissés, avaient dû être beaux. Aujourd'hui, déchu physiquement, sourd, la lèvre pendante, toute la vie semblait s'être réfugiée dans son regard.

La femme lui donnait des soins constants. Elle ne négligeait rien pour prolonger cette existence près de sa fin.

Il y avait deux ans environ que cette famille s'était installée rue St-Vincent-de-Paul.

Le paralytique avait été "emménagé" — c'était bien le mot — un beau matin, au second — même que cela avait été dur de le monter jusque-là, observait la concierge.

On l'avait hissé par l'escalier comme un meuble fragile qu'on craint de heurter aux murs et à la rampe. Puis, une fois dans l'appartement, il n'en était plus sorti.

— Et il n'en sortirait sans doute que les pieds en avant, ajoutait encore la bonne concierge en s'apitoyant beaucoup.

Tous les jours, celle-ci demandait des nouvelles du bonhomme :

— Et votre malade, madame Supersac ? Le pauvre être ne sera mieux sans doute que lorsqu'on le portera en terre... Sans compter que c'est très coûteux, et pourquoi vivre, je vous le demande !... Ça ne peut pas parler, ça n'entend pas... Vraiment, madame, vous et votre mari M. Supersac, vous méritez d'être estimés de la

maison et du quartier.

M. Supersac ne se faisait pas faute d'être généreux avec les concierges, dans la limite des ressources d'un employé assez bien payé et passablement marié ; il n'exagérait rien, cependant, car son intention semblait être de rester en tout dans une certaine moyenne, pour ne pas attirer l'attention sur lui et les siens.

Aussi pardonnait-on à sa femme les brusqueries d'un tempérament nerveux et l'irrégularité d'existence de Supersac lui-même, qui rentrait et sortait à toute heure du jour et de la nuit.

— Il doit se déranger, disait la concierge... Pourtant le ménage est bien uni..., on ne se dispute jamais chez les Supersac. Il est vrai qu'elle est si bonne malgré ses airs de mange-tout-cru !

Au moment où nous la prenons, nous trouvons Mme Georgina Supersac plongée dans une rêverie profonde.

Quelqu'un qui l'eût regardée de près eût été effrayé de l'expression de son visage.

Elle avait devant elle posé sur un petit guéridon, un journal du soir qu'elle venait de lire ; elle semblait ne plus oser le reprendre, comme si elle eût eu peur de s'y brûler la main et les yeux.

Droite sur sa chaise, elle ne remuait pas plus que le vieillard installé dans son fauteuil, de l'autre côté de la cheminée ; et telle était l'intensité de la pensée produisant l'immobilité de la femme qu'elle semblait comme paralysée comme le vieillard. On eût dit deux statues se faisant pendant. Un grand silence régnait dans la chambre.

Tout à coup elle tressaillit : le timbre venait de retentir.

Elle eut un sursaut de tout le corps et bondit plutôt qu'elle ne courut à la porte.

—C'est toi! dit-elle avec un grand soupir de soulagement; c'est donc toi, mon ami!

L'homme qui venait d'entrer était de haute taille. Daniel Supersac était plutôt bien, malgré cette usure de l'épiderme résultant des longues traversées et des pérégrinations dans les pays d'ardent soleil; sa physionomie respirait la violence; elle eût été belle sans un certain plissement de la paupière qui lui donnait un air de fausseté.

Il était pâle et ses traits tirés indiquaient soit une grande fatigue physique, soit une brusque secousse morale.

Il portait à la main un petit sac de voyage dont il semblait avoir hâte de se débarrasser.

La femme lui sauta au cou qu'elle enlaça de ses bras. Elle se sentit tressaillir un peu comme d'un frisson de fièvre; et, lorsqu'elle voulut l'embrasser, ses lèvres se posèrent sur un visage glacé.

Supersac, d'ailleurs, se prêtait mal à ses embrassements.

—Qu'y a-t-il de nouveau ici?

Il regarda autour de lui d'un air inquiet.

Il rencontra les yeux brillants du paralytique qui semblaient se poser sur lui.

—Rien, répondit-elle, il n'y a rien... Mais toi? Parle-moi de toi!...

Supersac, comme gêné par cette interrogation, souleva sa valise avec un mouvement d'homme accablé, et il voulut la poser sur le guéridon où se trouvait le journal que Georgina Supersac avait lu tout à l'heure et après la lecture duquel elle était tombée dans une méditation profonde. En apercevant ce journal, Supersac tira la valise à lui; il fit le geste instinctif de l'homme qui a failli mettre la main sur un reptile.

Georgina s'empara du sac de voyage

avec un empressement caressant; mais lui, l'œil fixé sur le journal et le montrant du doigt:

—Tu as vu..., tu as lu...?

—Oui, oui, tout à l'heure, répondit-elle en baissant la tête.

Et elle s'échappa un moment pour porter la valise dans la pièce voisine.

A peine fut-elle revenue que Supersac s'approcha d'elle vivement:

—D'abord, lui dit-il à voix basse et comme étouffée, ce n'est pas moi qui ai fait le coup..., c'est un ami... dont je t'ai parlé quelquefois..., mais que tu ne connais pas..., Job, tu sais...

Elle fit un signe affirmatif pendant que Supersac se retournait encore en pâlisant du côté du vieillard.

—Mais ne crains donc rien, mon ami, fit Georgina Supersac en réprimant elle-même sa frayeur, tu sais bien qu'il n'entend rien... Nous sommes seuls..., c'est-à-dire: tu es seul; car moi je ne compte pas. Ne suis-je pas un autre toi-même?... Mais tu trembles, ton front se mouille de sueur.

Elle prit son mouchoir et lui essuya fiévreusement les tempes.

—Je t'en prie, laisse-moi, fit-il avec humeur.

Et il la repoussa un peu brutalement.

—Après tout, ajouta-t-il. Oui, c'est possible, un peu de malaise..., la fatigue du voyage..., j'ai sans doute besoin de manger... de boire surtout... Oui, j'éprouve un grand besoin de manger et de boire.

—En un instant, mon ami, tout sera prêt.

Georgina se mit donc à préparer le repas pendant que Supersac se promenait de long en large dans la chambre avec agitation.

Ils se mirent bientôt à table. Le dîner, au commencement, ne fut pas animé; les

deux époux mangeaient en silence. Supersac buvait beaucoup et semblait vouloir s'étourdir.

A la fin du repas, il n'y put tenir et s'étant fait servir une flacon d'eau-de-vie, il en but deux petits verres coup sur coup. Il parut un peu raffermi.

—Ce qu'il y a de rassurant en province, dit-il, c'est la police. Elle laisse toujours échapper à travers ses mailles les grosses affaires, elle ne retient guère que les petites; et tu vois que je lui en ai remontré. Je veux dire que Job et moi nous avons complètement dépisté le commissaire de Landeville. Job est certainement adroit... Sans moi, cependant, nous eussions été pris je le crains... J'ai surveillé, dirigé...

Georgina était suspendue aux lèvres de Supersac qui s'animait de plus en plus.

Quelque répugnance que la femme eût pu avoir en entendant ces préliminaires d'un récit que les criminels les plus maîtres d'eux-mêmes font toujours à quelqu'un comme malgré eux, et poussés par on ne sait quelle force intérieure, Georgina Supersac écoutait son mari et paraissait même lui prêter une attention très vive; elle sentait combien le soulageait cette horrible confidence.

—Imagine-toi, ajouta-t-il en s'animant, imagine-toi la Rue Basse, donnant d'une part sur le grand Mail de Landeville, de l'autre, sur la place des Plâtreries tout à côté de laquelle demeurerait... demeurerait...

—Emile Leclerc.

—Plus bas, parle plus bas.

Georgina haussa légèrement les épaules pour donner confiance à Supersac.

—Job et moi nous avons dressé nos plans... et à l'heure où Leclerc rentrait ordinairement chez lui, nous étions sur le Mail, il ne s'y trouvait personne; nous étions bien seuls, car en province on se

couche tôt... Nous vîmes bientôt notre homme coupant la promenade en diagonale; il allait s'engager dans la Rue Basse... Job prend alors par la petite rue des Tilleuls, qui fait presque double emploi avec la Rue Basse, puisqu'après avoir fait un léger coude elle rejoint aussi la place des Plâtreries... Mais qu'est-ce que je te raconte-là? Tu ne connais pas Landeville!

Georgina qui semblait boire ses paroles eut un moment d'indulgente impatience.

Supersac s'était levé et toujours avec la même surexcitation singulière de l'assassin qui trouve une âcre jouissance à faire partager à autrui le secret qui l'étouffe, il continua:

—Job avait dû courir... Il n'avait point perdu de temps; car Leclerc que je suivais n'était qu'aux trois quarts de la Rue Basse quand je vis à la clarté du gaz se dresser là-bas, sur la place des Plâtreries, la silhouette de Job.

Personne ne l'aurait reconnu; il s'était fait la tête de l'officier en retraite. Je ne sais comment il s'y prend, il a une façon à lui de planter sa moustache...

—Et toi? demanda la femme en tremblant.

—Moi, une fausse balafre... Peu de chose, mais excellent pour dépister..., rien ne vaut un signe particulier faux sur un signallement, tu vas voir!

Georgina avait le visage bouleversé par la crainte et une sorte de curiosité sanglante qui la fascinait: elle emplit de cognac le verre de Supersac.

Il le but d'un trait.

—Job s'avance pendant que moi je marche sur les pas de Leclerc; nous avons si bien pris tous les deux nos mesures que j'arrivai juste au moment où Job demandait du feu à l'autre... Pendant que le malheureux cherchait des allumettes, je

du par derrière lui retenir les bras... alors Job...

La femme ne put réprimer un mouvement d'effroi et elle baissa les yeux, devenant par quel geste affreux Supersac avait pu accompagner ses derniers mots. Elle semblait se repentir d'avoir feint un intérêt cruel.

—Enfin, ce n'est pas toi, après tout, murmura-t-elle d'une voix hésitante.

—Mais non, je te le disais et tu le vois : c'est Job !

Un moment de pénible silence suivit ce récit.

Supersac passant les mains sur son front en sueur dit enfin à Georgina en lui montrant le paralytique :

—Tu oublies, je crois, le dîner de notre père.

Le vieillard, isolé de la vie ambiante, incapable d'exprimer une volonté, un désaveu, était en ce moment bien loin de là, vaguant au milieu de ses souvenirs et des ruines de sa mémoire.

Il voyait, sous un soleil splendide, de vastes plantations, un ruissellement d'or, il entendait des acclamations retentir autour de lui ; il se sentait enveloppé de tout ce que l'existence peut offrir de séduisant et d'enchanté.

Puis, tout à coup, dans le rêve rétrospectif, il voyait arriver un homme : celui-là même qui venait de dîner avec cette femme devant lui, il le prenait à son service... Mais pourquoi soudain tout s'était-il obscurci ? Pourquoi maintenant cette nuit profonde ?

VI

Quelques jours après, rue du Coq-Héron, dans un petit estaminet, Supersac rencontrait son camarade Job devant une absinthe.

La figure soigneusement rasée, le teint frais, le ventre un peu proéminent, Job ne ressemblait pas, ce jour-là, à un officier en retraite, mais à un excellent bourgeois.

Il lisait les journaux ; et d'un coup d'œil rusé et cynique — pour celui qui l'eût remarqué de très près — il parcourait les faits divers, les correspondances de province où se trouvaient encore des informations supplémentaires sur cet affreux crime de la Rue Basse, qui avait ému Landeville.

A l'entrée de Supersac, sans quitter le journal qu'il tenait de la main droite, il tendit la main gauche à son ami.

—Mon cher, dit-il, je vois qu'ils n'y sont plus du tout. Ce commissaire de police de Landeville est d'une faiblesse à déshonorer la corporation... Si j'en avais le pouvoir, en voilà un que je mettrais à pied immédiatement !

—Laissons donc cela... reprit Supersac d'une voix brève, j'ai à te parler.

Job leva les regards sur lui, ôta les lunettes qui complétaient sa physionomie du jour, les récura doucement, les remit, et le coude sur la table, lui dit :

—Tu es nerveux ?

—Je n'aime pas les fanfaronnades inutiles.

—La lecture de ces journaux t'effrayerait-elle par hasard ? reprit Job, moitié sérieux, moitié ironique ; je te parle dans ton intérêt. Tu ne te figures point l'inquiétude qui règne dans tes gestes, le son de ta voix, ton attitude générale ; à ce point que s'il y avait ici d'autres agents de la sûreté que nous, tu serais compromis, pris, ligotté, et finalement guillotiné.

—Causons sérieusement. Ce matin — et je viens moi-même tout exprès pour te le raconter — j'ai passé un mauvais instant.

—A propos de... ?

—A propos de l'affaire, naturellement, reprit Supersac, en remarquant à son tour que Job avait eu un instant d'émoi.

—Qu'y a-t-il donc?

—Le chef m'a fait appeler.

—Ah!

—Oui, il était d'une humeur massacran-te: Je ne sais ce que font les agents, s'écriait-il, voilà vingt jours que l'on a assassiné le marchand de vin de la rue Lhomond, six mois qu'on a empoisonné madame Compoin, un an que..."

—Il aurait pu aller ainsi, observa Job, jusqu'à la consommation des siècles, il y a des crimes dont on n'a jamais découvert les auteurs; on ne les découvrira jamais. Celui de la Rue Basse par exemple...

—J'ai bien cru, au contraire, que cela allait mal tourner pour nous. Le chef était donc fort excité: "Ah! vous voilà Supersac. Vous n'avez rien en train... Vous êtes frais et dispos... Vous allez partir pour Landeville immédiatement."

—Je sors d'en prendre, dit Job.

—La sueur me monta au front.—Mais... répliquai-je!

—Quoi donc? interrompit le chef., une affaire des plus simples, vous ne connaissez que cela: la Rue Basse!... Le parquet de Landeville me demande un bon agent. Partez.

—Tu comprends, mon cher Job, si je fus flatté d'être appelé bon agent. Debout devant le chef, tout raide, pas un fil de sec, je me vis perdu et toi avec moi. Je ne pouvais pas répondre: Non... Mais en mon for intérieur je faisais la réflexion que je ne reviendrais point de Landeville, les mains libres. Malgré toutes les précautions que nous avons prises, le patron et les garçons de l'hôtel de Londres nous eussent reconnus. La police locale qui nous jalouse aurait été enchantée

du coup de filet. Quand je pense à la demi-minute qu'a duré cette angoisse!... Le chef heureusement tournait le dos à ce moment, pour fouiller dans les papiers qui encombrant son bureau... Attendez Supersac!

Supersac attendait, je t'assure! Il cherchait déjà un moyen de filer honnêtement..., mais tant de projets perdus, la vie même compromise..., je fis bien d'attendre un peu.

—Voilà qui vous servira, reprit le chef, et il me donna des photographies, un signalement, des papiers, tout en lisant rapidement une lettre qui les accompagnait. Puis il se reprit; et la main tendue vers moi, faisant claquer ses doigts—mais non, Supersac restez. C'est à Paris qu'on doit suivre l'affaire.

—Naturellement, répondis-je.—Que dites-vous? reprit le chef.—Je dis: naturellement. C'est quelquefois en province qu'on fait les coups, mais c'est toujours à Paris qu'on vient se faire prendre.

—Oui, cette lettre m'indique une bonne piste dans l'affaire de la Rue Basse... Cette photographie que je vous donne est celle de la femme..., puisqu'il est dit qu'il y en aura toujours une dans une affaire... Elle se nomme Juliette... Juliette...? le nom est dans l'autographe et le signalement... Germouse... Termose... Attendez... Il jeta de nouveau les yeux sur les papiers... Oui, c'est Germose qu'elle s'appelle. Au reste, revenez demain nous en reparlerons.

J'aurais bondi de joie si je n'avais pas dû le respect au chef. Pense donc, avoir cru tout perdu pendant un moment et voir tout sauvé? Car suivre cette affaire à Paris et me la confier, c'est l'étouffer! Tu comprends que je vais embrouiller les choses.

—Mais c'est parfait, reprit Job. Et vois

done comme on se rencontre: j'allais intriguer moi-même pour être chargé de l'affaire.

—C'est la même chose... Entre mes mains elle n'ira pas plus loin... Cependant il faut que je retrouve cette Juliette Germose, quitte à ne pas la livrer immédiatement, pour pouvoir jeter à un moment donné quelque confusion dans l'instruction si elle allait prendre une autre voie plus dangereuse pour nous.

—C'est précisément le conseil que je voulais te donner... Fais voir.

Et en disant ce dernier mot, Job tendit la main vers la photographie de Juliette que Supersac venait de tirer de son portefeuille et qu'il considérait avec attention.

—Elle est vraiment charmante, reprit le misérable en jetant les yeux sur le portrait.

—Pauvre fillette! dit Supersac.

Il se contint pour ne pas être raillé par Job en manifestant un sentiment humain; il la trouvait, lui, non pas seulement charmante, mais captivante.

—Et, ajouta Supersac d'un ton léger, elle est encore plus jolie que cela!

—Tu l'as donc vue!

—Mais tu le sais bien, la veille chez le boulanger de la rue Basse. Elle était dans la boutique et faisait un brin de causette avec...

Avec l'autre.

—Oui, avec Leclerc que je filais pour me fixer le personnage dans la mémoire. Comme elle couvait des yeux ce pauvre garçon que tu as, ajouta ironiquement Supersac, si traîtreusement frappé.

—Par devant, riposta Job.

—Pauvre mignonne!... Oh ne crois pas qu'elle m'émeuve, mais elle me plaît!

Et pendant que Supersac s'absorbait dans la contemplation du portrait de Juliette, Job qui était en train, ayant bu

déjà quelques absinthes avant l'arrivée de Supersac, disait à son copain:

—Tu vois bien qu'on ne s'ennuie pas dans la police! Si tu n'avais pas écouté mes avis où en serais-tu? Aurais-tu pour échapper aux responsabilités les immenses ressources que nous donne notre admirable et charmant métier? Par-dessus le marché, tu peux collectionner des photographies; on te lance sur les pistes les plus savoureuses. Et c'est moi pourtant qui t'ai conseillé cela, le jour... le jour de...

Et Job sur un "te rappelles-tu bien" accentué partit au milieu de ses souvenirs...

Il réveillait la mémoire de Supersac à un endroit délicat, car il lui rappelait une autre affaire qu'ils avaient ensemble machinée et exécutée...

—C'est-à-dire, ajouta Job, que si jamais un novice me demande des conseils pour s'engager dans la noble profession d'assassin, je lui dirai: commence par entrer dans la police si tu peux; c'est le moyen le meilleur et le plus honorable de réussir dans le crime. On est gardé à carreau et l'on peut éviter les fâcheuses conclusions.

Supersac haussa les épaules.

—Toujours paradoxal, mon brave Job! dit-il.

Et il remit lentement la photographie de Juliette Germose dans son portefeuille.

Puis Job demanda des dominos, et les deux hommes se mirent à jouer les consommations avec une insouciance apparente.

—Oui, s'écria tout à coup Supersac, avant un mois je l'aurai retrouvée.

—Qui ça, dit Job, qui pensait à son jeu.

—Juliette Germose.

—Avant un mois!... C'est bien possible, l'amour aidant... En attendant, je pose le double-six.

VII

Supersac s'était fait la part trop belle. Il mit plusieurs mois à retrouver Juliette Germose; nous verrons plus loin dans quelles circonstances; et quand il la retrouva, il ne put se dissimuler qu'elle le touchait plus qu'il ne le pensait lui-même; il ne cessait d'en rêver.

Par quel singulier retour des choses Supersac songeait-il toujours à Juliette Germose? Tomber amoureux de la fiancée de sa victime n'était pas prudent, tel était l'avis de Job à qui Supersac ne pouvait plus présenter son sentiment pour la petite landevilloise comme une simple fantaisie.

Mais il y avait d'autres yeux que ceux de Job qui s'ouvraient sur cette passion naissante.

Sans rien savoir ni de la personne qui pouvait faire battre le cœur de son mari, sans avoir surtout la moindre idée qu'il put y avoir un rapprochement quelconque entre cette femme et le dernier crime de Supersac, Georgina sentait une certaine froideur dans les prévenances de l'époux. Il n'était plus le même; elle devinait qu'il nourrissait quelque secret sentiment pour une autre.

Supersac, la nuit, dormait mal; le jour, il était distrait; ses traits tirés annonçaient une sorte de fatigue morale.

Ainsi du moins pensait Georgina connaissant ce caractère incapable de fléchir sous la crainte d'un crime à commettre ou d'un châtement à recevoir, ne pouvait être en ce moment inquiet à cause d'une femme et pour un amour nouveau.

Et cependant tant de chaînes rivaient Supersac à Georgina, tant de liens sanglants, de criminels secrets, de lourdes complicités! Et ils s'étaient aimés jadis avec tant de chaleur et de violence!

Par une sorte d'égarement de la jalousie, Georgina accusait Job de favoriser les nouvelles amours qu'elle supposait à Supersac.

Elle en voulait aussi à Job de ce que celui-ci était trop souvent invité à dîner par Supersac qui, pour éviter le tête-à-tête avec Georgina et s'étourdir un peu, amenait assez souvent rue de St-Vincent-de-Paul son vieux compagnon.

La première fois, lorsqu'en entrant chez lui, il présenta le personnage, Georgina fit une moue peu gracieuse:

— Mon ami Job dont je t'ai parlé tant de fois, dit Supersac... Je l'amène dîner.

— Pourquoi ne m'as-tu pas avertie?

— Oh! madame, reprit Job, point embarrassé, je préfère être reçu sans façon.

Georgina s'inclina de mauvaise grâce.

— Et le père? demanda Supersac, simplement pour dire quelque chose, en jetant les yeux sur le paralytique.

La femme haussa les épaules d'une façon qui signifiait que rien n'était changé et que rien ne pouvait être changé dans son état.

Job considéra le vieillard avec une attention un peu ironique...

On se mit à table quelques instants après; Mme Supersac semblait être prête de moins en moins à entrer en frais d'amabilité pour Job; au dessert, elle passa dans la chambre voisine où l'on avait roulé le fauteuil du paralytique; elle laissa les deux amis en tête à tête.

— Tu m'as évité une scène, mon cher Job. Pardonne-lui..., elle est jalouse et au fond...

— ... Elle a raison?

— Elle a tort, hélas! mais je voudrais tant qu'elle eut raison!

— Elle a donc découvert quelque chose.

— Rien... Mais les femmes sentent bien lorsque l'affection de ceux qui les ont

aimées se retire d'elles... Pour moi, en ce moment, je ne sais point où je vais...

—Prends garde, reprit Job en secouant la tête, si on l'apprend jamais là-bas, tu cours le risque d'être mis à pied... Tu comprends, un agent qui devient amoureux d'une femme qu'on lui fait rechercher!

—Oh! s'il n'y avait que cela!

—Chut! Madame Supersac revient, je crois.

Supersac tendit l'oreille et, rassurant son ami d'un geste, continua avec vivacité:

—Que veux-tu! Je n'ai pu me défendre de ce sentiment. Tu connais sa photographie... Elle est mauvaise, elle ne rend point ce genre de beauté si particulier...

—Allons, interrompit Job légèrement et comme s'il entendait pour la vingtième fois cette déclaration de Supersac, tous les amoureux sont les mêmes! Mais si la beauté de ta Juliette est aussi particulière que tu le dis, il faut que tu songes que ta situation, la nôtre, l'est également...

—Eh quoi, reprit Supersac, depuis que j'ai été chargé des recherches, l'affaire dort aujourd'hui ou à peu près. Ai-je intérêt d'ailleurs à la réveiller!

—Non, dit Job, mais, vois-tu, se laisser prendre par une femme lorsque l'on fait, comme toi, des projets d'avenir et que...

—Chut, dit à son tour Supersac en arrêtant net la phrase de Job; voici Georgina.

Elle rentrait en effet dans la chambre en jetant un coup d'œil soupçonneux sur les deux amis dont la conversation venait de s'interrompre subitement.

—Et le père? demanda Supersac pour se donner une contenance.

—Nous venons de le coucher, la bonne et moi, répondit Georgina, et il s'est endormi à l'instant.

—Eh bien, reprit Supersac en souriant avec affectation, je lui souhaite de beaux rêves.

—Tu peux lui en souhaiter, et pour qu'il en fasse de tels, il n'a qu'à se rappeler les réalités qui l'ont fui. Oh! nous-mêmes, nous étions plus heureux là-bas!

Supersac fronça les sourcils et regarda Job qui se tenait debout, près de la cheminée, avec sa mine de bourgeois pacifique.

—Ce vieillard est le sénateur? demanda-t-il à Supersac.

Celui-ci fit un signe affirmatif.

—Tu aurais bien dû me présenter.

VIII

C'est toute une série d'événements que Georgina avait évoqués par ces quelques mots devant son mari—à propos du vieillard, du sénateur, comme l'appelait Job—toute une suite d'aventures en des pays lointains.

Longtemps avant la scène que nous venons de rapporter, une émeute éclatait un jour à San-Salvador, un des Etats les plus remuants de l'Amérique latine.

Les personnages officiels les plus importants et le président tout d'abord furent emportés dans la tempête politique.

Un nouveau président fut élu lorsque le calme fut rétabli et parmi les ministres qui furent choisis on cita bientôt un des noms les plus populaires dans la capitale et dans l'Etat.

Le sénateur Jean Supersac fut appelé à administrer les finances du pays.

Jean Supersac, d'origine française, d'une vieille famille Languedocienne était un des hommes les plus riches de San-Salvador. Il devait à son intelligence et à sa fortune considérable la situation prépondérante à laquelle il venait d'être élevé.

On lui donnait une vingtaine de millions.

De vastes domaines, des plantations d'un grand rapport étaient par lui dirigés; et il y avait plus de trente ans qu'il leur donnait tous ses soins.

Il était aidé à ce moment-là dans son exploitation par un jeune homme du nom de Cartaux qui était également très habile.

Cartaux était français comme le sénateur Jean Supersac, il avait quitté son pays tout jeune encore et était parti pour le Nouveau Monde, rêvant fortune, mais lesté seulement d'une petite somme dérobée à une bonne vieille parente qui avait élevé l'enfant ingrat.

C'est ainsi que Cartaux avait débuté dans sa vie aventureuse.

Après avoir beaucoup roulé, sans cependant, suivant l'expression légendaire, avoir amassé beaucoup de mousse, c'est-à-dire beaucoup d'argent, il s'était fixé quelques années après dans le San-Salvador, en ce moment en proie à la guerre civile. C'est là qu'il avait fait la connaissance de Jean Supersac, qui bientôt le protégea très efficacement en l'attachant à l'administration de ses immenses biens.

Cartaux était insinuant, actif; il s'était montré intelligent dans plusieurs occasions où les intérêts du sénateur s'étaient trouvés engagés; c'est ainsi qu'il avait su lui plaire et quand le sénateur Supersac, nommé ministre, fut absorbé par les affaires publiques, il se déchargea presque entièrement sur Cartaux du soin de gérer sa fortune.

A ce métier, et comme les scrupules ne gênaient point Cartaux, il eût pu s'enrichir modérément, patiemment et à loisir.

Mais il n'était pas homme à se contenter d'une situation seulement assurée.

Cette fortune dont les revenus lui pas-

saient tous les jours par les mains, il aurait voulu la tenir tout entière.

Quelle était au juste son ambition? Il ne la laissait pas transparaître; mais il avait sous les yeux l'exemple même du sénateur Jean Supersac.

Celui-ci était également parti de rien; s'il avait réussi par des moyens honnêtes, il semblait, suivant l'opinion de Cartaux, ne pas profiter de tout ce qu'il aurait pu tirer de sa situation comme considération, honneur et pouvoir.

Avec un peu d'adresse il eût pu devenir le premier de l'Etat depuis longtemps au lieu de couronner sa carrière—car Jean Supersac touchait au déclin de l'âge—dans la fonction d'un ministre subordonné au président.

A vrai dire, pour un autre que pour un ambitieux, sans retenue et sans vergogne comme Cartaux, la situation de Jean Supersac eût été très belle, très enviable; elle terminait dignement une vie honorée.

Cependant le vieillard n'avait pas été heureux.

Il avait souffert dans ses enfants, par ses enfants.

Il les avait élevés avec soin et vu grandir avec espérance; mais quand sa fille Isabella eut atteint l'âge nubile son cœur parla, et le cœur d'Isabella fut en contradiction avec les désirs de son père. Il en advint un grand malheur pour le vieillard. Isabella disparut un jour avec un des employés de l'exploitation, et son père n'en entendit plus jamais parler.

Jean Supersac avait aussi un fils qui lui donnait peu de satisfaction.

Il avait également quitté le San-Salvador, mais lui du moins son père savait où il se trouvait. Daniel Supersac augmentait d'une unité à Paris le troupeau des oisifs et des inutiles. Le seul lien qui l'attachât encore à son père était la pension

assez considérable que celui-ci lui servait tous les mois.

Le chagrin que causait au laborieux Jean Supersac la vie de son fils s'ajoutait à la douleur de n'avoir jamais pu retrouver sa fille, malgré toutes les recherches. Il est vrai que les recherches étaient dirigées en grande partie par Cartaux qui, tout en faisant preuve d'un zèle louable, ne laissait connaître au vieillard que ce qu'il croyait bon de lui révéler.

C'est aussi Cartaux qui s'occupait de servir la pension à Daniel Supersac.

Un jour Cartaux vint trouver le sénateur dans son cabinet de travail.

—Je viens, monsieur, dit-il, de recevoir une lettre de M. Daniel et je n'ai pas voulu accéder à ce qu'elle me demande sans vous en référer.

—Que veut-il donc encore ? reprit le père avec humeur—et s'adressant à Cartaux :—Ce n'est pas à vous que ce mouvement d'humeur s'adresse, Cartaux, car vous êtes pour moi un fidèle collaborateur et je vous apprécie tous les jours davantage...

Cartaux s'inclina.

—...Mais parlez, n'ayez aucune crainte de me froisser..., de me déplaire. De Daniel, je m'attends à tout.

—M. Daniel Supersac me demande, reprit Cartaux, de ne plus lui servir sa pension au nom de Jean Supersac, mais...

—A quel nom ?

—A celui de Georges de Hautefeuille.

—Pourquoi cela ? Quel est cette mascarade ?

—Voici sa lettre, monsieur le sénateur.

Jean Supersac lut rapidement l'écrit qu'on lui tendait et il le laissa tomber d'un geste irrité au pied de son fauteuil.

—Voilà donc, dit-il, le prix de mes travaux, de mes longues années de labeur ; mon fils rougit de moi. Il ne veut plus

porter le nom de son père qu'il ne trouve plus assez haut pour lui ! N'avez-vous pas vu, Cartaux, qu'il s'est fait fabriquer des armoiries qu'il arbore au coin de son papier à lettre, une couronne de comte, je crois. Il veut que le très humble Jean Supersac serve le très noble gentilhomme de Hautefeuille... Ce serait à mourir de rire, si je n'en souffrais point et si je n'étais près d'en pleurer.

—Et que faut-il répondre ? demanda Cartaux.

—Rien.

—Et sa pension ?

—Rien, ne lui envoyez rien. Je ne veux plus communiquer avec cet ingrat ; je ne veux plus rien lui envoyer.

—Cependant, monsieur...

—Comment Cartaux ! vous prenez sa défense ? reprit le sénateur d'un ton irrité.

Et comme Cartaux paraissait très touché de ce mouvement de colère, il lui dit :

—Pardonnez-moi de n'avoir pas su me contenir ; mon ami, j'ai en vous la plus entière confiance ; je suis bien malheureux.

Je suis riche, Cartaux, très riche. J'aurais pu comme bien d'autres me jeter dans les plaisirs, je ne l'ai pas fait ; mon ambition est satisfaite ; mais la sagesse ne m'a servi de rien ; la vie de famille que j'ai menée et qui assure la tranquillité de tant d'autres a été pour moi une source de déceptions, vous le savez.

—Ne parlez pas ainsi, murmura Cartaux.

—Si, si, c'est la réalité. D'abord, ma femme m'a été arrachée par la mort ; je l'aimais avec tendresse et la douleur de cette cruelle séparation ne s'est jamais bien apaisée. Plus tard est venue l'aventure de ma fille. Et maintenant voici encore mon fils qui se rappelle à moi par un froissement. Et d'abord que fait-il à Paris ? Pourquoi n'est-il pas resté auprès de

moi pour me consoler de la perte de sa sœur? Hélas, je vois bien des pères à qui leurs enfants ne donnent aucune satisfaction; mais les miens me feront mourir.

—Comment pouvez-vous parler ainsi, reprit l'hypocrite Cartaux... Votre fils Daniel vous a quitté, c'est vrai... Mais n'est-ce pas pour retourner, si je puis dire, aux sources de sa famille, en France, d'où vous êtes originaires...

—Belles phrases pour me consoler, mon cher Cartaux! interrompit Supersac.

Vous voyez où il en est... A-t-il seulement jamais l'idée de m'envoyer de ses nouvelles.

—Pardonnez-moi de le défendre, monsieur le sénateur, mais vous lui avez interdit de vous écrire, souvenez-vous!

—Oui certes! Je n'ai pas à subir ses lettres. Il suffit qu'il reçoive de vous mon fidèle gérant les fortes sommes dont il a besoin pour les dépenses de sa vie dissipée, le reste, je crois, lui importe peu. Je lui ai défendu de m'écrire! Eh sans doute! Cependant, s'il m'écrivait je serais heureux. Mais c'est une nature ingrate et fermée, et devant son extravagance et son outrecuidance à se vouloir noble et comte et à renier ainsi son père, pourquoi voulez-vous que de mon côté je le considère comme mon fils?

Et après un silence:

—De l'autre côté vous n'avez rien? La police parisienne ne retrouve point les traces de ma fille...

—Après dix ans, monsieur le sénateur, on ne peut plus compter que sur un bon hasard et les bons hasards se font rares.

Le sénateur Jean Supersac ne répondit rien; il poussa un large soupir et, renversé dans son fauteuil, il posa la main sur son front; il évoquait la faute de sa fille et les circonstances douloureuses qui avaient accompagné ce malheur.

A cette époque il n'aurait jamais crû qu'il eût à souffrir à cause d'Isabella. Elle était de tout point charmante; elle était aussi ravissante de beauté que de vertus domestiques et Jean Supersac pouvait passer, quand on le considérait, pour un père envié de tous.

Comme toutes ces apparences étaient trompeuses! Isabella n'avait pas attendu pour fixer le choix de son cœur la désignation de son père. Elle n'avait pas eu une mère auprès d'elle pour diriger ses affections, elle l'avait perdue toute jeune; elle s'égara.

Non que celui pour qui elle conçut une vive prédilection en fut personnellement indigne; mais elle se heurtait, dans son sentiment, au refus de son père.

Isabella avait remarqué un jeune homme employé dans l'exploitation, René Leclerc, de bonne tournure, d'esprit distingué, et qui n'avait pas une destinée à la hauteur de son mérite.

Elle refusa plusieurs partis très honorables qui se présentèrent.

Le père inquiet, mécontent, l'avait pressée un jour dans le but de lui tirer une confidence; Isabella lui répondit avec franchise.

Avec toute la retenue, toutes les réticences obligées dans la circonstance, elle n'en déclara pas moins sa prédilection.

Jean Supersac eût le tort de ne pas tenir compte de la sincérité de sa fille à ce moment où le bonheur de la vie pour elle était en jeu; il la brusqua, il lui adressa d'amers reproches et précipita ainsi le malheur. C'est à quoi, en ce moment même, songeait Jean Supersac revivant une page de sa vie.

—Oui, mon cher Cartaux, s'écria-t-il, en sortant de sa pénible méditation, je souffre de cela comme au premier jour. Un simple employé de mon domaine me ravit

le cœur de ma fille et parvint à s'en faire aimer. Vous n'avez pas connu l'homme qui m'offensa ainsi, ce Leclerc que j'avais reçu comme je reçois tous vos compatriotes et ceux de ma famille; chez moi ils sont chez eux. Et voilà comment je fus payé: ce Leclerc venait jouer chez moi le rôle de suborneur moral!

Oui, ma fille Isabella osa un jour me déclarer qu'elle n'épouserait pas un autre homme que lui et qu'elle aimerait mieux rester fille que de se marier avec un autre!

Qu'auriez-vous fait à ma place, Cartaux? Je ne voulus pas en entendre davantage; j'allai trouver l'homme moi-même et je lui signifiai son congé. Je ne voulus pas qu'il restât un jour de plus chez moi.

Le lendemain, René Leclerc ne faisait plus partie de la maison; quelques jours après il quittait le San-Salvador.

Mais il ne partait pas seul. Il emmenait avec lui Isabella, ma fille. Elle n'avait pas voulu se séparer du misérable; ils fuyaient tous les deux. Et depuis, vous le savez vous-même, Cartaux, vous à qui je raconte pour la vingtième fois cette histoire, par besoin de m'épancher, je ne la revis plus, je ne sais plus ce qu'elle est devenue, si elle vit encore, si elle est morte, dans quel pays elle traîne sa misère ou dans quel lieu se trouve son tombeau.

Et le sénateur Supersac pencha la tête sur sa poitrine et de grosses larmes sillonnèrent ses joues.

Cartaux, auprès du fauteuil, restait muet.

Il voyait surtout ceci: que les sommes envoyées à Daniel Supersac étaient suffisamment rondes pour justifier le courroux d'un père. Il se demandait où le sénateur en voulait venir par ce préambule et s'il allait lui donner enfin l'ordre de couper les vivres à ce fils prodigue.

Il fut fort étonné quand Jean Supersac essuyant son visage lui dit:

—Vous continuerez les envois d'argent comme par le passé. Cela n'est rien; c'est la conduite, ce ne sont pas les dépenses de mon fils qui me chagrinent, et enfin je ne veux pas perdre tout à fait tous mes enfants; mais ne me reparlez jamais de lui, vous entendez, Cartaux, jamais!

Cartaux sortit en méditant; il jugeait que ce qui venait encore de se passer là servait ses plans.

—Certes, pensait-il, je suis venu un peu tard dans la maison du sénateur Supersac. J'aurais dû me trouver à l'époque où Isabella jetait les yeux sur les employés de son père; mais moi je n'aurais pas fait comme cet imbécile de Leclerc, je serais resté et il aurait bien fallu que le vieux m'adoptât pour gendre; ou bien si j'avais fui avec elle, je ne l'aurais jamais perdu de vue... Oui, tout cela eût été possible.

Et encore! non... non...

Et il songea à celle qu'il allait retrouver au logis, à Georgina à qui son sort était lié. C'est celle-là, pensa-t-il, qui n'aurait pas permis que je devinsse le mari d'Isabella Supersac!

Elle n'aurait jamais voulu me voir exploiter les sentiments de la fille du riche sénateur.

Et en effet, dans cette hypothèse Cartaux eût en vain joué avec Isabella la comédie de la passion pour essayer de se faire bien venir d'elle; il aimait une autre femme qui n'aurait pas voulu le partage de son amour, Georgina qui le tenait tout entier.

Ce n'est donc pas la différence sociale qui existait entre la fille du sénateur et lui qui l'eût arrêté, d'autant plus qu'il se jugeait, lui, bien supérieur à ce pauvre

René Leclerc qui n'avait pas su profiter de la situation.

En effet, si M. Jean Supersac n'avait plus jamais entendu parler de sa fille et de René Leclerc, il n'en était pas de même de Cartaux qui les avait suivis et s'était tenu au courant par une police personnelle, tandis que la police officielle ne découvrait rien. Il avait laissé jusqu'ici son maître dans l'ignorance, et il esquissait déjà ses audacieux desseins.

Il savait donc ce qui était advenu de René Leclerc et d'Isabella Supersac.

Les deux fugitifs avaient été malheureux. Trop fiers pour implorer leur pardon, ils avaient préféré la misère.

René Leclerc, en partant, avait un peu d'argent à lui. Il fallait que ce suffît à deux, car Isabella n'emporta rien de la maison paternelle, pas même les bijoux qui lui appartenaient en propre.

Ils débarquèrent ainsi en France, légers d'argent.

Ils pensaient, comme la plupart des étrangers, que Paris leur offrirait plus que d'autres villes, des moyens d'existence ; ils étaient d'ailleurs, tout entiers l'un à l'autre et grisés par leur amour.

C'est donc vers Paris qu'ils se dirigèrent. Avant de quitter l'Amérique ils s'étaient mariés et Isabella sentit qu'elle allait devenir mère.

Cela apportait à la situation du jeune couple des complications dans la vie de lutte où il devait s'engager, en vain Isabella était résolue à le seconder, la misère les menaça bientôt.

Isabella ne voulait point cependant avoir recours à son père. Une sorte de honte la retenait ; elle ne voulait rien lui devoir. Peut-être un jour, pour l'enfant qu'elle portait dans son sein, consentirait-elle à rentrer dans les bonnes grâces paternelles. Mais maintenant elle ne le voulait pas ; elle jugeait qu'elle ne le devait pas. En attendant, on vivrait comme on

pourrait ! Elle était pleine de courage et d'espoir.

Il arriva alors une chose cruelle, inattendue et foudroyante ; René Leclerc mourut.

Il fut emporté par une fièvre typhoïde et l'on put craindre un moment que sa femme ne contractât la contagion dans l'étroit logement de la rue du Temple où ils vivaient et ne suivit immédiatement le malheureux au tombeau.

Cette conclusion ne fut que retardée. Isabella devait rejoindre celui qu'elle aimait, mais dans des circonstances plus douloureuses encore, si cela est possible, que celles qui enlevaient aujourd'hui René Leclerc.

Ce fut deux mois après, que la fille du sénateur Supersac expira, en laissant au monde deux jumeaux, deux pauvres petits êtres qui ne semblaient avoir que le souffle.

On peut expliquer la rapide disparition du jeune ménage par les dispositions malades qui résultent toujours de l'inquiétude et de la misère. La souffrance se supporte mieux et ne vous terrasse pas du premier coup, quand on a pu faire des économies de forces et de résistance dans un bien-être tout au moins relatif dans le calme d'une vie sans secousses. Tel malheureusement n'était point le cas.

De plus, avec sa fierté ombrageuse, le jeune couple refusait tous les secours, toute l'aide qu'on voulait lui apporter.

Cependant, au moment où Isabella fut mère, les voisins accoururent et, quand elle eut rendu le dernier soupir, elles furent embarrassées.

Que faire des deux enfants ?

Les confier à l'Assistance publique ?

C'est ce qu'elles avaient résolu, mais une dame qui habitait la maison et que ces malheurs avaient émue se chargea de l'un des pauvres bébés.

L'autre fut recueilli par l'Assistance publique et confié, suivant la coutume à

une nourrice, en province. Celle-ci habitait les environs de Landeville.

C'est ainsi que les deux frères grandirent éloignés l'un de l'autre et très différemment élevés.

Le premier, Paul Leclerc, resta dans le ménage charitable qui l'avait recueilli ; il y fut bientôt considéré comme l'enfant de la maison ; il reçut une éducation des plus soignées.

Quant à Emile Leclerc, l'autre jumeau, son sort ne fut pas aussi brillant.

Il resta dans le pays où il avait été envoyé et où il avait reçu les premiers soins.

Tous ces détails, tous ces renseignements, Cartaux les possédait, mais il les gardait par devers lui ; il ne les avait pas communiqués au sénateur Supersac, les réservant pour un avenir qu'il s'édifiait en rêve, avenir qui, aujourd'hui sans doute, paraissait un peu chimérique, mais qu'il avait cependant des chances de voir un jour se réaliser.

IX

Il y avait déjà une quinzaine d'années que Cartaux était au service du sénateur Jean Supersac, quand la situation politique de ce dernier se trouva compromise, par négligence peut-être, ou manque d'audace.

Le sénateur se sentait vieillir, les infirmités l'inquiétaient, l'ambition s'était tue en lui ; il résolut de quitter San Salvador et l'Amérique, de revoir la France et de vivre à Paris. Peut-être au fond — voulait-il se rapprocher de son fils ; à moins qu'un mouvement irrésistible vers le déclin de la vie ne le poussât vers son pays d'origine.

Toujours est-il qu'il partit ; mais il avait en son gérant une telle confiance, qu'il voulut le garder près de lui ; il confia à d'autres mains le soin de ses propriétés à San Salvador, tout en réservant

la haute direction de tout à Cartaux qui allait l'accompagner.

Quelque temps avant ce départ, Cartaux s'était attaché Georgina par le mariage.

Avec son visage avide et son teint chaud, elle était bien la digne compagne de cet homme qui, sous des airs de soumission, cachait une grande audace.

Cartaux n'avait pas de secret pour Georgina qui avait dû souvent encourager son ambition.

Au cours de la traversée, comme ils se dirigeaient tous trois vers la France, lui, Georgina et le Sénateur, celui-ci fut frappé d'une attaque de paralysie.

Le lendemain en entrant dans la cabine, Georgina qui donnait des soins au vieillard le trouva sur son lit dans l'incapacité de se remuer.

Seuls ses yeux vivaient dans son visage exsangue.

En vain les secours lui furent prodigués par le médecin du bord. Il n'y avait rien à tenter. Donné l'âge du vieillard, il était évident, ce fut l'avis du médecin qu'il ne s'en remettrait jamais.

On se trouvait à ce moment à une demi-journée des côtes de France. Le navire devait atterrir au Havre.

Dès que l'on fut arrivé dans cette ville, Cartaux fit transporter le paralytique dans un grand hôtel ; il le présenta comme son père. Il signa sur le registre des voyageurs Supersac, et pour sa femme : Georgina Supersac.

— Que fais-tu ? demanda Georgina.

— Laisse-moi faire... je t'expliquerai...

On installa le vieillard dans une des chambres de l'hôtel. Il était en l'état où nous l'avons vu presque au début de ce récit. Il ne pouvait ni parler, ni crier, ni se faire comprendre par aucun geste. Il était dans l'impossibilité physique de protester. Cartaux venait de saisir l'occasion qui se présentait. Il avait résolu tout à

coup de le faire passer pour son père.

Il expliqua son dessein à Georgina.

Celle-ci pâlit de l'audace de Cartaux, mais tout en redoutant pour lui des conséquences fâcheuses elle l'admira.

Au Havre comme à Paris, personne ne connaissait l'ancien sénateur salvadorien. Ils purent donc s'installer tous les trois, comme on l'a vu en attendant les événements, que Cartaux hâterait de tout son pouvoir.

X

En donnant le nom de Supersac à l'hôtel où il était descendu au Havre, Cartaux avait pris une charge redoutable. Il fallait soutenir un rôle écrasant et pour pouvoir s'y perpétuer il était nécessaire de supprimer le véritable fils de l'ancien sénateur Supersac.

Parmi les individus, employés d'agence ou policiers opérant pour leur propre compte dans les recherches, se trouvait Job. Par les rapports que Job avait envoyés de Paris à Cartaux lorsque celui-ci à San-Salvador réunissait des renseignements sur la fille de Supersac, Isabella, il avait jugé l'homme. Il ne se trompait pas en appréciant son habileté, son audace et son peu de scrupules.

Cartaux songea à Job et pensa qu'il l'aiderait dans ses desseins... Du moins il le tâterait quitte, s'il le trouvait rétif, à chercher ailleurs.

En attendant, Cartaux songea que ce qui lui faciliterait son personnage, c'était le soin même que le vrai Daniel Supersac mettait et avait mis jusqu'ici à cacher son nom.

On sait qu'il se faisait appeler le comte de Hautefeuille et qu'il avait eu la faiblesse de se faire fabriquer des armoiries ; il voulait jouer au dernier descendant d'une grande famille.

Il craignait en se montrant ce qu'il était, le fils d'un grand propriétaire du

San-Salvador, de passer pour rastaquouère malgré la fortune de son père qui était cependant considérable et pouvait lui réserver partout un bon accueil.

Mais un orgueil insensé dirigeait toutes ces actions aussi présomptueuses que son élégance était affectée.

Il occupait un appartement luxueux dans la rue de Rivoli et fréquentait beaucoup dans quelques salons, où il est vrai on était peu sévère et où il était reçu avec tous les honneurs dus au nom qu'il avait usurpé.

Job n'ignorait rien de ces détails ; il savait sur le bout du doigt le fort et le faible du personnage, car en même temps qu'il avait suivi les Leclerc, il avait surveillé Daniel Supersac pour le compte de Cartaux.

Job ne se laissa pas tâter longtemps par ce dernier, il lui dit :

— Jouons cartes sur table, mon cher Cartaux ou plutôt mon cher Daniel Supersac. Je vois où vous allez ; faisons l'affaire ensemble ; car dès à présent, je sais aussi bien que vous où vous en êtes et je vais vous l'exposer exactement.

Vous voulez hériter de tous les biens du sénateur Supersac et c'est une idée qui n'est pas vulgaire.

Pour cela il vous faut — après avoir revêtu la personnalité de cet imbécile de Daniel qui préfère un vain et faux titre au nom d'un père plusieurs fois millionnaire écarter le faux Hautefeuille et le dernier des Leclerc.

— C'est bien cela, fit Cartaux..

— Et ainsi vous pourrez réunir sur votre tête la double part de Daniel et d'Isabella Supersac sauf une troisième part qui sera pour le dénommé Job ici présent si vous le voulez bien.

— C'est bien entendu.

— C'est entendu.

— Voilà qui va bien. Etudions la situation.

Elle est très nette. Des deux jumeaux

mis au monde en mourant par Isabella Leclere, née Supersac, son mari étant prédécédé, l'un fut sur le coup recueilli par une famille aisée de la rue du Temple. Cette famille est bientôt passée de France en Belgique, où le jeune Paul fut élevé très brillamment. Mais après toutes ces fortes études un coup de tête le prit ; il était revenu à Paris, où il avait suivi des cours de langues orientales ; il demanda à faire partie de la mission Morimbaud qui s'est fondue comme neige au soleil sous les cieux du centre de l'Afrique ainsi que vous le savez. Des noirs barbares nous ont débarrassé de ce jeune explorateur qu'ils ont mangé peut-être et digéré depuis longtemps...

L'estomac d'un sauvage fut son tombeau ; Ci-git Paul Leclere.

Passons au second fils d'Isabella Supersac.

Celui-là — je vous ai adressé ce détail à San Salvador — a été confié à l'Assistance publique qui l'a fait élever en province suivant l'usage. Il est resté d'abord chez ses parents nourriciers, puis il est allé à la ville voisine gagner sa vie comme les camarades, car il ignorait, aussi bien que son frère ses droits à venir sur des plantations rémunératrices au San-Salvador.

Aujourd'hui, il a près de vingt-cinq ans ; il est quelque chose comme mètreur vérificateur et, si vous vous voulez en savoir plus long, il pense à se marier.

Cartaux eut un sourire pénible.

— Songeons d'abord, dit-il, à Daniel Supersac.

— Vous voulez dire au noble comte d'Hautefeuille.

— Comme vous voudrez.

— Soit. Celui-là, nous l'aurons, sinon facilement, du moins sûrement, en tablant sur sa faiblesse. C'est toujours par leurs côtés faibles qu'il faut attaquer les gens.

— Qu'entendez-vous faire !

— Donnez-moi cinquante mille francs

et vous le verrez.

— Cinquante mille francs, s'écria Cartaux.

— Dame ! avec vos fonctions de régisseur général des Supersac, ce ne doit pas être une somme pour vous ; et c'est au minimum, celle qui nous sera nécessaire pour prendre au piège M. le comte d'Hautefeuille.

— Va pour les cinquante mille francs, mais je voudrais connaître la nature du piège que vous voulez tendre à Daniel Supersac.

— Je vous dirai tout cela au bon moment.

Job avait son idée qui était ingénieuse.

Quelques jours après avoir donné les cinquante mille francs, Cartaux lisait non sans un vif intérêt, dans un journal du Boulevard, cet écho mondain :

“On vient de faire des recherches intéressantes dans le château des Moulins, en Poitou, qui appartenait autrefois aux comtes d'Hautefeuille, grande famille du pays, “aujourd'hui probablement éteinte....”

Et coetera.

Cartaux se dit :

— Voilà qui vise mon Daniel Supersac. Il alla aussitôt trouver Job.

— Eh bien, lui dit Job, comprenez-vous ?

— Je crois comprendre.

— En tout cas, vous arrivez comme si vous compreniez... Avez-vous un billet de mille francs qui vous gêne dans votre poche ?

— Pourquoi faire ?

— Mais pour mes frais de voyage.

— Quel voyage ?

— Je pars. Je vais dans mes terres du Poitou, en mon manoir des Moulins, c'est à-dire de Hautefeuille... Ah ! ça, c'est bien le moins, puisque je viens d'acheter un château que j'aille y faire un tour.

— Vous y attendez sans doute une visite à votre château ?

— Naturellement.

— Daniel Supersac.

— ...Comte de Hautefeuille. Je n'ai mis cinquante mille francs sur les ruines du château de Hautefeuille que pour me faire offrir la vente par le dernier des héritiers du nom... Vous verrez la suite de l'événement aux prochains numéros du journal où vous avez déjà lu le commencement.

— Je sens que les choses se préparent bien; de mon côté je comprends ce que je dois faire.

— Voyons ?

— Je vais me présenter chez Daniel Supersac, sous mon nom d'ailleurs, Monsieur Cartaux, et comme un honnête intendant qui a des comptes à régler avec lui, de la part de monsieur son père... Si je n'obtiens pas par un tour de ma façon qu'il me donne ses papiers... tous ceux qui établissent sa personnalité... il faudra bien que je me livre à quelque..

— Dites cambrolage, mon cher, puisque personne ne nous écoute... Il faut risquer toutes les parties.

— Alors, si je vous ai bien compris, Job, Daniel Supersac ne reviendra jamais du château de Hautefeuille où il va vous trouver et c'est moi qui deviendrai le fils cette fois-ci dûment patenté, de l'ex-sénateur de San-Salvador.

— Vous n'avez compris qu'une partie de votre rôle.

— Dites encore : je suis prêt à tout.

— Donnez-moi d'abord votre billet de mille francs et apprêtez-vous à en verser trois ou quatre autres.

— Et pourquoi ?

— Donnez toujours.

Cartaux donna le billet de mille francs.

— Quant au reste, dit-il, je veux savoir...

— Homme de peu de foi, interrompit Job, ne comprenez-vous pas que ce supplément d'honoraires n'est pas pour moi, mais pour mon fabricant d'armoiries et de pièces documentaires. Daniel Supersac

disparaît ; vous le remplacez.. Fort bien. Mais qui vous remplacera, vous ? Qu'est devenu le sieur Cartaux ? Pour bien faire il faut qu'il meure !

— Diable !

— Ne riez pas. Il ne faut pas qu'on soit tenté de vous croire encore vivant ; il faut que vous disparaissiez totalement, que vous décédiez officiellement.

— Ça je veux bien, pourvu que ce ne soit pas effectivement.

— Pour cela, il faut que nous fassions fabriquer aussi, nous, des armoiries ; il faut que vous deveniez Monsieur Cartaux de Hautefeuille ; il faut que là-dessus vos papiers soient très en règle... Il faut que vous arriviez — la façon vous regarde — à substituer aux papiers que vous prendrez chez Daniel Supersac pour établir votre nouvelle personnalité, les autres papiers où votre nom de Cartaux sera suivi du titre du comte de Hautefeuille... Saisissez-vous ?

— Vous me demandez quatre mille francs ? En voulez-vous cinq ?

— Dame, mon cher Cartaux de Hautefeuille apportez toujours !... Mais surtout ne perdons pas un instant.

III

Le lendemain Cartaux se présentait chez Daniel Supersac. Celui-ci était sur le point de partir et il voulut renvoyer le visiteur.

Mais Cartaux se fit nommer et aussitôt Daniel Supersac le reçut.

— Je suis forcé de me présenter moi-même, monsieur le comte, je suis l'intendant de M. Jean Supersac que vous connaissez bien...

Le faux de Hautefeuille rougit.

— Vous venez de San-Salvador ? demanda-t-il, vous y avez laissé mon père en bonne santé ? Que me veut-il ? Que désire-t-il de moi, Monsieur Cartaux ? C'est bien vous avec qui j'ai correspondu

tant de fois ?

— Tous les mois, Monsieur le Comte.

— Oui, tous les mois ; vous êtes d'une exactitude d'employé modèle... Malgré la mésintelligence qui règne entre mon père et moi, je dois déclarer qu'il a su choisir un ponctuel intermédiaire entre moi et sa fortune. C'est grâce à cette ponctualité d'ailleurs que je n'ai jamais en somme manqué de rien... Mais que voulez-vous ? J'ai commencé par vous demander des nouvelles de mon père ?

— Il se porte comme un charme. Jamais il ne fut plus solide ; il nous entertera tous. Tel est en ce moment monsieur votre père.

— J'en suis ravi, Monsieur Cartaux, mais pourquoi vous a-t-il envoyé à Paris ? Est-ce pour une chose qui me concerne ?

— Non. Il m'a dépêché à Londres pour le régiment d'une grosse affaire... J'ai profité du voyage pour pousser en France et pour passer quelques jours à Paris. J'ai crû de mon devoir de venir vous présenter mes respects.

— Je vous remercie, monsieur Cartaux ; dans la situation que m'a faite mon père vous avez toujours bien agi à mon égard... vous avez même pu par des avances m'aider parfois...

— Et je le ferais encore si l'occasion s'en présentait.

— Ah ! cher Monsieur Cartaux, que de dépenses dans cette vie mondaine que nous sommes obligés de mener, nous, le Tout-Paris ; et combien peu de choses m'envoie un père archimillionnaire !

— Je lui ai dit bien des fois. Malheureusement ce n'est pas moi qui règle les choses.

— Monsieur Cartaux, je voudrais vous parler à coeur ouvert. Venez par ici nous serons mieux pour causer.

Daniel Supersac avait reçu Cartaux dans un petit salon à l'entrée de l'appartement où il recevait les fournisseurs ; il le fit passer dans son cabinet après lui

avoir fait traverser une pièce luxueuse.

Cartaux qui pendant toute cette conversation n'avait cessé de faire en lui-même des remarques sur les dispositions du logis, enrichit d'un coup ses observations dont il prévoyait l'utilité ultérieure.

Daniel Supersac s'installa à l'opulent bureau qui décorait son cabinet.

Il offrit un siège à Cartaux puis il lui tendit la boîte à cigares et l'allumette enflammée. Il paraissait plein de considération pour l'intendant général de son père.

Cartaux de son côté feignait d'être un peu ébloui par la mise en scène, le décor de la pièce. Les fameuses armoiries se voyaient aux moulures du plafond ; plusieurs portraits anciens, celui d'un maréchal de camp, celui d'une délicieuse marquise, portraits de prétendus ancêtres, ornaient les murs. Cartaux, après les avoir un instant contemplés, reporta ses yeux admiratifs sur Daniel Supersac.

Celui-ci lui dit :

— Monsieur Cartaux, vous êtes un brave homme ; vous m'êtes sympathique ; je ne vous cacherai donc pas ma situation ; j'ai besoin d'argent.

Cartaux s'inclina et Daniel Supersac reprit :

— Vous m'excuserez si...

Le prétendu comte de Hautefeuille était tout excusé et Cartaux ne se fit un peu prier que pour continuer la conversation et étudier encore les lieux. Il se garda bien de refuser à Daniel Supersac ce qu'il demandait : car il fallait que celui-ci eût l'argent nécessaire pour faire les offres d'achat du château des Moulins, ancienne résidence seigneuriale des Hautefeuille. Cela rentrait dans les plans avec Job.

Cartaux compta donc sans regrets à Daniel Supersac une jolie série de billets de mille.

Muni de cette somme, le faux comte partit pour le Poitou.

Il ne devait pas en revenir.

Suivant ce que Job avait promis, Cartaux put bientôt lire dans les journaux, le "fait divers" suivant :

"Un accident qui plongera dans le deuil la haute société parisienne où le comte Georges de Hautefeuille était connu, vient de se produire en Poitou, au château des Moulins, où l'on avait dernièrement découvert des armoiries sculptées en plusieurs endroits des murailles et des inscriptions qui avaient permis de reconstituer l'histoire de cette noble demeure.

"On avait pu établir que le château appartenait autrefois aux comtes de Hautefeuille. Or Georges de Hautefeuille était allé l'acheter comme il convient de rentrer dans le domaine que la Révolution sans doute fit perdre à sa famille. Il avait engagé déjà les premiers pourparlers de vente, lorsqu'il a été, en le visitant, victime d'un accident affreux.

"Il visitait avec le propriétaire actuel le donjon qui est tout en ruines, il eut l'imprudence de vouloir examiner de près un des écussons gravés sur la pierre ; il monta malheureusement sur un échafaudage qui n'était pas bien fixé ; une poutre bascula et il fut précipité dans le vide.

"Le malheureux comte tomba dans les caves du château, béantes en cet endroit. On n'en retira qu'un cadavre. Le comte Georges de Hautefeuille était mort dans les ruines du château de sa famille.

"Qu'on juge du désespoir et de l'affreux embarras du propriétaire M. Jobinier qui accompagnait dans sa visite l'infortuné Georges de Hautefeuille."

— Parfait se dit Cartaux, en savourant ce "fait divers". Le désespoir de M. Jobinier, autrement dit, de ce brave Job, je le vois d'ici ! Il a dû aider le destin, M. Jobinier, après avoir préparé la planche et l'échafaudage ! Et me voilà moi, mort du même coup, du moins officiellement ;

me voilà surtout devenu incontestablement Daniel Supersac.

Cartaux pouvait se parler ainsi ; car au moment où les faits relatés dans le journal qu'il venait de lire se passaient au château des Moulins grâce à Job, il avait de son côté bien mis le temps à profit.

Il avait pu s'introduire chez Supersac pendant l'absence de celui-ci et utiliser toutes les observations qu'il avait faites sur les dispositions de l'appartement pendant sa longue conversation avec le fils de l'ex-sénateur. Il put échanger son propre extrait de naissance — et les papiers que Job lui avait fait fabriquer — contre ceux qui établissaient la véritable identité de Daniel Supersac.

De sorte que, quand les scellés que l'on apposa dès le lendemain furent levés, l'inventaire produisit toute une révélation.

On apprit que l'élégant gentilhomme qui se faisait appeler le comte Georges de Hautefeuille était un simple M. Cartaux d'après un extrait de naissance libellé en due forme. A côté de cela, le juge de paix trouva des papiers qui essayaient de constituer une nouvelle personnalité plus brillante audit sieur Cartaux.

Plusieurs lettres lui étaient adressées au nom du comte de Hautefeuille ; une carte d'électeur portait Cartaux de Hautefeuille un passe-port également ; ces documents parurent faux au juge qui d'ailleurs n'avait pas à les apprécier, mais seulement à les inventorier.

Débarrassés de Daniel Supersac, Cartaux et Job passèrent à Emile Leclerc et l'on sait comment, au début de ce récit, ils arrivèrent à se délivrer du malheureux.

Dans l'intervalle, et sur les instances de Job, pour mieux faire leur coup et surtout pour échapper plus facilement aux conséquences possibles, Cartaux avait réussi à enrôler au service de la police se-

crète.

Tout lui souriait donc maintenant. Il n'avait plus qu'à attendre — ou à hâter — la mort de l'ancien sénateur, Jean Supersac, pour hériter de tous les biens et de l'immense fortune.

Fallait-il attendre ? Fallait-il hâter ?

Job fut d'avis que Cartaux Supersac devait attendre.

Cela était plus prudent. Il faut savoir digérer les crimes, c'est-à-dire mettre de l'intervalle entre eux. La succession ne pouvait plus échapper à Cartaux et d'ores et déjà la fortune se trouvait dans ses mains. N'était-il pas Daniel Supersac, l'unique héritier d'un vieillard paralytique dont un souffle pouvait éteindre la vie ?

En attendant, Cartaux pensait à Juliette Germose ; rien ne pouvait, rien n'avait pu la lui faire oublier. Sans le savoir, sans qu'elle s'en doutât, la jeune fille occupait toutes ses pensées et les événements vinrent donner bientôt plus de forces encore aux sentiments du misérable.

XII

Nous avons laissé Juliette Germose à son arrivée à Paris, après sa longue et désolée promenade dans la grande Ville.

Elle avait trouvé un peu de repos dans le petit hôtel de la rue Sainte-Geniève où elle s'était logée à tout hasard. Avant de s'endormir elle avait, on l'a vu, écrit à ses parents une lettre qui ne pouvait pas trahir le lieu de sa retraite et qui cependant permettait aux vieillards l'espérance de la revoir un jour.

Ses économies qu'elle avait emportées étaient bien peu considérables. Il fallait qu'elle trouvât sans tarder une place, du travail.

Elle eut d'abord bien du mal ; mais bientôt sa situation se transforma notablement.

Elle avait passé la Seine, pour chercher sur la rive droite et elle eut la bonne fortune d'offrir ses services à une vieille demoiselle du quartier de l'Europe qui lui donna de l'ouvrage.

Cette personne, Mlle Rouault, était naturellement bienfaisante et elle s'était vivement intéressée à Juliette ; la physionomie avenante, l'aimable caractère, l'esprit ouvert de la jeune fille, lui avaient plu beaucoup.

Précisément la dame de compagnie de Mlle Rouault était venue à la quitter, elle avait songé à s'attacher Juliette.

Cette idée ne vint pas à la bonne demoiselle du jour au lendemain, car elle n'avait pas été sans voir malgré sa vive sympathie pour Juliette que celle-ci avait une instruction au-dessous du poste qu'elle désirait lui confier.

Juliette, cependant, était plus instruite que la plupart de ses anciennes petites camarades de Landeville.

Elle avait fait de la lecture son plaisir favori, et ses parents avaient souvent regretté de ne pouvoir la pousser plus loin en constatant ses succès d'enfant.

Il fallait à Mlle Rouault une dame de compagnie d'une certaine éducation. Elle résolut de façonner Juliette, quitte à s'en séparer en lui donnant une compensation si elle ne réussissait pas dans sa tentative.

Mlle Rouault fut bientôt étonnée des progrès rapides de son élève et même par un petit sentiment très humain que l'on va comprendre aisément, elle préféra bientôt Mlle Juliette à son ancienne dame de compagnie.

En effet, celle-ci qui avait été institutrice, embarrassait quelquefois l'excellente demoiselle par trop de savoir et quelque peu de prétention.

Avec Juliette, Mlle Rouault n'avait point pareille chose à craindre ; elle avait même le plaisir d'en savoir beaucoup plus long que la jeune fille qui, du reste, n'avait pas sa pareille, suivant Mlle

Rouault, pour lire les romans que la bonne demoiselle affectionnait.

Mlle Rouault trouvait à sa nouvelle lectrice avec un peu d'expérience, beaucoup de goût naturel et une chaleur de conviction qui remplaçait avantageusement la prononciation un peu sèche et froide de l'ancienne dame de compagnie.

Bientôt elle ne put se passer de Juliette, elle s'occupa de lui meubler l'intelligence en même temps qu'elle était heureuse de voir combien vite une jeune fille se met au niveau de sa situation par sa mise et le maintien. Du reste, Mlle Rouault était à ce point sévère, pour Juliette, mais doucement, affectueusement sévère.

Naturellement ce changement que nous indiquons se fit progressivement chez Juliette Gerbose.

Mais ce qu'il faut dire aussi et surtout, c'est que la situation inespérée que l'ancienne petite ouvrière de Landeville avait ainsi trouvée, grâce à la bonne demoiselle Rouault, ne lui avait point inspiré d'orgueil.

Elle n'avait pas surtout changé son cœur. Juliette pouvait, au contraire, prouver maintenant combien il était toujours resté le même en envoyant quelques petits secours à ses parents auxquels elle laissait toujours d'ailleurs, ignorer son adresse, sinon sa position.

Sous un autre rapport, non plus, elle n'avait point varié.

Elle conservait aussi chaleureusement qu'aux premières heures le souvenir de celui qui avait été arraché à son affection d'une façon si tragique.

Le visage d'Emile Leclerc lui souriait intérieurement. Elle n'en pouvait oublier les traits ; mais, par un phénomène d'ailleurs fort explicable, à mesure que, grâce aux leçons de Mlle Rouault, son instruction croissait, que son goût s'affinait, les traits d'Emile Leclerc, ce visage qu'elle portait dans sa mémoire s'affinait aussi.

C'était bien le même toujours, mais plus distingué. Quoi qu'il en soit, elle y pensait sans cesse, et l'idée qu'elle en était à jamais séparée la plongeait quelquefois dans une mélancolie dont avaient peine à la tirer les affectueuses questions de sa protectrice.

Juliette avait été obligée de cacher son véritable nom à Mlle Rouault et de lui raconter une bien autre histoire que la sienne ; c'était là son grand remords. Elle eût voulu ne pas avoir de secrets pour sa protectrice. Celle-ci d'ailleurs était discrète, et elle avait aujourd'hui, — depuis près d'un an qu'elle vivait avec Juliette, — si grand peur d'être séparée d'elle par quelque événement inattendu qu'elle écartait volontiers d'elle-même les occasions de pénétrer dans le passé de sa bien-aimée lectrice.

Le sort de Juliette paraissait donc fixé pour quelque temps du moins, lorsqu'un incident vint troubler son existence.

Elle demeurait avec Mlle Rouault, rue de Rome, et souvent elle accompagnait la bonne demoiselle à la promenade qu'elle affectionnait, au parc Monceaux.

De la rue de Rome jusqu'à ce parc ravissant, la distance n'est pas longue ; elles la parcouraient toutes les deux à petits pas en devisant, puis on s'asseyait sur un banc et l'on causait encore.

C'est là surtout que Mlle Rouault faisait pour ainsi dire, la classe à Juliette, et l'élevait peu à peu à son niveau par d'intéressantes conversations.

C'est là aussi que Juliette se sentit pour la première fois, depuis son arrivée à Paris, l'objet des assiduités d'un homme encore jeune, qui semblait être au courant des habitudes des deux femmes.

Cet homme pouvait avoir une quarantaine d'années ; le nez était busqué, le front hardi, la peau comme un peu brunie par l'air des grands voyages.

Juliette avait craint d'abord d'être découverte par un agent de la police, mais

elle se rassura bientôt, tout en se tenant sur ses gardes.

L'homme qui suivait Juliette à la promenade depuis quelque temps n'était autre que Cartaux.

Il avait bien mis du temps à la retrouver, malgré son flair de policier et tous les moyens qu'il pouvait avoir à sa disposition. Ce qui l'avait retardé ainsi dans les recherches qui lui avaient été confiées par ses chefs, c'est le changement de situation qui s'était opéré dans le sort de Juliette. Il reconnut bien vite cependant, l'ancienne ouvrière de Landeville dans la jeune fille qui accompagnait Mlle Rouault.

Juliette avait fort embelli ; sa mise d'un goût un peu sévère, comme il convient à une femme qui porte le veuvage de son premier amour, formait un cadre charmant à une beauté qui se développait tous les jours.

Ses grands yeux noirs, souvent tristes avaient un charme vraiment particulier, et Cartaux en avait été frappé vivement.

Il la cherchait depuis si longtemps que son désir avait grandi en raison de la difficulté à la retrouver.

Mais ce n'était point là seulement le sentiment de joie du chasseur qui saisit enfin sa proie ; jamais Cartaux n'avait encore éprouvé le genre d'émotion qui le saisissait devant Juliette. Il ne cédait même qu'avec une sorte de frayeur à cette impression qu'il sentait fatale.

Il comprenait bien qu'il ne pourrait pas lui plaire de la même façon que les autres. Cependant il s'était juré de se faire aimer d'elle, ou plutôt de la conquérir.

Quant aux devoirs de son état, aux obligations de la mission confiée par le chef de la Sûreté, il ne pouvait en être question pour Cartaux. Il ne s'était pas agi un seul instant pour lui de retrouver Juliette afin de l'arrêter et de la remettre aux mains de la police qui l'aurait fait retourner dans son pays.

Ainsi qu'il l'avait confié à Job, en lui

montrant le portrait de la jeune fille, c'est pour lui et non pour la famille Germose, dont il s'inquiétait peu, qu'il poursuivait ses recherches.

Disons aussi qu'il comprenait bien son intérêt à un autre point de vue. Il eût été maladroit de réveiller l'affaire de la rue Basse dont le retour de Juliette à Landeville eût certainement revivifié le souvenir.

C'est même d'abord pour ce motif qu'il avait accueilli avec joie la mission que le chef de la Sûreté lui avait confiée.

Ce motif était toujours bon et toujours valable — aujourd'hui il s'en joignait un autre — son sentiment passionné pour la jeune fille.

Moins que jamais aujourd'hui il l'eût livrée, et c'est avec une sorte de rage intérieure, sinon de remords qu'il pensait au fossé sanglant qui le séparait de Juliette Germose.

— Mais, songeait-il parfois, elle ne sait rien de moi, pourquoi ne pourrais-je pas lui plaire comme le premier venu ? Je rachèterais dans la mesure du possible la douleur qu'elle... Oh ! cette idée est atroce... et elle m'enlève mon énergie. Pas de rêves. Agissons !

Ainsi pensait Cartaux, mais malgré ses résolutions il ne pouvait chasser Juliette de son esprit.

XLII

Cartaux voyait Juliette depuis près d'un mois, presque tous les jours, au parc Monceaux.

Il n'avait pas tardé à être remarqué, mais il avait senti en même temps qu'il n'inspirait que de l'indifférence.

El le comprit mieux que jamais quand il s'aperçut un jour que Mlle Rouault et Juliette avaient changé l'itinéraire de leur promenade ordinaire.

Ce fut naturellement un jeu pour le limier de découvrir de nouveau leur trace.

Mais il fit mieux ; il dressa tout un plan pour se rapprocher de Juliette, lui parler seul à seule, commencer enfin la campagne qu'un certain sentiment de crainte qu'il n'avait jusqu'ici jamais ressenti, lui avait fait différer. Il avait, du reste, une arme contre elle ; il pouvait d'un mot lui faire craindre d'être découverte et renommée à Landeville, d'où elle avait fui.

Il prit un appartement dans la maison même où elle demeurait ; il le loua sous le nom de Jean Deshais.

De cette façon il pouvait étudier de plus près toutes les habitudes des deux femmes.

Il sut que parfois Juliette sortait seule, notamment pour se rendre chez un libraire, afin de se procurer les livres que désirait Mlle Rouault.

Un soir que celle-ci s'était laissée démunir de lectures, et qu'elle avait la perspective de passer toute une soirée sans connaître la suite contenue dans le deuxième volume d'un roman qui faisait ses délices, Juliette sortit et se dirigea vers la librairie où on louait des livres.

Comme elle revenait par la rue de Berne, un peu solitaire à cette heure, elle se sentit suivie.

Elle n'eut pas à se retourner pour savoir quel était l'homme qui marchait ainsi sur ses pas, et qui bientôt se trouva à côté d'elle, c'était le prétendu Jean Deshais, celui qui depuis quelque temps se faisait remarquer de Juliette, soit à la promenade, soit dans l'escalier même de la maison.

Cartaux s'était donc approché de la jeune fille ; sous le poids de son obsession, son cœur battait. Il se hasarda

— Mademoiselle Juliette Germose, je crois ? dit-il d'une voix un peu tremblante.

Elle eut un haut-le-corps ; elle n'était point connue sous ce nom qu'elle avait abandonné en quittant Landeville ; elle

ne put s'empêcher de tressaillir elle murmura :

— Je ne vous connais pas, Monsieur.

— Ne craignez rien, reprit Cartaux d'une voix caressante. Avoir peur de moi, Mademoiselle Germose ! Vous auriez bien tort ; et vous me causeriez un grand chagrin.

Juliette eut un mouvement d'impatience et ces paroles, loin de calmer ses craintes les augmentaient. Quel pouvait être cet homme qui la recherchait si assidûment, qui connaissait un nom qu'elle avait caché même à Mlle Rouault.

Elle ne pouvait penser, a-t-on déjà remarqué qu'elle eût affaire à un agent de la police puisque depuis le temps qu'il la poursuivait on ne l'avait point inquiétée.

D'autre part elle n'était point assez habile pour feindre.

Cependant que faire ?

Elle ne pouvait pas se plaindre, dans la fausse situation où elle se trouvait, si l'homme qui l'abordait persistait à l'accompagner et à lui parler.

Ses yeux sondaient la rue, mais elle n'y apercevait personne.

— Monsieur, dit-elle d'une voix toute tremblante, si vous êtes un galant homme, vous me laisserez passer mon chemin.

— Et pourrais-je alors, Mademoiselle, être plus tard récompensé de ma discrétion ?

Juliette ne comprit point.

Ce mot discrétion voulait-il signifier simplement l'acte de respect d'un homme qui renonce momentanément à s'imposer à une femme, ou bien ce mot contenait-il une menace à l'adresse de Juliette Germose, dont le nom était connu de cet homme.

Dans l'état d'esprit où cet incident l'avait jetée, Juliette ne savait que répondre lorsque tout à coup apparut au tournant de la rue un jeune homme qui suivait le trottoir en venant de leur côté.

Cet incident rendit à Juliette un peu

de courage.

Elle ne se sentit plus seule.

— Laissez-moi, monsieur, dit-elle d'un ton ferme, je ne vous connais point et je vous prie de ne pas me poursuivre plus longtemps.

Cartaux ne remarqua-t-il point le jeune homme, la résistance de Juliette l'avait-elle surexcitée, il continua à marcher à côté d'elle, insistant pour la réponse qu'il sollicitait. Juliette avait hâté le pas comme pour être plus tôt à portée du passant qui survenait.

— Mademoiselle Juliette Germose... murmurait Cartaux, de plus en plus pressant.

— Ah ! Monsieur s'écria Juliette en se précipitant au devant du jeune homme qui s'avancait vers eux, qui que vous soyez, je vous en conjure, délivrez-moi des assiduités de cet homme.

La scène se passait au pied de la légère colonnette qui supporte en cet endroit la lanterne où s'épanouit le gaz, une vive lueur éclairait les trois personnages : Cartaux, Juliette et le nouvel arrivant.

Le visage de ce dernier, particulièrement, se trouvait en pleine lumière.

Juliette en le voyant pensa défaillir.

Cartaux se rangea contre la muraille en proie à une brusque émotion. Que signifiait cette apparition ? Était-ce possible ?

Le jeune homme qui produisait cet effet violent et inattendu se tenait devant eux debout, et lui-même très étonné.

Juliette n'osait lever les yeux sur lui, et elle crut avoir perdu dans les secousses successives qui venaient d'ébranler tout son être le sens exact des choses. Quel prodige se produisait donc en ce moment ?

Elle n'aurait su dire en ce moment comment elle indiqua son adresse à ce jeune homme. Quand elle regarda autour d'elle pour chercher si vraiment tout cela n'était pas une illusion, et si l'inquiétant Deshais lui-même — c'est-à-dire Car-

taux — n'avait point existé seulement dans son imagination, elle ne vit plus qu'un homme la tête basse se détachant de la muraille contre laquelle il s'était rejeté et s'éloignant rapidement dans la nuit. Il la laissait seule avec son protecteur inattendu qui lui disait d'une voix douce et grave — voix qu'elle connaissait si bien :

— Venez, Mademoiselle, ne craignez rien, et permettez-moi de vous reconduire.

Elle n'aurait pas eu la force de refuser tant elle se trouvait captivée par cette surprenante rencontre. Elle doutait de la réalité et elle aurait craint de déranger par un refus et de faire s'envoler à tout jamais ce songe, cette vision.

Elle le voyait marcher à côté d'elle comme ces bons génies représentés dans les images anciennes, et qui revêtent les formes humaines les plus agréables pour protéger et défendre les abandonnés contre les embûches du chemin.

Il n'y avait pas loin de l'endroit où elle l'avait rencontré, rue de Berne, à la rue de Rome, où elle demeurait ; mais la route lui parut plus courte encore qu'elle l'était en réalité, comme si elle avait été portée par un de ces nuages dorés qui passent si vite à l'horizon.

Elle sentait naître tout à coup en elle un espoir qui rattachait son existence, jusqu'ici décolorée, à un bonheur confus mais certain.

Telles étaient ses impressions quand elle entendit encore sa voix :

— Vous voilà chez vous, Mademoiselle.

Avant de disparaître, il ajouta un autre mot qu'elle retint :

— Merci.

Ces quelques paroles étaient bien simples et c'est elle qui aurait dû remercier, ... mais comment l'eût-elle pu faire dans sa grande émotion ? La porte de la maison se trouva ouverte devant elle sans qu'elle eût fait un mouvement pour son-

ner...

C'est donc lui qui avait sonné.

Et tout ce qui venait de se passer n'était donc point une scène née simplement dans son esprit frappé, puisqu'elle se retrouvait maintenant, sans aucun sursaut du réveil, en pleine réalité. La porte de la concierge s'ouvrait. On lui donnait une lettre à l'adresse de Mlle Rouault, un voisin descendait l'escalier et elle reconnaissait parfaitement le palier de l'appartement qu'elle occupait... Elle entra.

— Oh ! ma chère fille, lui dit Mlle Rouault, j'ai eu un moment d'inquiétude... vous avez bien tardé... Vous apportez mon second volume.

Juliette pour toute réponse, se laissa tomber dans un fauteuil sans un geste, sans une parole.

XXIV

— Qu'avez-vous, Juliette ; vous êtes pâle comme une morte ?

Juliette ne put se contenir ; elle avait, on le sait, caché jusqu'à présent son passé à Mlle Rouault ; elle laissa aller sa douleur ; et au milieu de ses sanglots elle s'épancha dans le cœur de celle qui avait été si bonne pour elle et qui l'avait si efficacement protégée.

— Non, dit-elle, ce qui m'arrive n'est pas croyable ; mais il faudrait d'abord vous raconter toute ma vie... Je vous ai trompée, Mademoiselle ; j'ai été ingrate à votre égard... Je vais tout vous révéler... vous me pardonnerez, n'est-ce pas ?

Mlle Rouault saisit les mains de sa jeune amie.

— Oui, oui, Juliette, je vous pardonnerai. J'avais déjà deviné que votre vie devait contenir quelque douleur, mais si l'incident qui vient de vous émouvoir renouvelle en vous de grands chagrins, prenez-moi pour confidente. Le cœur se soulage quand il verse son secret dans un autre cœur qui le comprend.

Juliette Germose, encouragée par ces paroles, sécha ses pleurs et commença d'un voix fébrile le récit de sa terrible infortune ; l'assassinat de celui qu'elle aimait, son départ de Landeville pour fuir à la fois les bruits odieux et injustes qui la poursuivaient jusqu'auprès du foyer familial et le fiancé qu'on lui destinait.

Elle raconta son arrivée à Paris, ses timidités premières dans la grande ville et le bonheur qu'elle avait eu de rencontrer Mlle Rouault, qui l'avait accablée de bontés, et qui, en ce moment encore, voulait bien l'écouter, la plaindre et la consoler.

Mlle Rouault, encore émue par un tel récit aimait beaucoup mieux Juliette maintenant qu'elle la connaissait mieux ; loin de lui tenir rigueur du silence qu'elle avait gardé jusqu'ici, elle la remercia de la nouvelle preuve d'affection qu'elle lui donnait en se confiant à elle sans réserve.

Juliette continua :

— Je vivais tranquille, bien qu'attristée toujours par le souvenir d'Emile Leclerc ; j'avais fait mon deuil de cet amour et de tous les autres amours ; cet homme que nous avons rencontré au parc Monceaux, ce monsieur Deshais, qui s'est installé dans cette maison comme pour se rapprocher de nous, avait en vain essayé d'attirer mes regards et mon attention... C'est lui pourtant qui est la cause de la scène à laquelle je viens d'être mêlée, et je me demande encore si je rêve, si je suis folle... pourtant...

Et Juliette Germose poursuivait en phrases entrecoupées le récit de l'incident de la rue de Berne. Quand elle parla de l'intervention du jeune homme, elle s'arrêta, et les yeux fixes :

— Je le vois encore, dit-elle : cette fine moustache, ce front élevé, cette façon de tenir le tête, les yeux, la forme du visage, le teint, c'était lui !

— Mais qui, lui ?

— Emile Leclerc.

Mlle Rouault joignit les mains dans un geste de surprise et d'effroi.

— Mais mon enfant... c'est une hallucination horrible... Remettez-vous... le souvenir du pauvre garçon que vous avez aimé vous trouble à un point qui pourrait devenir funeste. Il vous faut du repos... chassez ces noires idées...

— J'étais bien sûre, Mademoiselle, que vous ne me croiriez pas. Je me suis demandé moi-même si je n'étais pas abusée par une ressemblance... Mais ce jeune homme, quel qu'il soit, devait avoir quelque chose de mystérieux et de terrible, puisque l'homme qui me poursuivait s'est enfui à sa vue.

— C'est encore sans doute une illusion. Ma chère Juliette, nous reparlerons de tout cela demain matin. Reposez-vous, et quoi qu'il arrive, comptez toujours sur votre vieille amie.

La lecture dont Mlle Rouault se faisait une fête fut remise à une autre soirée. Qu'aurait-elle offert de plus captivant et de plus surprenant à la fois que le récit de Juliette Germose ?

Celle-ci se retira dans sa chambre, mais pas plus que sa protectrice, elle ne put trouver le repos.

La bonne vieille demoiselle, s'étant levée pour écouter à la porte de la chambre de Juliette et s'assurer qu'elle n'avait besoin de rien, l'entendit prononcer des mots vagues, comme dans un sommeil très agité.

— Est-il possible, se dit Mlle Rouault, que tant de charmes, d'esprit naturel, de qualités de cœur puissent être compromis et menacés par les égarements du souvenir !

Quelques jours après cet incident, Mlles Rouault et Juliette étaient assises sous les allées des Champs-Élysées qu'elles avaient prises comme lieu de promenade. Elles causaient de choses indifférentes, quand Mlle Rouault se sentit tout à coup saisir les mains par la jeune fille.

— Le voilà, dit-elle, d'une voix rapide et presque basse... c'est lui !

Mlle Rouault n'eut pas à se demander ce "lui" que Juliette Germose désignait ; elle pensait bien que ce ne pouvait être un autre jeune homme à la réalité duquel elle avait peine à croire, et qui avait si étrangement impressionné Juliette dans la rue de Berne.

Il longeait l'allée où elles se trouvaient. A mesure qu'il se rapprochait, Mlle Rouault voyait Juliette pâlir.

Le jeune homme lui-même eut un mouvement, il reconnaissait Juliette.

Mlle Rouault n'eut plus de doute ; il y avait dans le récit de la jeune fille un fond de réalité. Mais seuls ceux qui avaient connu Émile Leclerc auraient pu dire si Juliette n'avait pas en son esprit et sous le coup de douloureux rappels de mémoire, exagéré la ressemblance.

Le jeune homme passa devant elle ; il éprouvait quelque indécision, ne sachant s'il fallait saluer ou s'il devait paraître ignorer les circonstances dans lesquelles il avait rencontré la jeune fille.

Celle-ci baissait la tête, n'osant rien voir, suffoquée par une indéfinissable émotion devant une aussi grande ressemblance.

Le jeune homme, trompé par cette attitude, continua sa promenade sans presque les regarder, comme s'il passait devant des personnes étrangères.

Cependant Mlle Rouault avait remarqué son trouble. Si la distance le lui eût permis, elle eût pu même constater la rougeur qui avait légèrement coloré ses joues à la vue de Juliette.

— Mais, observa la bonne demoiselle en souriant et pour détourner les pensées de sa jeune amie de rapprochements cruels, vous ne vous êtes pas trompée, Juliette ; vous avez bien trouvé à point nommé un chevalier servant dans la rue de Berne, et permettez-moi de vous en féliciter.

Juliette n'entendait pas ; elle était ac-

caparée et obsédée par ce nouvel incident.

Cette fois, d'ailleurs, il ne s'y mêlait aucune émotion mystérieuse, ni aucune hésitation sur la nature de ses impressions premières. Elle l'avait vu cette fois en plein soleil, et Mlle Rouault pouvait elle-même témoigner qu'elle n'était pas le jouet d'une illusion.

Lorsqu'elles furent de retour à la maison, Juliette ouvrit un petit portefeuille dont elle ne se séparait jamais ; elle en tira une photographie et elle dit à Mlle Rouault :

— Voici le portrait d'Emile Leclerc.

— Mais c'est frappant, s'écria la bonne demoiselle, on dirait le même... Votre libérateur de l'autre soir est plus distingué cependant ; mais deux frères ne se ressembleraient pas davantage ; je comprends que vous avez été bouleversée par cette rencontre. J'avais cru d'abord à je ne sais quelle erreur de vos sens. Pardonnez-moi Juliette, ce qui vous arrive est vraiment étrange.

XV

Le jeune homme de la rue de Berne — celui que Mlle Rouault qualifiait de chevalier servant de Juliette — était loin d'avoir été insensible au charme de la jeune fille.

Avant de l'avoir rencontrée aux Champs-Élysées avec Mlle Rouault, il l'avait vue plusieurs fois à la dérobée dans le quartier de l'Europe qu'il fréquentait assidûment depuis qu'il avait eu le plaisir de reconduire Juliette chez elle : et comme il avait été heureux de pouvoir la garder ainsi des insultes d'un passant !

Il n'avait point été sans remarquer alors l'impression qu'il avait produite sur elle.

Sans doute, il ne l'attribuait pas au motif réel, puisqu'il ignorait à la suite de quel événement dramatique Juliette Germose avait fui Landeville, il ne savait

pas qu'une ressemblance avait causé chez elle l'émotion, qui avait pâli son visage et fait trembler la petite main appuyée sur son bras.

Il ne pensait plus qu'à la revoir ; et dès que ses occupations lui laissaient un moment de loisir, il abandonnait ses amis, il courait aux endroits où il avait chance de la rencontrer.

Un après-midi, qu'il se promenait aux Champs-Élysées, il crut avoir encore le bonheur de l'apercevoir. Il vit installée sur un banc, Mlle Rouault qui, tenant d'une main son binocle paraissait en grande lecture.

Ce n'était point cependant le livre ouvert sous ses yeux, c'était bien plutôt les événements réels dont Juliette Germose avait été la victime et l'héroïne, qui aujourd'hui l'intéressaient ; elle y songeait en ce moment même et si elle se trouvait seule en cet endroit c'est qu'elle avait son idée, la bonne demoiselle !

Elle le vit parfaitement venir et malgré la gravité des circonstances, elle ne put s'empêcher de sourire du désappointement du jeune homme, lorsqu'il constata l'absence de Juliette Germose.

En vain il ralentissait le pas dans l'espoir que Juliette, attendue sans doute par Mlle Rouault, viendrait prendre place à côté d'elle ; il fut déçu dans son attente.

Mais à peine avait-il dépassé le banc où Mlle Rouault feignait de lire, qu'il s'entendit appeler :

— Monsieur Leclerc !

Il se retourna vivement.

La bonne demoiselle s'était levée et elle lui dit :

— Monsieur Leclerc, n'est-ce pas ?

Tout confus, il répondit par un signe de tête, se demandant ce que signifiait cette interpellation inattendue.

— Vous allez me pardonner, Monsieur, reprit Mlle Rouault en souriant : c'est, je vous assure, la première fois de ma vie qu'il m'arrive d'arrêter les gens... L'inté-

rêt que je pourrais vous porter ne justifierait point encore cette familiarité, si mon âge et une autre circonstance que vous allez me permettre de vous rappeler ne m'autorisaient un peu à tenter cette... arrestation en plein jour, du reste, et me voilà amnistiée par le succès.

Il était fort étonné ; mais la personne qui lui parlait ainsi avait tant de réelle distinction, son visage exprimait tant d'affabilité et de sympathie qu'il se confondit lui-même en excuses sur ce qu'il s'était retourné trop brusquement peut-être en laissant paraître sa surprise.

Il sentait bien, d'ailleurs, qu'il allait s'agir de Juliette Germose.

— Je suis venue seule aujourd'hui, continua-t-elle, mais n'avez aucune inquiétude... j'avais l'espoir de vous rencontrer et le désir de vous voir en particulier.

— Je suis à vos ordres, Madame.

— Dites Mademoiselle... Mais je pourrais être votre mère, votre grand-mère. Ce n'est point le cœur qui m'aurait manqué pour aimer mes enfants et mes petits enfants. Ne soyez pas étonné si je vous parle de votre famille, et vous verrez pourquoi tout à l'heure. Vous avez été surpris, sans doute, que je vous aie interpellé par votre nom, moi qui ne vous connais pas... C'était, je l'avoue, une tentative bien hasardée, car enfin, vous auriez pu ressembler par hasard, et sans être son frère ou un proche parent, à ce malheureux Leclerc de Landeville...

— Mademoiselle, vous réveillez en moi un bien cruel souvenir, sans le vouloir assurément. J'avais en effet un frère à Landeville, qui a péri dans des circonstances affreuses, et jamais la lumière n'a pu être faite sur ce crime. J'étais en ce moment absent de France et moi-même on put croire un moment que j'avais péri, car je faisais partie de la mission Morimband, qui fut presque entièrement détruite dans le centre de l'Afrique et dont tous les journaux ont annoncé la disparition ;

je pus heureusement échapper ; et c'est à mon retour que j'ai appris la mort tragique de mon frère.

— Je m'associe à votre douleur, monsieur, et je ne l'aurais assurément pas réveillée si je n'y avais été contrainte. Je voulais savoir qui vous étiez, et vous remercier au nom d'une personne qui m'est très chère, de l'aide que vous lui avez prêtée il y a quelque temps. Je veux vous parler de cette jeune fille que vous avez vue avec moi ici même...

Paul Leclerc attendait cette allusion depuis le commencement de la conversation ; il ne baissa pas les yeux, il fit bonne contenance.

Mlle Rouault saisit cependant la fugitive émotion qui colora son visage.

— Je n'ai fait que mon devoir, répondit-il.

— Et je vous en sais un gré infini, monsieur, car j'aime Mlle Juliette Germose comme ma fille.

En prononçant le nom de Germose, elle regarda bien attentivement les traits du jeune homme ; mais elle ne vit point que ce nom eût évoqué chez lui un souvenir quelconque. Il paraissait lui être inconnu.

— Je vous parle de cette jeune fille après vous avoir rappelé votre malheureux frère... et je vois que vous ne comprenez pas : vous vous demandez, sans doute, si les ans n'ont pas dérangé ma pauvre tête. Faites-moi la grâce de m'offrir votre bras ; nous allons faire un peu de chemin ensemble, et je vais vous raconter toute cette histoire ; mais, comme je suis curieuse vous me permettrez à mon tour quelques questions.

Pendant qu'ils se promenaient et qu'ils causaient ensemble, ils n'avaient pas remarqué qu'on les examinait. Mlle Rouault ne savait pas que lorsqu'elle descendait de son second étage de la rue de Rome et

qu'elle passait sur le palier du premier où demeurait le prétendu Deshais, il y avait derrière la porte une oreille attentive.

Elle ignorait aussi que quand elle avait pris un fiacre, ce jour-là même, pour aller aux Champs-Élysées, une autre voiture l'avait suivi. Cartaux, en un mot, avait saisi tout le manège de Mlle Rouault. Il avait pu même surprendre quelques paroles des deux causeurs.

Dès que Mlle Rouault fut revenue de sa promenade chez elle, rue de Rome, elle se jeta tout émue dans un fauteuil :

— Ah ! Juliette, dit-elle, j'ai bien des choses à vous apprendre... ma pauvre amie... Je suis encore toute tremblante. Tiens, j'ai oublié mon livre sur le banc.

Ce dernier détail indiquait une bien profonde émotion chez Mlle Rouault.

Juliette partagea ce trouble dès les premiers mots. Ce fut bien autre chose quand elle vit de quoi il s'agissait.

— Je viens de voir M. Paul Leclerc.

— Paul....

— Oui... Et comme vous avez eu raison, ma chère amie, de me dévoiler tout votre passé, de me parler de votre cher et malheureux Emile, qui, me disiez-vous devait avoir un frère... Sans cela il était à craindre... Mais, qu'avez-vous, Juliette, vous pâlissez ?

Juliette Germose s'était renversée sur sa chaise ; croisant les mains sur sa poitrine et toute pâle, en effet.

Son esprit ne pouvait suffire à tout ce que venait de lui apprendre en trois mots la bonne demoiselle.

Quoi ! Mlle Rouault avait parlé au frère d'Emile Leclerc ? La jeune fille n'osait interroger son cœur. Et quoi de plus ? Quelle était cette crainte que lui manifestait encore Mlle Rouault ? Était-il menacé aussi, lui, comme son frère ?

— Non, Juliette, non, reprit la bonne demoiselle, lisant les regards de la jeune fille, ne soyez pas inquiète pour lui, car

nous veillerons. Cependant, écoutez-moi.

Alors Mlle Rouault raconta à Juliette toute la conversation avec Paul Leclerc. Elle lui rapporta fidèlement tout ce que nous en savons ; elle s'étendit ensuite sur tout ce qu'elle avait appris quand, appuyée sur le bras du jeune homme, ils avaient continué à causer en marchant sous les arbres des Champs-Élysées.

— Vous croyez être seule malheureuse, ma chère enfant, vous vous trompez ! Depuis l'enfance, il a été, lui aussi... ils ont été tous les deux vœux-je dire, bien persécutés par le sort... Vous voyez cela. Une pauvre dame devenant veuve presque en même temps qu'elle devenait mère, et mourant en mettant au monde, ensemble, deux enfants...

Puis les jumeaux sont séparés par la charité publique ; l'un est emmené à Landeville. L'autre reste à Paris, puis il suit à Bruxelles la famille charitable qui l'avait recueilli et qui l'éleva comme son propre enfant. Son intelligence formée, il fit de longs voyages, et je vous ai dit tout à l'heure comment il me conta des aventures où il faillit lui-même trouver la mort.

L'un des deux frères, celui que vous avez pleuré, était presque un ouvrier ; l'autre, vous l'avez vu, je lui ai parlé, il a pu cultiver ses qualités de race... car sa famille, sur laquelle il ne sait que ce qu'il appelle lui-même des légendes, a dû avoir une brillante position jadis et peut-être encore y aurait-il aujourd'hui à espérer... on ne m'ôtera pas la conviction, mais que vais-je dire ? Non, après tout, je ne veux pas vous faire part d'un soupçon.

— Parlez, mademoiselle, parlez, je vous en conjure.

— Eh bien, je m'étais perdue en conjectures, comme vous, jusqu'ici sur le mobile de l'assassinat d'Emile Leclerc. Quel intérêt pouvait-on avoir à sa mort ? On ne lui a pas soustrait la moindre somme, il n'a point péri dans une dispute, le fait

a été établi. Pourquoi n'y aurait-il pas là-dessous quelque sinistre histoire d'héritage ?

— Mais, Mademoiselle, qui pouvait savoir que la famille d'Emile Leclerc...

— Qui ? interrompit avec vivacité Mlle Rouault, mais ma pauvre enfant, Paris foisonne de gens ne vivant que de ces coups de fortunes, chercheurs de parentés, dénicheurs de successions. M. Paul Leclerc me disait que sa mère avait dû avoir un frère.... Est-ce à son profit qu'on aurait agi ?... Qu'en sait-on ?

— Hélas ! Mademoiselle, les réflexions que vous faites, Paul Leclerc eût bien dû les faire avant vous, quand il apprit la mort de son malheureux frère !

Mlle Rouault parut frappée par l'argument, elle avait ouvert la bouche pour répondre, mais elle se tut en regardant Juliette avec un sentiment de pitié qui n'échappa point à la jeune fille.

— Qu'avez-vous, Mademoiselle ?... ai-je exprimé trop vivement mon sentiment ? Pardonnez-moi de vous contredire, si vous saviez comme j'étais heureuse de croire autrefois qu'Emile Leclerc était de ma condition, qu'il n'avait point à espérer d'autre fortune que le gain de son travail... vous m'écrasez moi, pauvre fille, avec une histoire d'héritage..

Elle se reprit :

— D'ailleurs, qu'importe ! je n'ai plus rien à espérer, puisque celui que j'aime est mort...

— Ah ! petite ! fit Mlle Rouault en levant le doigt avec un air de douce menace, petite, vous ne m'ouvrez pas complètement votre coeur !

— Il est fermé maintenant à tout jamais, Mademoiselle ; je puis aimer encore comme une soeur aime son frère, mais violà tout ce que je suis capable de ressentir.

— Alors, ma chère enfant, s'il en est ainsi, je puis répondre sans craindre de vous causer aucune peine, à la contradic-

tion que vous m'avez opposée tout à l'heure : comment voulez-vous que Paul Leclerc eût attribué l'assassinat de son frère aux mobiles que je suppose, moi, qui vous connaît. Vous savez bien que tous les journaux ont prétendu que le drame de Landeville pouvait bien être un drame d'amour... Vous étiez fiancée à un autre, m'avez-vous dit ; vous avez disparu d'un façon très singulière de votre pays après le tragique événement. Tout cela n'est-il pas aussi mystérieux que pourrait l'être la tentative de capter un héritage par une série de crimes ayant pour but de supprimer les héritiers ? Réfléchissez Juliette.

Juliette réfléchissait en effet pendant que Mlle Rouault, lui parlait ainsi : mais elle ne voyait dans tout cela qu'une chose : c'est que Paul Leclerc eût appris qu'elle avait été mêlée à ces événements.

— Oh ! s'écria-t-elle, ne pouvant se contenir, si je croyais qu'il put attribuer mon départ de Landeville à un motif qui ne pourrait pas s'avouer, je serais bien malheureuse.

— Vous voyez bien que vous l'aimez, ma chère enfant !

Mlle Rouault releva le front de Juliette et l'attirant doucement dans ses bras.

— Pardonnez-moi de vous avoir éprouvée et croyez à ma grande estime pour vous. Non, il ne croira jamais aux mauvais propos qui vous ont déchiré le coeur ; et je n'y crois pas non plus, vous le voyez, puisque j'attribue ce crime à d'autres motifs que la police qui s' imagine être sur la voie, si elle parvient à vous retrouver. Allez ! ma cervelle de soixante ans est encore bonne ! laissez-moi vous conduire, ma chère fille. Promettez-moi d'exécuter à la lettre tout ce que je vous conseillerai et ce sera la délivrance pour vous, et peut-être pour lui, le salut. Pour lui, vous me comprenez bien !

Certes, oui, Juliette Germose la comprenait et lorsque la jeune fille se fut retirée

dans sa chambre, son imagination la reporta bien vite vers lui.

Ce qui distinguait Paul Leclerc de son frère, c'était une plus grande douceur de gestes, un plus délicat visage, un teint plus éclairci. Paul était bien tel qu'elle se représentait Emile maintenant que son esprit était plus cultivé qu'autrefois. Elle ne faisait que se dire : Dois-je l'aimer après avoir aimé son frère ? Est-ce le même sentiment qui s'étendrait ainsi à un autre lui-même ? Leur mère les a portés dans son sein en même temps, ne puis-je les porter en même temps dans mon cœur ?

Elle trouva difficilement le sommeil au milieu de toutes ses pensées.

D'autre part, Mlle Rouault, sous son ciel de lit ouvragé et d'une draperie un peu ancienne, retournait dans son esprit le soupçon qui l'assiégeait depuis l'après-midi. Dans l'assoupissement qui la saisissait, elle mêlait en une sorte de songerie, résultant de toutes ses pensées du jour, le crime de Landeville et la scène de la rue de Berne...

Elle se leva le matin, l'esprit très éveillé et décidée à agir promptement.

XVI

Revenons à la rue Saint-Vincent-de-Paul où nous avons laissé le vieillard paralytique et Georgina.

Toute la journée elle se demanda quand finirait cette existence troublée par les préoccupations de Cartaux. Il est aujourd'hui moins souvent à la maison qu'autrefois... Cependant elle ignorait sa passion pour Juliette. Elle ne pouvait accuser Cartaux de l'abandonner. Il ne se répandait pas en dépense exagérées ; elle le savait mieux que personne.

Il arrivait un jour, en effet, où tout à coup l'argent roulait à flots, dans le modeste appartement de ceux que l'on appelait les Supersac ; c'était Georgina qui recevait, qui comptait et encaissait.

L'or, ce jour-là, passait sous les yeux du vieillard comme un reflet de sa vie d'autrefois... Son intelligence, murée pour ainsi dire par la paralysie, avait-elle encore assez de force pour comprendre en quelles mains il était tombé et dans un coin de son cœur, ne regrettait-il pas d'avoir trop oublié des êtres qui eussent dû lui être chers ? Il voyait, en tout cas, entre les mains de Georgina les billets bleus, les valeurs, passer et repasser pour s'enfouir dans un petit secrétaire d'où ne sortait que ce qu'il fallait pour une vie sans luxe. Mais encore une fois, comprenait-il ?

Nul autre que lui, — à l'exception de Job toutefois qui avait eu de cette fortune des preuves sonnantes — ne pouvait s'imaginer que les Supersac eussent pu éblouir tout le quartier s'ils l'avaient voulu.

Mais ils attendaient. Cartaux avait suivi le conseil de Job. Il digérait ses crimes selon la forte expression de celui-ci. Bien lui en avait pris d'agir de la sorte. S'il avait hâté la fin de l'ex-sénateur Jean Supersac que fut-il advenu, aujourd'hui que Paul Leclerc que l'on avait cru mort se dressait devant lui ? c'eût été peut-être partie perdue.

Le lendemain de l'aventure de la rue de Berne, Cartaux s'était montré fort agité.

Que signifiait une aussi extraordinaire ressemblance ? car, pas un seul moment il ne songeait à accuser une sorte de fantôme surgi de sa conscience, une illusion donnant à un jeune homme quelconque les traits de la victime de la Rue Basse. Un autre aurait pu croire à une sorte de mise en scène de son remords — mais Cartaux n'avait pas ou avait peu de remords.

Il songea à Paul Leclerc — ce frère d'Emile — on croyait mort Paul Leclerc mais en avait-on eu la preuve ? Au reste sans oser trop approfondir cette question avant d'avoir vu Job, il prépara Georgina à l'événement.

Il présenta la chose sous forme du pres-

sentiment .

Georgina reprit :

— Comment il vivrait.. et tu serais encore obligé de recommencer... Quand tout cela finira-t-il donc ?

Et s'excitant :

— Aussi prends-tu bien toutes les précautions pour réussir sans qu'on puisse rien nous contester ? te le dirais-je... Il me semble que tu as oublié dans l'affaire de Landeville...

— Quoi ? Qu'ai-je oublié.

— Mais les papiers d'Emile Leclerc...

— Quels papiers ?

— Mais ceux qu'établissent...

Il interrompt.

— Que veux-tu que je fasse de ses papiers ?

— Eh bien mais pour..

Et elle jeta un regard de côté sur le paralytique toujours installé auprès de la cheminée.

Supersac essaya de rire, mais il n'y réussit point.

— Les femmes, dit-il d'un ton brutal, ne comprennent rien aux affaires. En quoi les papiers d'Emile Leclerc, je te demande, peuvent-ils m'être utiles pour..

Et comme mû par une force invincible, Supersac se retourna lui aussi vers le vieillard dont les yeux semblaient comprendre ce que son ouïe paralysée ne pouvait plus entendre.

Supersac ajouta à voix presque basse et sur un rythme rapide :

— Comprends donc, chérie ; nous étions deux, aptes à recueillir cette succession ; Emile Leclerc disparaît, reste Paul et moi ; si par hasard il existe, ce qui n'est encore qu'une supposition, un vague **présentiment**, une crainte, suivra son frère. Je te le garantis. Alors, je reste seul. Tous les biens m'arriveront naturellement sans qu'il soit besoin de m'occuper des papiers d'Emile ou de Paul.. A quoi bon ?... Ce n'était pas la même chose pour l'autre, pour Daniel Supersac dont

il me fallait revêtir la personnalité. Maintenant c'est fait, et nul ne m'arrachera le masque que je me suis collé sur le visage ; pour tout le monde je suis Daniel Supersac.

— Excepté pour moi, reprit Georgina. Pour moi tu seras toujours ce Cartaux, le seul que j'aie jamais aimé et que j'aimerai jusqu'à mon dernier jour.

Et elle se fit caressante, enlaçante. Cartaux se dégagea de cette étreinte et tous les deux d'un mouvement commun se retournèrent vers le vieillard qui était comme leur vivant remords.

Ils remarquaient depuis quelques jours un symptôme alarmant, c'était la quasi extinction des yeux que le paralytique avait d'ordinaire si vifs qu'ils impressionnaient parfois même Cartaux lorsqu'il causait avec Georgina de la fameuse **succession**.

Ces yeux devenaient moins brillants ; ainsi qu'une lumière près de s'éteindre, ils diminuaient peu à peu d'éclat et d'intensité. Depuis quelques jours ils étaient devenus presque vitreux...

Il fallait se hâter ; marcher au fantôme ! Résoudre la question Paul Leclerc avant que les yeux du vieux s'éteignissent complètement.

Un après-midi Cartaux entra chez lui très surexcité. Il n'attendit point les interrogations de Georgina.

— Eh bien, s'écria-t-il, je le tiens.

— Tu as découvert le frère d'Emile Leclerc ?

— Oui, Paul Leclerc.

— Il existait donc ! Quel malheur que nous nous soyons trompés !

En disant ces mots, elle pâlit un peu et soupira.

— Comment, mon ami, as-tu réussi à le découvrir ?

— Non pas sans difficulté !

Et Cartaux inventa toute une histoire ; car il ne pouvait raconter la vérité, sans mêler au récit Juliette Germose et exci-

ter les soupçons et les jalousies de Georgina.

En réalité, rien n'avait été plus simple pour Cartaux que de s'assurer de l'identité du jeune homme qui, rue de Berne, l'avait jeté dans une si belle peur, en ressuscitant pour ainsi dire devant lui la victime de Landeville ; il était allé voir Job.

— Mon cher, lui avait dit celui-ci, cette rencontre aurait dû te réjouir et non t'effrayer. Ne m'as-tu pas raconté que la fille du sénateur de San Salvador dont tu es le digne fils, c'est entendu, avait eu deux enfants jumeaux ?

— Et mon inconnu de la rue de Berne pourrait être son frère ! C'est ce que j'ai craint ce que j'ai pensé, et telle est aussi ton opinion.

— Dame, mon cher, il n'y a guère que les jumeaux pour réaliser ainsi le phénomène des ressemblances parfaites. L'enquête est facile.

Elle l'était en effet pour Cartaux : il se dit que le jeune homme repasserait sinon rue de Berne, au moins rue de Rome, quelque jour prochain, pour essayer de revoir Juliette Germose, de lui rendre encore service ou de quêter ses remerciements : Cartaux s'imaginait qu'on ne pouvait voir Juliette Germose sans en être plus ou moins épris, comme il l'était lui-même : et cette fois d'ailleurs cette logique d'amoureux ne s'était pas trouvée en défaut.

Il n'avait eu qu'à suivre le beau libérateur de Juliette, à le filer — exercice dans lequel excellait Cartaux — il n'avait pas tardé à recueillir les premiers renseignements qui lui étaient nécessaires.

Mais il raconta une tout autre histoire à Georgina, et pendant qu'il parlait, sa femme le regardait avec admiration.

— Oui, Georgina, ajouta-t-il en s'échauffant, il ira rejoindre l'autre, son frère ! Que le paralytique vive encore un mois et nous sommes riches à tout jamais. Les belles propriétés de San Salvador nous

appartiennent, une immense fortune nous fait à jamais heureux, honorés et puissants.

Il s'anima

— Oui, puissant, et je pourrai réaliser les rêves que je poursuis depuis tant d'années, je saurai mieux employer ma fortune que ce vieillard qui n'a pas su profiter de l'éclat de ses richesses et de la haute situation où elles l'avaient élevé. Je ne ramperai plus sous les yeux d'un chef dans un emploi que tant de gens tiennent pour déshonorant et qui pourtant a servi plus que tout le reste à ma fortune.

Nous quitterons la France ; nous irons dans quelqu'un de ces Etats de l'Amérique latine dont nous avons l'expérience et où l'on peut arriver à tout, quand on possède le nerf de la guerre, l'argent !

Comme un ressort comprimé qui se redresse tout à coup, je bondirai des degrés abjects où j'ai languì, employé ou policier, assassin ou valet, je monterai jusqu'au commandement, jusqu'au pouvoir dans un monde jeune où mon ambition se déploiera à l'aise ! Tu seras avec moi, toi qui m'a aidé...

Nous partirons ensemble, chère Georgina ensemble nous nous imposerons par nos millions. La pluie d'or de nos millions fera pousser comme en pleine terre, à foison, les courtisans, les partisans, les honneurs, autour du rang suprême !

Georgina le regardait avec une admiration absolue. Elle n'avait plus en ce moment de jalousie et son cœur tout entier suivait dans un mouvement irrésistible le rêve d'orgueil de Cartaux.

Pourtant si elle avait pu lire en lui, elle y eut vu qu'elle aussi était sacrifiée ; le tableau brillant qu'il traçait sous ses yeux était sincère en tout ce qui le concernait, lui ; mais à la place de Georgina c'est une autre femme qui était évoquée dans son esprit. Il pensait à Juliette Germose et c'était elle, l'ancienne petite ou-

rière de Landeville, qu'il plaçait à côté de lui au sommet de ses rêves.

XVII

Les environs de Saint-Maur-les-Fossés se distinguent parmi les plus agréables de la grande banlieue parisienne, surtout quand un soleil riant anime les grands arbres sur les bords de la Marne. Saint-Maur-les-Fossés lui-même n'est pas sans agréments et sa physionomie ne laisse point d'être caractéristique.

Ce qui frappe surtout en arrivant, c'est la profusion de la verdure des deux côtés de ses voies prolongées.

Les rues — quelques-unes fort étendues — n'ont en beaucoup d'endroits, pas de maisons. Certains pavillons ou petits logements coquets sont précédés de jardins d'une superficie parfois assez vaste.

C'est devant une habitation de ce genre que s'arrêta, ce jour-là, un homme d'une mise correcte qu'on eût pris pour un agent d'affaires sérieux.

Il n'avait rien du truqueur besogneux et sordide qui pullule sur le pavé des grandes villes ; aussi fut-il reçu par le propriétaire dudit lieu avec tous les honneurs dus à son faux-col immaculé et à son irréprochable tenue.

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, monsieur, je me hâte de vous le déclarer, dit l'homme d'affaires, je suis chargé de louer, pour le compte d'une personne des plus honorables, une maison de campagne à Saint-Maur. On m'indique la vôtre...

— Précisément, monsieur, ma maison peut être louée immédiatement. Rien n'empêchera le nouveau locataire d'entrer en jouissance de suite.

— C'est une condition "sine qua non" reprit l'homme d'affaires d'un ton sententieux.

— Alors, fit le propriétaire en s'inclinant, nous sommes d'accord sur ce point, et nous le serons sur tous, quand vous

aurez visité l'habitation et l'enclos.

Le propriétaire ouvrit la porte qui donnait sur la rue et si l'homme d'affaires aimait par hasard la verdure, il dut être satisfait.

Il le fut effectivement en entrant, sous le tunnel de branchages qui, à partir de la porte, se prolongeait du côté du logis sur un espace d'une vingtaine de mètres.

— Gentil cela, n'est-ce pas ? dit le propriétaire en se retournant.

Ils s'avancèrent. Et pendant que le visiteur scrutait des deux côtés tous les accidents des entrecroisements du feuillage, le propriétaire, qui le précédait, ne cessait de répéter :

— Vous allez voir, vous allez voir !

Au sortir de cette fraîche allée couverte apparut l'habitation flanquée d'arbres centenaires, dont les branches verdoyantes avaient l'air de protéger le toit comme des frères aînés couvrant de leurs bras un frère plus jeune.

On se trouvait là tout à fait à la campagne. Cette réduction de haute futaie qui faisait l'orgueil du propriétaire semblait être également, fort appréciée par l'agent d'affaires, malgré la mine d'homme difficile qu'on prend toujours en visitant des logements.

— On n'est pas gêné par les voisins ? observa-t-il.

— Pour ça, non. On peut danser, sauter, rire, crier même tout à son aise. Voyez comme l'enclos s'étend au loin... Personne n'a rien à vous dire, parce que personne ne peut savoir ce que vous faites chez vous. C'est parfait.

— Sans doute, reprit le visiteur en se grattant légèrement le menton ; cependant, la nuit, on doit se trouver un peu isolé.

— Bah ! avec un bon, chien... D'ailleurs, reprit-il en riant, je loue une niche, voire deux niches en même temps que la maison.

Et le propriétaire montra dans le tronc

d'un chêne miné par les ans et béant, une jolie installation pour chien disposée dans la cavité du vieil arbre.

— Très ingénieux !

— En face, le pendant.

En effet, se trouvait en face pareille niche taillée en pleine écorce, en plein bois plutôt, d'un autre chêne, et arrondie moitié par le temps, moitié par la main de l'homme.

— Avec une paire de molosses, l'un ici, l'autre là, votre porte est joliment gardée, je vous assure et mes locataires peuvent dormir sur les deux oreilles.

— Voyez-vous, reprit l'agent d'affaires, s'il s'agissait de moi, je n'hésiterais pas à passer marché, car j'aime la campagne mais je me présente ici pour le compte d'une demoiselle déjà fort sur le retour, Mlle Rouault ; vous connaissez peut-être...

Le propriétaire fit signe qu'il entendait prononcer ce nom pour la première fois.

—...Et elle peut concevoir des craintes au sujet précisément de l'isolement dont je vous parlais tout à l'heure... Au reste je dois avouer que d'autre part la solitude lui plaît. Car, à cet âge, on aime à vivre avec ses souvenirs sans être troublé par les bruits du dehors.

— Naturellement, et je comprends cela se hâta de répondre le propriétaire qui n'avait cependant pas une face à s'être nourri exclusivement de souvenirs... Mais venez, ajouta-t-il, que je vous montre l'intérieur de la maison...

Quand ils sortirent l'agent d'affaires paraissait satisfait.

— Oh ! mais ce n'est pas fini. Il faut que je vous mène maintenant à la merveille de la propriété.

— Voilà, dit le propriétaire, la curiosité de Saint-Maur-les-Fossés. Oui, monsieur, de tout Saint-Maur, j'ose le dire, On prétend que ce puits a été creusé par les Romains ; je n'en suis pas sûr, mais je le crois...

Ce détail parut vivement intéresser le visiteur.

— Il est profond.

— On n'en connaît pas la profondeur. Venez par ici.

Ils s'approchèrent, et s'accoudant sur la margelle, ils se mirent à jeter l'un après l'autre de petites pierres qui mettaient, en effet, un temps relativement long à atteindre le fond du puits.

— Précieux ! murmura l'homme d'affaires.

— Et il n'est point simplement alimenté par une source quelconque grosse comme le petit doigt, mais par une nappe d'eau, un large courant souterrain qui doit avoir une grande force... Ainsi votre puits ne pourra jamais être empoisonné ; il y peut tomber des chats, des chiens... le courant emporte tout et l'eau n'a pas à souffrir de la décomposition des corps d'animaux qui infectent si souvent l'eau des autres puits de Saint-Maur et des environs.

— Que me contez-vous là ?

— La pure vérité. Je n'y croyais pas moi-même quand j'ai acheté la maison... car vous savez, quand on achète, on ne veut pas croire la moitié des choses que l'on croit ensuite lorsqu'on vend ou qu'on loue. Eh parbleu ! j'ai bien été obligé de me rendre à l'évidence de l'expérience.

L'agent d'affaires paraissait très profondément méditatif et ce fut par simple acquit de conscience qu'il opposa une dernière objection :

— Mais il est bien loin de la maison, votre puits ?

— Monsieur, y pensez-vous ! il est admirablement placé pour l'arrosage de tout le terrain et voyez encore : A dix pas de l'allée couverte, juste en face, une baie pratiquée dans le feuillage... Pendant l'été, on peut faire à l'ombre le chemin qui sépare le puits de l'habitation.

Le visiteur qui paraissait suivre avec une attention extrême tous les détails to-

pographiques que lui donnait le propriétaire, sembla se laisser convaincre par le dernier argument.

— Eh bien, cher monsieur, dit-il, je vais voir Mlle Rouault ce soir même et je crois être sûr, par avance, que votre maison lui plaira. Vous aurez demain réponse définitive. En attendant, voici les arrhes.

— Ah ! un instant, reprit-il encore, en s'arrêtant sur le pas de la porte, et en tirant son carnet, j'oubliais le numéro :

— Rue Bourgeoise, 97, est le propriétaire plein d'espoir.

XVIII

Cependant, Paul Leclerc était saisi tout entier par la fièvre charmante de l'amour.

Comment se faisait-il qu'il aimait précisément celle à qui son frère avait porté un tendre sentiment ? Faut-il constater ici, une fois de plus, l'influence des liens mystérieux qui unissent entre eux les jumeaux ? Toujours est-il que Paul Leclerc n'avait prêté qu'une attention vague aux réflexions que Mlle Rouault avait essayé de faire naître en lui, dans leur longue conversation aux Champs-Élysées. Que lui importait en effet, pour le moment, qu'il fût riche ou pauvre ? Juliette Germoste l'aimait-elle autant qu'il l'aimait ? En dehors de cela, en ce moment, il n'y avait rien pour Paul Leclerc.

Tel était son état d'esprit, quand il reçut une lettre, dont l'adresse d'une écriture féminine le frappa tout d'abord.

Il l'ouvrit, alla à la signature : "Juliette."

Son cœur battait à rompre : Cette lettre semblait avoir été écrite fiévreusement.

Il lut :

"Monsieur Paul Leclerc,

"Je serais bien heureuse, si je pouvais vous voir un instant, ce soir même, car je suis obligée de quitter Paris. Je suis très

affligée et vous êtes si délicat, que vous comprendrez sans peine la cause de mon affliction, en même temps que mes scrupules.

"Je sais qui vous êtes depuis quelques jours seulement ; Mlle Rouault, ma protectrice, s'est empressée de me l'apprendre ; j'ai aussitôt préparé mon départ. Mon cœur s'était une fois donné à votre malheureux frère, ne serait-ce pas manquer à son souvenir que de m'abandonner aujourd'hui à un sentiment qui me pousserait peut-être vers vous ? C'est ma crainte, en tout cas, et c'est pourquoi j'ai résolu de m'éloigner.

"Mais avant de nous séparer, je voudrais vous exprimer une dernière fois ma reconnaissance du service que vous m'avez rendu, rue de Berne.

"Nous sommes en ce moment, Mlle Rouault et moi, à Saint-Maur-les-Fossés dans la maison de campagne de ma protectrice, rue Bourgeoise, 97 ; je pars demain au point du jour. Si vous ne pouviez venir aussitôt cette lettre reçue, elle deviendrait inutile et ne servirait plus qu'à vous porter des adieux... Je ne sais comment j'ai pu me décider à vous l'écrire, elle vous parviendra même sans doute trop tard.

"Hélas ! Monsieur Paul Leclerc, veuillez excuser celle qui ne saurait trop vous remercier et qui ne peut vous oublier qu'en l'essayant beaucoup.

Juliette"

Suivait la date. C'était celle du jour. Il était environ huit heures et demie du soir, quand cette lettre était parvenue à Paul Leclerc, par le dernier courrier.

Il n'avait donc pas un moment à perdre s'il voulait se rendre au rendez-vous donné par Juliette.

Le motif de ce rendez-vous, le départ, l'adieu, l'amour pour un frère, tout cela le surprenait, le désolait et l'enchantait, mais en même temps excusait bien à ses

yeux cette démarche de la jeune fille, qu'un autre eût jugée inconsiderée. Cette lettre, au contraire, la plaçait plus haut dans son estime, tant ses sentiments pour elle étaient tendres et aimants.

Sa longue conversation avec Mlle Rouault lui revenait naturellement à la mémoire. Le ton parfait de l'excellente demoiselle charmante n'autorisaient point d'injustes suspicions ; et certainement rien n'était préparé entre les deux femmes ; et d'ailleurs, quels seraient leur motif et leur intérêt ?

Mais cette idée n'effleura même pas son esprit. Il souffrait simplement du scrupule que Juliette exprimait d'une façon si ingénue... Et quelle délicatesse ! Elle avait attendu le dernier moment pour écrire cette lettre pressante qu'il relisait et sur les lignes de laquelle il avait envie de poser ses lèvres.

Il n'avait qu'une crainte, manquer ce rendez-vous.

Il sauta dans un fiacre qui roula aussitôt vers la gare de Vincennes.

— Que vais-je lui dire pour la retenir ? car il est impossible qu'elle parte et qu'elle se sépare de moi à jamais.

Je lui prouverai qu'elle doit rester, précisément parce qu'elle m'a rencontré, et que c'est moi qui aujourd'hui, doit naturellement succéder à mon frère dans la protection qu'il lui avait promise : j'ai déjà eu le bonheur d'être ce que Mlle Rouault appelle avec exagération, son libérateur, je dois continuer ce rôle, qui autrefois précisément eût dû appartenir à Emile. Mais voudra-t-elle bien m'écouter.

Dans la voiture qui l'emportait son esprit ne sortait pas de cette question.

Il trouvait que le cheval n'allait pas assez vite ; et quand il se fut assis dans le wagon, qui, de station en station, l'emportait vers Saint-Maur-les-Fossés, il était tenté d'accuser aussi la locomotive de lenteur.

Enfin, on arriva.

— Est-ce Saint-Maur, monsieur ? demanda-t-il à un voisin de compartiment.

— Parfaitement, monsieur.

— Vous en êtes sûr ?

On se mit à rire, ce que dans sa précipitation et son trouble, Paul Leclerc ne remarqua pas.

Il sauta légèrement du wagon sur l'asphalte qui borde la voie. A peine sorti de la gare, il se trouva un peu désorienté.

Saint-Maur-les-Fossés n'est pas gai, la nuit, avec ses longues rues que nous avons décrites plus haut et qui sont si charmantes le jour.

Les arbres passent leur tête par-dessus les murailles et les portes des enclos, comme pour faire un dais aux passants ; mais à certaine heure du soir, le passant devient une rareté.

Les boutiques largement espacées se ferment tôt, excepté celles qui se trouvent dans les environs de la gare.

Cette petite ville — riante au grand soleil de midi ou quand l'aurore se lève jouant sur les verdure qui foisonnent — présente donc un aspect peu accueillant vers dix heures du soir.

C'est l'heure précisément où Paul Leclerc s'engage dans la rue Bourgeoise.

Elle est insuffisamment éclairée. Le numéro 97 que lui indique la lettre de Juliette, lui semble vraiment lointain. Du reste le numérotage de la rue Bourgeoise est légèrement fantaisiste. On dirait un livre où il manque des pages ; la plupart des plaques bleues, posées sur les pilastres des grilles des jardins, lui échappent, car, ainsi que des chevelures rabattues sur un front, des branchages retombant les cachent plus qu'à moitié.

Dans son impatience d'arriver il enflamme des allumettes pour voir ces plaques peu indicatrices. Le vent éteint cette frêle lumière. Mais ce sont là de bien minces détails pour un amoureux ; et Paul Leclerc fut bientôt rendu en somme en face de la porte de la maison de cam-

pagne de Mlle Rouault.

Mais, ici, tout à coup, il fut pris d'un doute. Ce fut un rien, une ombre de soupçon ; certaines paroles de la bonne demoiselle lui recommandant la prudence lorsqu'il lui avait parlé de sa famille dans leur conversation, aux Champs-Élysées, lui revenaient à l'esprit...

Malgré lui, sans doute, la solitude des lieux l'impressionnait.

Il se demandait comment deux femmes pouvaient bien avoir choisi une habitation aussi retirée, aussi isolée, la nuit surtout.

Dans cet instant fugace d'hésitation, il vit déboucher d'une petite rue transversale un habitant de Saint-Maur, qui regagnait sans doute son domicile.

Il l'aborda et lui demanda si c'était bien ici la maison de campagne de Mlle Rouault.

— La nouvelle locataire ? c'est bien un nom comme cela. Oui, Remault... Renault... Rouault... enfin une vieille demoiselle à ce qu'on m'a dit.

Plus de doute pour Paul Leclerc.

Son cœur battait bien fort.

Est-ce Juliette elle-même qui allait lui ouvrir ?

Ce n'était pas une grille, mais une porte aux battants pleins, qui fermait le jardin, au bout duquel devait se trouver la maison.

Il sonna. La porte s'ouvrit d'elle-même, ainsi que dans une maison parisienne, et comme si de l'habitation lointaine cependant, le cordon avait été tiré. Paul Leclerc s'avança.

Une allée épaisse, dont les feuillages se rejoignaient au-dessus de sa tête et formaient un sombre tunnel, s'offrit à lui. Au bout de ce couloir de ténébreuse verdure, il aperçut une fenêtre éclairée, comme le point lumineux que les bons génies font briller aux yeux des pauvres gens égarés dans les forêts.

Cette lumière, là-bas, elle éclairait sans doute le visage pensif et si gracieux de

Juliette, l'attendant avec quelque inquiétude.

Aussi il ne regardait ni à droite ni à gauche ; cette lumière lui tirait les yeux, il se hâtait vers elle...

Tout à coup dans l'épaisseur des branches ; — il se trouvait vers le milieu de l'allée, — une autre lueur se manifesta à la hauteur de sa main gauche... Mais à peine Paul eut-il le temps de se de mander ce qu'elle annonçait, qu'il sentit une corde aux noeuds durs effleurer son visage.

— Qui est là ? dit Paul Leclerc.

Il s'était rejeté en arrière et il avait pris vivement dans la poche de son pardessus un excellent petit revolver qui ne le quittait pas. Il aperçut un homme hésitant, celui qui venait de tenter le coup et qui semblait se demander, s'il devait avancer, fondre sur Paul ou fuir.

Tombé dans ce guet-apens et malgré sa surprise, Paul songea à Juliette.

— Lui serait-il arrivé malheur ! pensa-t-il.

Puis marchant résolument sur l'homme qui paraissait si plein de trouble, il lui cria :

— Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

En même temps il le saisit à la gorge et lui posa le canon du revolver sur le visage.

Ce mouvement brusque produisit une poussée et l'homme qui, s'embarrassant les pieds dans la corde à noeuds coulants avec laquelle il venait de manquer Paul Leclerc fléchit, tomba. Sa tête heurta la pierre de la margelle du puits qui se trouvait à quelques pas de l'allée couverte.

L'agresseur voulut vomir un juron, Paul le lui étouffa dans la gorge, qu'il étreignait d'une poigne nerveuse.

Il eût déployé moins de vigueur s'il n'avait cru défendre que sa propre vie, mais il s'imaginait encore que Juliette était dans la maison, il le craignait du

moins. Il ne se contenait plus en pensant qu'elle avait pu être attaquée comme lui et à cause de lui.

La défendait-il, la vengeance ? Il l'ignorait, mais son genou pesant comme un roc sur la poitrine de l'agresseur, l'immobilisait suffoqué, râlant.

Et Paul répétait sans déplacer son revolver d'une ligne :

— Qui es-tu ? Que viens-tu faire ici ?

L'agresseur évidemment avait été impressionné d'une belle façon, car sa voix aux accents rauques disait sa terreur.

— Grâce pour la vie, murmura-t-il, grâce !

— Tu auras la vie si tu me réponds, reprit Paul Leclerc ; si tu te tais ou si tu mens, je te tue comme un chien.

A cette menace formulée d'un ton bref et net, l'homme vit bien qu'il fallait obéir sans quoi c'était la mort.

D'ailleurs, si les forces de Paul Leclerc étaient doublées par l'idée que Juliette avait pu être victime du misérable, celui-ci avait évidemment reconstruit au moment de l'accomplissement de son crime quelque obstacle qui l'avait tout d'abord jeté dans l'effarement.

Où le comprendra quand on saura que l'agresseur n'était autre que Job.

Bien qu'il eût été averti par Cartaux de la ressemblance surprenante de Paul Leclerc avec son frère, l'assassin n'avait pu s'empêcher, dans le premier moment, de frémir à la vue de celui qui semblait être la victime elle-même du crime de Landeville. Aux lueurs de sa lanterne de cambrioleur dont il avait dirigé tout à coup le jet lumineux sur le visage de Paul pour être sûr de son coup, il avait vu comme renaître devant lui l'homme qu'il avait assassiné là-bas. Tout ce qu'il y a d'instinctif, dans la terreur, avait fait trembler sa main au moment où il jetait le noeud coulant, et maintenant il se trouvait sans force, comme dompté par l'erreur de son propre forfait.

Job, le railleur n'était plus à son affaire. Il répondait par phrases intelligibles où les mots de : pardon ! la vie ! grâce ! se mêlaient dans une sorte de bredouillement affreux.

Paul, tout en continuant à surveiller Job étroitement, desserra un peu la main qui l'étreignait à la gorge, mais il le fit avec prudence, lui laissant juste la faculté de prononcer les paroles distinctement.

Job quelque peu dégagé, poussa d'abord un long soupir, qui fit entrer l'air dans ses poumons.

En même temps, il vit plus net dans sa situation et pensa qu'il était perdu s'il n'inventait quelque histoire, car Paul Leclerc le tuerait comme il le disait et sans crainte d'aucune suite fâcheuse, puisqu'il se trouvait en état de légitime défense.

Le moins qu'il pût arriver maintenant à Job c'était d'être livré à la justice, et sait-on jamais jusqu'où l'on va une fois dans son engrenage ?

Mais quelle histoire improviser ? La meilleure était celle qui le débarrasserait le plus vite de Paul Leclerc.

— Hélas, dit-il ne me tuez pas, je ne voulais pas vous tuer, non, je vous le jure.

— Et Juliette Germose où est-elle ? le sais-tu ? que lui est-il arrivé ?

— Je voulais simplement vous ligotter un peu pour vous tenir éloigné précisément de Mlle Juliette Germose pendant quelques heures. Je ne suis qu'un misérable certainement...

— Ah ! parle... c'est affreux ! on voulait me séparer d'elle, la priver de mon secours ! mais elle n'est donc pas ici... cette lettre que j'ai reçue ?...

— Cette lettre n'est pas d'elle, ni de moi surtout.

— De qui est-elle ? tu vas le dire.

Job eut un instant d'hésitation. Il chercha un nom quelconque à donner en pâture à la fureur de Paul.

Celui-ci impatient :

— N'est-ce pas d'un homme du nom de

Deshais ?

Job ignorait que Cartaux eût pris ce nom en allant occuper un logement dans la même maison que Juliette ; Cartaux craignait les railleries de Job et ne lui donnait pas tous les détails de son entreprise amoureuse sur le cœur de la petite Landevilloise.

— Hélas ! je dois l'avouer, dit Job contrefaisant le rôle du traître malgré lui et comme tout honteux de trahir un complice.

Au fond il se réjouissait de voir Paul Leclerc s'engager lui-même dans une voie que lui, Job, croyait fausse.

Paul hésita :

— Deshais, qui demeure rue de Rome ?

— Oui... Oui... c'est-à-dire, attendez...

— Dans la même maison que Mlle Rouault ? tu dois connaître aussi celle qui vient de louer la maison de campagne où nous sommes.

— Il sait tout ! pensa Job, nous voilà perdus.

Job abusé par les apparences ne songea plus dès lors qu'à sauver au plus vite sa propre peau, jugeant tous les renseignements inutiles et dangereux.

— Hélas ! dit-il, j'ai bien résisté, mais que voulez-vous, monsieur Paul Leclerc, je suis un malheureux, besoigneux et affamé, et je vous le répète, je ne voulais pas vous détruire... Pas d'assassinat, non ! Un simple lazzo, mais très inoffensif... moins dur même que votre poigne, mon gentilhomme. On vous ficelait quelque peu pour vous mettre dans l'impossibilité d'empêcher Cart... Deshais de voir la belle.

— Mais c'est infâme !

— Oui, dit Job.

— Et on cela ? Dis-moi où, ce misérable Deshais voulait abuser de Juliette Germose.

En même temps, il avait si violemment secoué Job que celui-ci poussa un cri de douleur et d'effroi.

— Mais dame !... vous le savez, balbutia-t-il, ils demeurent dans la même maison.

Paur Leclerc se leva d'un bond.

— Et me voilà encore ici, moi, pendant qu'elle réclame peut-être, là-bas, mon secours ! Ah ! malheureux que je suis !

Il n'hésita pas. Il n'eut pas un moment l'idée de mettre en doute le récit de Job. En effet, c'était cela ! On avait voulu l'écarter, lui, pour la surprendre, elle. Est-ce que déjà il ne l'avait pas protégée le soir contre un homme qui l'assiégeait de ses assiduités ? Et cet homme était ce même Deshais dont tous les actes semblaient tendre à circonvenir Juliette.

Tout cela paraissait très clair au jeune homme qui n'avait en ce moment qu'une seule pensée : retourner au plus tôt près de Juliette, la garder et la défendre.

Il s'était donc levé, et dans son émotion, il avait lâché Job, celui-ci d'un mouvement preste, lui arracha son revolver.

Paul d'un bond se jeta sous l'allée couverte. Job le suivit.

Sautant comme un ressort qu'on vient de comprimer, furieux et agile comme une bête fauve, Job écrasait les branchages se mit à la poursuite de Paul Leclerc.

XIX

Un quart d'heure ne s'était point passé que Cartaux haletant se présentait à la porte de la maison numéro 97 de la rue Bourgeoisie.

Il venait de courir comme s'il eût craint d'être en retard.

Au moment où il allait sonner, la porte s'ouvrit comme d'elle-même, découvrit Job prêt à sortir, debout entre les deux pilastres.

— Eh bien ?

— Ah c'est toi !

— Est-il venu ?

— Parfaitement, répondit Job, et tu arrives après la bataille.

— Ah ! si tu savais ! Il fallait bien tout prévoir... Leclerc pouvait avoir l'idée d'aller s'informer rue de Berne au lieu de venir ici et de tomber dans le piège. Aussi, suis-je resté en observation là-bas jusqu'au dernier moment. Et que s'est-il passé ?

Job répondit avec un geste horrible.

— Et qu'en as-tu fait ? demanda Cartaux avec anxiété.

— Tu vas le savoir, reprit Job.

Et s'emparant de la lanterne qui lui avait déjà servi pour dévisager Paul Leclerc, il amena Cartaux près du puits.

— Ah ! le puits dont tu m'avais parlé... si profond qu'on le dit insondable comme te l'avait fait remarquer le propriétaire.

— Et il ne m'a pas trompé ; tu peux y jeter un caillou et te rendre compte toi-même.

Ils s'approchèrent ; et comme Job posait sa lanterne sur la margelle, Cartaux s'embarrassa les pieds dans une cravate tombée à terre et qui indiquait dans la circonstance qu'une lutte avait eu lieu en cet endroit.

— Bigre, mon cher Job, dit-il en la ramassant, tu laisses traîner ainsi des pièces à conviction !

— Ma cravate ! fit Job un peu ému.

Puis se remettant :

— Cela prouve deux choses : d'abord que l'action a été chaude, et que tu aurais dû être là pour me donner un coup de main ; ensuite qu'on ne devrait pas se charger de superfluités pareilles, lorsqu'on va à la campagne. Il n'en faut pas davantage pour perdre un homme.

Ils s'accoudèrent tous les deux sur le rebord du puits. Et Job dit à Cartaux.

— Te voilà maintenant seul possesseur de la fortune du sénateur de San Salvador, mon cher Daniel Supersac ; le dernier des héritiers vient de disparaître dans cet abîme ; tu es richissime à marcher de pair avec les plus gros banquiers du monde. Et c'est un peu, c'est beaucoup

mon oeuvre.

— Je le sais, dit Cartaux !

— Vois donc, insista Job ; tu arrives à Paris avec une idée, mais sans expérience, je te fais entrer à la Sureté où tu te familiarises, grâce à moi, avec toutes les combinaisons des entreprises ; et quelles facilités n'as-tu pas trouvées pour atteindre ton but...

— Ah ça !... interrompit Cartaux.

— Attends un peu ; grâce à mon aide tu as pu te substituer au fils du paralytique, tu as pris ses papiers, soit, mais qui l'a fait disparaître ? Moi.

— Nous perdons le temps, Job.

— Te parlerai-je de la rue Basse ?

— Où veux-tu en venir ?

— Mais à cela, que sans moi tu n'aurais rien fait, que c'est moi qui tout à l'heure encore, ai le plus risqué et le plus accompli, et, l'ouvrage terminé, l'ouvrier demande son salaire.

— Mon cher, reprit Supersac, attends que moi-même je sois en possession.

— Eh ! reprit Job, ne peux-tu, dès maintenant extraire du secrétaire de Mme Georgina Supersac, comme tu l'as déjà fait, mais avec trop de parcimonie quelques sommes pour m'aider en attendant la fin. Je suis prêt à t'accompagner chez toi car c'est urgent. J'ajouterai même que j'ai pour toi une affection si grande que jusque-là je ne veux pas te quitter.

Job devenait ironique. Cartaux fronça le sourcil.

— Soit, dit-il, je veux bien ; il était même inutile, pour m'amener là, de me faire un si long discours.

— Pardon, reprit Job avec une menaçante insistence, il est bon de rappeler parfois aux amis qu'ils ont avec vous des histoires communes ; et...

Il n'acheva point. Brusquement la lanterne disparut.

Plus de lumière.

Job sentit un enroulement de bras autour de ses jambes ; on le soulevait ; il

voulut se cramponner au treuil.

— Ah ! misérable ! s'écria-t-il.

Cartaux avait bondi sur lui et, avant que Job eût pu se douter du mouvement, il l'avait jeté sur la margelle du puits ; il l'y avait fait basculer en moins d'un instant.

Job se sentit glisser.

Ses doigts crispés cherchaient en vain à se fixer et à saisir les rebords usés par le va-et-vient de la chaîne du treuil.

Ses bras battirent le vide. Il roula comme dans un gouffre.

Cartaux tendit l'oreille. Il put croire un moment que Job lui avait échappé, en rampant autour de la margelle, quand il entendit le bruit du corps qui atteignait l'eau au fond du puits.

— Profond, en effet, Job avait raison dit-il, en poussant un soupir de délivrance.

XX

L'état de fièvre dans lequel se trouvait Cartaux, le lendemain, ne l'empêchait pas de voir d'un coup d'oeil la réalisation de ses plans et d'en jouir par avance. Le vieux Supersac ne tarderait point à disparaître, et enfin sans rien qui le gênât, puisqu'il s'était débarrassé de la complicité redoutable de Job, Cartaux allait pouvoir se dire plus de vingt fois millionnaire.

Tout avait été prévu, tout avait été exécuté comme il l'avait résolu et rien ne pouvait le trahir.

Cependant sa joie atroce n'était pas assurée ; il n'osait triompher pleinement de ces avantages qu'il devait au crime. Il pensa qu'il ne serait heureux et tranquille que le jour où il pourrait passer à l'étranger avec ses nouvelles richesses, en Amérique dans quelque état jeune où il réaliserait les plans ambitieux qu'il avait conçus et qui se développaient tous les jours plus hardis dans son imagination su-

rexcitée. Mais il voyait se dresser tout à coup, dans son coeur violent et passionné, l'image de Juliette Germose, sans laquelle son bonheur serait toujours incomplet et sa fortune boiteuse.

Il sentait que son plaisir, en apprenant par Job qu'il était débarrassé de Paul Leclerc, avait eu pour cause autant la disparition d'un rival dans son amour pour Juliette que celle d'un héritier de la fortune des Supersac.

— Mais, se disait-il, elle sera à moi, dussé-je mettre à ses pieds ces millions si chèrement acquis... quand à Georgina, je penserai aussi à elle. Mais avant tout, il me faut Juliette Germose !

Ainsi il réfléchissait dans son petit appartement de la rue de Rome ; et il allait sortir pour apaiser par la marche l'agitation de ses pensées, quand il entendit descendre Juliette.

Son coeur se serra, puis aussitôt se raffermir.

Elle était seule.

Il descendit l'escalier derrière elle ; il fut à son tour bientôt dans la rue. Mais il ne suivit pas Juliette : il se promena sur l'asphalte, sans but en apparence, il attendit.

La jeune fille n'allait jamais bien loin quand elle sortait seule ; il n'eut donc pas à subir une longue attente.

Aux premiers regards qu'il lui adressa, il fut lui-même tout surpris de ne plus être reçu par elle avec hauteur ; elle avait même une façon presque craintive de marcher qui l'encouragea à insister.

Ils entrèrent presque ensemble dans la maison ; et Cartaux remarqua qu'elle montait l'escalier lentement, comme pour lui donner le temps de la rejoindre.

Il croyait qu'elle avait quelque chose à lui communiquer. Il n'en douta plus lorsqu'il la vit s'arrêter sur le palier du premier, juste en face de sa porte, et se retourner tremblante.

Il s'enhardit, car il tremblait aussi un

peu et il murmura plutôt qu'il ne dit d'une voix douceuse :

— Serai-je assez heureux aujourd'hui pour vous être utile en quelque point, mademoiselle Juliette Germose ?

— De grâce, reprit-elle, monsieur, ne prononcez pas ce nom ici. Vous avez eu tort, la première fois que nous nous sommes parlé, de m'aborder avec ce nom. Mais comment le connaissez-vous ?

Cartaux s'applaudit en lui-même de l'heureuse idée qu'il avait eue. Il voyait bien que dans ce changement brusque des dispositions de Juliette à son égard se cachait une arrière-pensée.

— Elle veut, pensa-t-il, me demander mon silence. Je la gêne évidemment dans les projets qu'elle peut nourrir à l'égard de Paul Leclerc, dont elle ne connaît point la disparition. Il n'y a pas un moment à perdre pour moi.

Il répondit :

— Comment je vous connais, mademoiselle !... Mais cela serait bien long à vous raconter. Si j'avais le bonheur de pouvoir vous entretenir un instant... où vous voudrez...

— Chut !... dit-elle avec un petit geste effrayé, on monte, je crois... Voulez-vous venir demain chez nous, à la même heure que maintenant ? Mlle Rouault sera absente.

Ayant dit ces mots, Juliette, légère comme une oiselle, disparut dans le tournant de l'escalier, laissant Supersac tout abasourdi d'une réussite aussi rapide.

— Ces femmes ! qui peut se flatter de les connaître ? On pense les saisir, elle s'évanouissent ; on les croit à cent lieues de vous répondre, elles se placent d'elles-mêmes sous votre main.

Elle y est sous ma main. Elle ne m'échappera pas. Une heure de conversation avec elle, et nous nous séparerons bons amis.

Le lendemain à l'heure dite, Cartaux monta à l'étage au-dessus et frappa chez

Mlle Rouault.

Ce fut Juliette qui ouvrit.

— Entrez vite, dit-elle. Venez dans le petit salon, nous pourrons causer à l'aise.

Le salon — était-ce à dessein ? — était plongé dans une demi-obscurité. Outre que le soir commençait à tomber, les deux fenêtres étaient l'une entièrement et l'autre à moitié cachée par des rideaux un peu démodés, mais riches, qui avaient dû être fort à la mode, à l'époque de la jeunesse de Mlle Rouault.

Cartaux prit place sur le canapé, et Juliette sur une chaise à côté de lui.

Il avait préparé toute une histoire pour lui expliquer comment il connaissait Juliette Germose. Il y mit beaucoup d'animation et de chaleur.

— Je vous ai vue pour la première fois à Landeville, mademoiselle, vous passiez sur le petit Mail, près de la rivière, la Viçane, n'est-ce pas ?

Vous n'étiez pas encore la femme accomplie que vous êtes, mais que de grâce dans toute votre personne ! — C'est Mlle Juliette Germose me dit-on. Je n'ai pas oublié ce nom, vous pensez bien, pas plus que celle qui le porte ! Que n'aurai-je point fait pour que celle-ci répondit à mes sentiments bien respectueux, mais bien affectueux et bien sincères ?

Juliette donna quelques marques d'impatience.

Cartaux jugea alors à propos, sans changer de ton, d'entrer dans une voie nouvelle.

— J'ai conservé des relations avec des personnes de Landeville ; j'ai appris tous vos malheurs... les calomnies...

Juliette semblait malheureuse d'entendre ainsi parler, elle soupira malgré elle, tant la conversation avec Cartaux lui pesait.

— Je sais aussi que la police, qui n'avait rien à tenter d'ailleurs...

— Je vous en prie, monsieur, le silen-

ce ! Vous pouvez me rendre un grand service et vous n'obligerez pas une ingrate.

— Je suis à vous, reprit Cartaux entraîné par l'accent de cette prière ; tout ce que j'ai, tout ce que j'aurai est à vous Parlez.

— Eh bien.. vous m'excuserez... la chose est difficile à expliquer ; cependant il faut bien que je vous parle à coeur ouvert. Je dois bientôt me marier.

— La position qui m'est offerte m'agréee. Je ne puis demander autre chose puisque vous le savez, Emile Leclerc, celui que j'aimais, est mort, et que personne ne saurait, de longtemps, du moins, le remplacer dans mon affection. Mais je trouve un très beau parti. Bientôt, si mes espérances se réalisent, je ne serai plus la petite ouvrière qui doit se résigner, trembler devant tout le monde ; je ne serai plus la pauvre dame de compagnie obligée de se plier à tous les caprices d'une maîtresse fantasque, je serai riche.. très riche même, et ceux qui me méprisaient hier s'inclineront demain très bas devant moi... J'ai peut-être tort de vous parler avec une confiance aussi entière, mais si vous me portez quelque intérêt, vous n'abuserez point de cette confiance.

— Mademoiselle Juliette, parlez.. Que me voulez-vous ?

— Vous seul pouvez empêcher ce mariage en rapportant les calomnies auxquelles, tout à l'heure vous faisiez si discrètement allusion. Voulez-vous me promettre le silence ? vous n'aurez pas à vous en repentir, je vous l'ai dit.

Cartaux était à la fois surpris et enchanté ; elle n'aimait plus personne ; elle voulait se marier richement ; c'est bien ce qu'il comprenait. Cependant il aurait voulu qu'elle précisât un peu : quel était ce mariage ? S'agissait-il de Paul Leclerc qu'en ce moment elle pouvait croire encore de ce monde ? Savait-elle que Paul était le frère d'Emile ? Dans ces

confidences, l'idée que Cartaux s'était faite de Juliette Germose s'était pour ainsi dire un peu déflorée, mais son espoir de la posséder un jour avait grandi.

Il répondit :

— Je vous le promets, mademoiselle, je me tairai. En échange de ma discrétion je ne vous demande qu'une chose.

— Laquelle ?

— Ecoutez-moi bien : ne vous révoltez pas si je vous parle de mon amour... J'envie celui que vous avez choisi ; il est très heureux quel que soit le motif de votre choix. Mais s'il venait à vous manquer ?

— Lui ! me manquer ? Que voulez-vous dire ? Il m'a donné sa parole et je suis bien sûre de son coeur.

— Certes ! il serait bien mal avisé de passer à côté du bonheur qui s'offre à lui dans votre adorable personne, mademoiselle, mais enfin, il peut, quoique jeune encore... Ce ne sont pas toujours les vieillards qui partent les premiers. Eh bien, dans ce cas, dans le cas plus improbable encore, pour parler comme vous, où il reviendrait sur sa détermination, voulez-vous me permettre d'espérer ?

Juliette Germose eut une moue de dédain à peine dissimulée.

— Je ne parlerais pas ainsi, reprit Cartaux avec humilité, si vous ne m'aviez pas déclaré à l'instant que vous ne cherchiez dans le mariage qu'une position brillante... La mienne...

Elle haussa les épaules..

— La mienne est plus considérable que vous ne le pensez, assurément.

Juliette parut s'animer et comme hors d'elle-même :

— Vous n'avez pas dix millions !

Cartaux répondit :

— J'ai plus encore.

— Est-ce possible ?

— Oui.

— Vous ne me connaissez pas, reprit-il avec exaltation. Mon père était Jean Su-

persac qui fut ministre et sénateur de l'Etat de San Salvador, et je suis son unique héritier.

Mais elle, ironique, le regardait bien en face et détachant chaque syllable :

— Son unique héritier ?

Cartaux s'était rassis, effaré lui-même de son imprudence, devant les provocations de Juliette mais il n'eut pas le temps de protester.

Elle reprit lentement, en tenant toujours Cartaux sous son regard :

— Il faut croire que l'un des deux hommes qui demande ma main se trompe ou me trompe. Nous allons voir lequel, excusez-moi.

Et elle sortit vivement de la chambre, laissant Cartaux plein d'inquiétude.

Que signifiait la phrase énigmatique qu'elle venait de lui lancer comme une flèche avant de sortir. Il ne savait plus s'il devait fuir ou rester. L'ombre du soir tombant avait envahi la chambre et Cartaux qui venait de passer par toutes les émotions de l'espoir, restait comme anéanti par les dernières paroles de Juliette Gernose.

— Mais non, pensa-t-il, je n'ai rien à craindre : Paul Leclerc est certainement allé au rendez-vous fixé par la lettre où l'écriture de Juliette était parfaitement imitée de l'autographe même que possédait la Sûreté. D'autre part la cravate de Job tombée près du puits indiquait bien la lutte... Cependant, celui-ci avait manifesté une impatience bien vive de recevoir le prix de sa complicité, comme s'il n'avait attendu que ce règlement pour prendre du champ et fuir. Job l'aurait-il trompé ? Est-ce que Paul Leclerc...

Une porte s'ouvrit au fond de la chambre en projetant un carré lumineux sur le plancher.

Paul Leclerc parut, tenant une lampe qui éclairait en plein son visage.

Supersac poussa un cri de terreur. Jamais fantôme plus effrayant né dans les

cauchemars du remords n'avait encore troublé le criminel ; sa victime, ses victimes, elles-mêmes se dressaient devant lui, ses mains se crispèrent d'horreur.

Il ne pouvait détacher les yeux de cette face à qui la lumière prêtait une sorte de pâleur fatale ; tout chancelant, il essaya de se lever en se retournant effaré, du côté de la porte.

Paul Leclerc posa la lampe, sur la console ; il bondit vers Cartaux et lui mettant la main sur l'épaule qui tressautait et ployait :

— Misérable ! tu es l'assassin de mon frère !

Et comme Cartaux terrifié, s'affaissait sur le canapé, les rideaux de la fenêtre s'ouvrirent, livrant passage à un inspecteur de police accompagné d'agents qui avaient assisté à toute la scène.

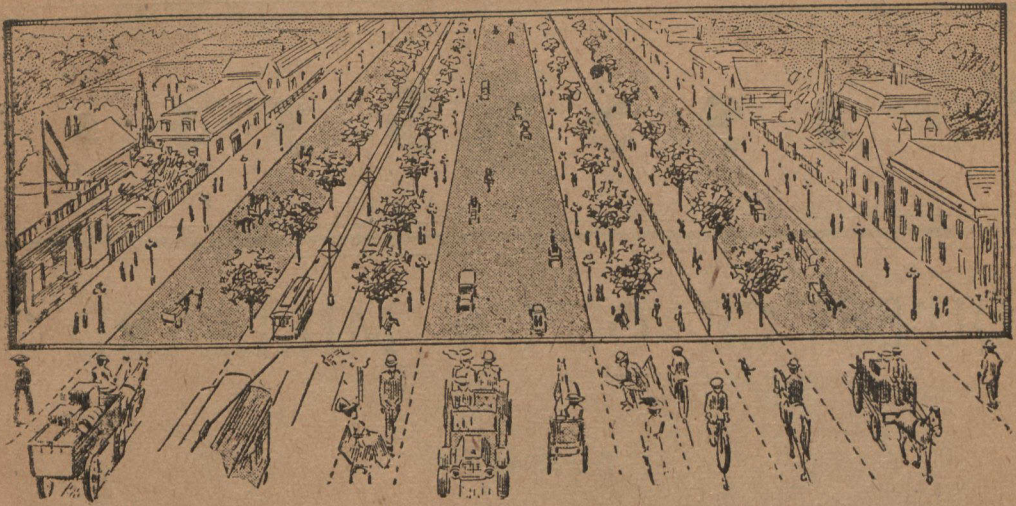
XXII

Pour venger celui qu'elle aimait, Juliette avait bien consenti à jouer le rôle que venaient de lui imposer Mlle Rouault et Paul Leclerc qui ayant échappé à Job était venu, rue de Berne, lever le dernier voile qui obscurcissait cette mystérieuse affaire. Juliette put encore moins résister quand la bonne demoiselle lui présenta Paul Leclerc comme l'homme qui devait être désormais dans la vie le tuteur de son honneur et son protecteur naturel.

Juliette, riche désormais et heureuse, allait pouvoir marcher le front haut, revoir ses vieux parents et leur apporter l'abondance pour les derniers jours.

Quand au commissaire central de Landeville, que nous avons vu si perplexe au début de notre récit, il eut aussi une compensation. C'est lui qui organisa le service d'ordre à l'exécution de Cartaux lequel eut la tête tranchée.

— F I N —



L'Avenue des Champs-Élysées A Paris

Un des plus beaux exemples que l'on puisse donner de la "Sécurité" dans la circulation d'une grande ville est, sans contredit le système adopté sur l'immense avenue des Champs-Élysées à Paris. Sur cette voie colossale se concentre en effet à certaines heures du jour, la circulation la plus intense de la grande capitale française, et grâce à son organisation il ne se produit jamais d'encombrement et partant d'accidents sérieux.

L'immense voie est séparée en "dix" travées particulières dont chacune possède un système de pavage approprié au rôle qui lui est assigné. La voie centrale, magnifiquement éclairée par des torchères électriques, est consacrée aux automobiles et aux véhicules rapides. Sur chacun des côtés s'élève un trottoir pour les piétons, garni de bancs et ombragé par des arbres.

Sur un des côtés de cette avenue centrale, court une double voie pour les tramways qui roulent également sous une voûte de verdure. Sur l'autre côté, s'étale la chaussée des bicyclistes et des cavaliers, isolés les uns des autres par une légère barrière, et protégée du soleil par une double rangée d'arbres.

Les quatre voies adjacentes sont réservées aux voitures, camions, etc., tandis que de larges trottoirs magnifiquement éclairés bordent les maisons de rapport et isolent les piétons tout en leur assurant une promenade unique au monde comme coup d'œil, dans la plus absolue sécurité.

On peut affirmer qu'une telle division dans un quartier aussi mouvementé est le "nec plus ultra" de la perfection.



QU'EST-CE QU'UN MILLIARD ?

Par Kikafécà?



Un milliard ! Quel est l'homme que ce mot prestigieux n'a jamais fait rêver ! Mille millions de dollars... sait-on au juste ce que cela représente et le coffre-fort immense qu'il faudrait pour serrer semblable somme en espèces sonnantes et trébuchantes ?

Un chiffre seul a peu d'éloquence et lorsqu'il s'agit de quantités dépassant la moyenne usuelle, il faut des comparaisons, d'autres chiffres et d'autres calculs pour en faire saisir toute l'importance.

Mille fois mille dollars font un million et mille fois cela encore fait un milliard ; ça paraît simple si l'on veut et l'on se dit, après tout, que si c'est un coquet montant, ce serait encore bien vite dépensé par quelqu'un qui aurait les dents longues...

Voyons, si c'est vrai.



Supposons cette somme en brillantes pièces d'un dollar que nous empilerons les unes sur les autres ; la colonne ainsi

obtenue aurait 248 milles de hauteur et pèserait 31,250 tonnes soit le poids de plus de trois cent mille hommes solidement constitués.

Pour la transporter, il ne faudrait pas moins de 2083 wagons bien pleins et traînés par 104 locomotives. Ce train immense formerait un serpent métallique de plus de quatorze milles de longueur.

Comptons maintenant cette coquette fortune en jolies pièces d'or de cinq dollars que nous pourrions manipuler, sans interruption, jour et nuit, à raison de une par seconde. Ce serait certes un travail agréable au début mais qui ne tarderait pas à devenir terriblement fastidieux : il y en aurait pour six ans et quatre mois. Comme il ne serait guère possible de rester aussi longtemps sans dormir et sans manger, supposons que nous compterions notre milliard, toujours à raison de 5 dollars par seconde et cela pendant trois cents jours par an, à raison de dix heures de travail par jour, eh bien, il nous faudrait quelque chose comme dix-huit ans et six mois !

Répartissons maintenant cette fortune à tout venant; donnons à chacun tout ce qu'il pourra emporter en bourrant ses poches le mieux possible; si le milliard est en dollars d'argent, quand chacun en aura casé cent livres dans ses poches de pantalon, de veste et de paletot, ce sera le maximum et il y aura de quoi faire la distribution à six cent vingt-cinq mille personnes!

On le voit, un milliard est une somme

envoyer son jet de lumière jusqu'à une distance d'un milliard de milles, le point situé à cette distance n'apercevrait le phare en question que deux mois après son allumage; ce qui revient à dire, par exemple, que si le soleil venait brusquement à s'éteindre, nous le verrions encore briller pendant soixante-deux jours après sa disparition.

Toujours pour franchir cette distance d'un milliard de milles, prenons la balle



Pour compter un milliard il faudrait à peu près dix-huit ans et six mois.

énorme et que l'on ne dépenserait pas encore aussi vite que l'on croit. Le mot "milliard" est bientôt dit mais la quantité que cela représente ne s'épuiserait pas aussi vite.

Quelques exemples vont, d'autre part, renseigner d'une manière frappante sur l'importance de ce chiffre.

La lumière parcourt environ 186,000 milles en une seule seconde; or, s'il y avait un phare d'automobile assez puissant pour

d'une bonne carabine nouveau modèle. Cette balle parcourt environ 800 verges à la seconde; il lui faudra, pour atteindre le but, quelque chose comme huit cents ans, c'est-à-dire qu'à ce moment, le tireur dormirait depuis longtemps dans la tombe, l'événement ayant lieu en même temps qu'apparaîtrait sa vingt-quatrième génération.

Un train de chemin de fer filant à la vitesse d'un mille à la minute, sans interruption, devrait rouler pendant 1902 an-

nées pour couvrir l'énorme distance d'un milliard de milles...

Faisons maintenant une dernière comparaison: si nous prenons un milliard d'allumettes, paquetées en boîtes de 50 chacune et que nous entassions ces boîtes les unes sur les autres, nous atteindrons une hauteur de 158 milles. Ce paquetage, sans tenir compte de la fabrication des boîtes, occuperait mille jeunes filles pendant un mois, à raison de huit heures de travail par jour.

Et voilà ce que c'est qu'un milliard! Le

mot est court mais la chose est importante. Il y a pourtant quelques rares hommes qui détiennent semblable fortune; il est probable, d'après ce qu'on vient de voir, qu'ils auraient de la peine à la dépenser tout entière.

Même à raison de cinq dollars par seconde, il faudrait quelque chose comme trois cent quatre-vingts ans! Ce serait un peu long, aussi, pour terminer, je me borne à vous souhaiter—et à moi aussi—simplement un petit milliard de cents. Ça ferait encore dix beaux millions de dollars.

DES ROSES

Certains doigts indiscrets ont placé cette nuit
Près de mon oreiller une gerbe de roses.
Je hume leur parfum dans le soleil qui luit
A travers les carreaux de mes fenêtres closes.

Et mon âme se grise; et ma chambre sans bruit
S'emplit des souvenirs que m'apportent ces choses:
Elles me font penser au bonheur qui s'enfuit
Sitôt qu'il apparaît à l'heure des névroses.

Ces douces fleurs, pour moi, sont un peu du jardin,
Des grands arbres fleuris que les vents du matin
Agitent lentement dans l'aube qui se lève.

Ces fleurs appartenaient à l'abeille, aux vallons
A l'insecte volage, aux brillants papillons
Promenant dans l'azur la beauté de leurs rêves.

Ernest MARTEL.

Montréal, 1914.



DANS LES FORETS VIERGES DU CONTINENT NOIR

EXTRAIT DU JOURNAL D'UN EXPLORATEUR

Une fois, je tuai un éléphant femelle. L'animal avait émergé des hautes herbes à l'orée d'un bois. J'aperçus, quand il fut tombé, son petit qui n'avait guère que quelques semaines. Deux Houssas, grands gaillards solides, m'accompagnaient et tous deux nous courumes sur la bête pour nous en emparer.

Les Houssas la saisirent chacun par une jambe en s'asseyant sur le sol, et je me cramponnai à une oreille.

Le petit animal demeura immobile pendant un instant, puis, irrité sans doute de cette atteinte à sa liberté, il secona brusquement la tête. J'allai tout simplement m'étaler sur le dos et les deux Houssas roulèrent à terre pendant que la jeune bête gagnait au trot la forêt où elle disparut avant même que nous fussions relevés.

A l'aube, un indigène vint me dire qu'il connaissait le lieu de réunion d'un troupeau d'éléphants. Je l'accompagnai.

Après avoir franchi une distance dépassant de beaucoup celle qu'il avait indiquée, je lui reprochai de m'avoir menti et refusai d'aller plus avant, car il était dé-

jà plus de midi et la chaleur était torride. Mais, avec une naïve ruse, l'homme répliqua :

— Oh ! à présent, il est préférable de continuer. Vous auriez plus loin à marcher pour rentrer au camp que pour aller à l'endroit où les éléphants se trouvent.

Près de Wamba, il m'arriva d'abattre un éléphant solitaire qui n'avait pas de défenses. Il était debout à l'entrée de la forêt.

Ce n'est qu'à la troisième balle que je le tuai. Remis du choc de ma seconde balle, il s'élança sur moi, arrachant un jeune arbre au passage et s'enveloppant de poussière. Il galoppait déjà quand ma troisième balle l'abattit pour de bon.

Attirés par les détonations, les indigènes accoururent, transportés de joie à la perspective du festin. Mon désappointement en voyant que l'animal n'avait plus de défenses, dut être visible, car le vieux chef, dans son doux langage musical, éprouva le besoin de m'adresser des paroles de consolation.

— Je devine que l'homme blanc a l'air triste parce que l'éléphant ne portait pas

de précieux ivoire. Mais pourquoi serait-il triste, car, vois donc, quelle joie nous avons, nous! Vois quelle quantité de viande nous allons manger!

que, bien qu'on les rencontre souvent ensemble, il existe toujours entre les éléphants et les buffles une certaine antipathie, et ils l'attribuent aux habitudes de propreté de l'éléphant qui s'irrite de la malpropreté du buffle.

Poursuivant des éléphants dans une vallée tout encombrée d'herbes géantes, j'eus l'idée de m'installer à califourchon sur les épaules d'un nègre de haute stature.

Le plan réussit admirablement et nous pûmes ainsi approcher furtivement, jusqu'à portée de fusil, d'un superbe éléphant qui somnolait, debout, à l'écart du troupeau.

Au moment même où j'épaulais mon arme, mon support s'évanouit brusquement sous moi et je culbutai dans une épaisse boue noire. Il me fallut un bon moment pour me remettre d'aplomb et obtenir des explications. Mon porteur me raconta qu'il avait presque marché sur un serpent python, dont la tête, dit-il était levée au niveau de ses yeux. A cette vue, sans hésiter, il m'avait jeté bas pour fuir tout à son aise.

J'eus une expérience à peu près semblable un jour que j'étais à la chasse au buffle dans les hautes herbes. J'entendis une sorte de sifflement que je crus être un reniflement de buffle.

Avec le canon de mon fusil, j'écartai les herbes devant moi aussi loin que je pus. A ma grande frayeur, j'aperçus soudain une tête de python qui se balançait doucement en avant et en arrière.

Après une brève seconde d'immobilité fascinée, je lâchai mon arme et m'enfuis en courant.

Les indigènes ont toujours remarqué



Indigène Houssa

Les éléphants, en effet, manquent rarement de recouvrir leurs excréments avec des feuillages.

Cependant lorsqu'un des leurs est blessé même grièvement, les éléphants et les buffles l'aident par tous les moyens à s'échapper.

L'éléphant est sociable et vit en troupeaux. Il préfère comme nourriture les fruits, l'écorce tendre, les branches succulentes et les jeunes rameaux de cer-

tains arbres. Il s'étend rarement à terre. Il dort sur ses quatre pattes, appuyant son corps contre une roche, un arbre, ou une fourmilière géante, et pose sur le sol les pointes de ses défenses.

La chair de l'éléphant est fort goûtée par les indigènes : mais à mon point de vue personnel, aucune partie de l'animal n'offre un aliment convenable, sous quelque forme que ce soit, et si longtemps qu'on la laisse cuire.

La chair du jeune hippopotame est par contre délicieuse, du moins, elle nous paraissait telle en Afrique. Sa saveur rappelle à la fois celle du porc et du bœuf.

Comme le prouvent certaines monnaies et médailles, l'éléphant d'Afrique fut utilisé par l'homme, à l'époque des Carthaginois. Depuis, l'art de le domestiquer comme l'éléphant d'Asie s'est perdu.

La raison en est certainement due à la condition des tribus africaines et à leur civilisation inférieure, bien plus qu'à aucun défaut de docilité chez l'animal.

Dans un village du bas Congo, je remarquai, sur la jambe d'un indigène des cicatrices bizarres, à intervalles étrangement réguliers.

On m'expliqua qu'un jour qu'il était ivre, cet homme s'endormit au travers d'un sentier. Un serpent python le découvrit et se mit en devoir de l'avaloir en commençant par une jambe. Mais on le surprit dans cette occupation et les indigènes délivrèrent immédiatement l'homme en tuant l'animal. C'étaient les dents du serpent, qui avaient laissé à distances égales, sur la jambe du noir, les marques parallèles.

Un soir, à la tombée de la nuit, je remarquai une belle pintade grasse, perchée dans les branches d'un arbre à quelque distance du camp, dans un endroit marécageux, voisin du fleuve. M'avancant avec précaution pour ne pas manquer mon but, car il me fallait économiser mes cartouches, je ne quittais pas des yeux le volatile sur sa branche et je songeais à l'excellent dîner que j'allais faire.

Tout à coup il me sembla que le sol tout entier se soulevait devant moi. J'avais trébuché contre un hippopotame endormi. Il serait difficile de dire lequel de nous deux fut le plus effrayé. L'animal se précipita dans le fleuve, tandis que je me relevais en cherchant mon fusil que j'avais laissé choir. Et... la pintade s'était envolée.

Tout près du village de Makola, j'avais tué un buffle, et la soirée se passa gaiement, la bête ayant fourni assez de viande.



Chef de tribu

de pour satisfaire tous les mangeurs. Nous soupâmes en plein air, assis au tour du feu crépitant, et la chair de l'animal, coupée grossièrement par tranches, grillait sur des bâtons disposés au-dessus du brasier.

Comme je n'avais pas de tente, j'ae-

ceptai l'hospitalité du chef qui m'avait offert l'abri d'une case, et mon lit de camp avec sa moustiquaire fut dressé au milieu.

Epuisé par la fatigue de la journée, je m'endormis de bonne heure. Tout à coup je fus éveillé par le bruit des bracelets de cuivre que le chef portait aux poignets et aux chevilles.

Dans l'obscurité profonde, il me fallut un moment pour reconnaître où j'étais. Le chef qui avait, sans doute mangé avec excès, était évidemment agité par des accès. Je l'éveillai de ses rêves en lançant dans sa direction un objet qui me tomba sous la main. Il se rendormit aussitôt.

Pendant quelques minutes tout fut tranquille, et, comme j'allais moi-même me rendormir, j'entendis les grognements d'une vieille truie qui s'attaquait à la moustiquaire.

Je lui jetai mes bottes. Il me fallut quelques temps pour expulser l'intruse, et je m'étais remis à sommeiller quand plusieurs chiens, qui appartenaient sans doute à la case, entamèrent une lutte furieuse autour des restes de mon souper que j'avais soigneusement placés sous mon lit.

En me levant pour sauver mon déjeuner du lendemain, je m'embarrassai dans la moustiquaire et tout l'échafauda dégringola bruyamment.

Fort alarmé, le chef, éveillé en sursaut, bondit : les chiens aboyèrent et le tumulte s'étendit aux cases voisines. Je n'eus d'autre ressource que de passer le reste de la nuit assis auprès des feux qui s'éteignaient.

bait, mais rassemblant mon courage, je pénétrai à mon tour sous les arbres.

J'y demeurai jusqu'à la nuit, m'obstinant en vain à chercher ce gibier rare, malgré une sensation de peur qui me terrorisa, à cette occasion comme jamais je n'en ressentis de pareille.

L'habitude rend singulièrement indifférent au danger.

Les eaux du Congo sont infestées de crocodiles et cependant l'on voit partout



Indigène Basoko.

les naturels se baigner et nager, sans se soucier de l'existence des monstres, malgré les accidents mortels assez fréquents.

Deux de ces tragédies, dont je fus le témoin, es sont graves dans ma mémoire.

J'étais au milieu d'un groupe de bambins joyeux qui barbotaient dans les eaux peu profondes, sur le bord du fleuve, près de Lulungu, quand tout à coup un crocodile apparut et, se précipitant au milieu du groupe, il saisit un petit garçon joufflu qui s'était aventuré à une douzaine de

Bien qu'on entende parfois leur rugissement, les lions fréquentent rarement la région du Congo. Une fois près l'embouchure du Kwa, je suivis les traces d'un lion à travers une plaine jusqu'à un bois où le fauve avait dû entrer. Le soir tom-

mètres du bord. En une seconde le crocodile et sa proie avaient disparu.

Une autre fois, le crocodile s'empara d'un naturel assis à l'arrière de sa pirogue qu'il laissait dériver doucement. Avec un coup de queue et un coup de gueule, il fit disparaître le malheureux. L'eau se teignit de rouge et la pirogue vide continua à dériver seule.

Nous remontions le Congo dans un petit vapeur fluvial, et, de la roue à aubes de l'arrière, je plongeai dans l'eau.

Quand je reparus à la surface, je compris à l'expression du visage de mes compagnons qu'il y avait un danger aux environs. En quelques brasses je me rapprochai du flanc du vapeur, et, au moment même où je me hissai à bord, un énorme crocodile vint dans son élan se heurter lourdement contre la paroi de fer, à l'endroit même où j'étais sorti de l'eau. L'un de mes compagnons tira sur l'animal et le blessa.

Le major Parminter me raconta que, voyant un jour un chimpanzé dans un village, il feignit d'être grandement frappé par la similitude de ses traits avec ceux de quelques-uns des naturels qui l'entouraient.

— Hum ! grogna un vieux nègre. Tes paroles sont peut-être vraies, mais, moi, je dis que les chimpanzés sont pleins de sagesse comme l'homme blanc.

— Oui, confirma un autre indigène qui écarta le pelage de l'animal, sur l'épaule, en ajoutant : Les chimpanzés ressemblent beaucoup plus à l'homme blanc qu'à nous car vois donc, leur peau est blanche comme la tienne.

le Congo supérieur, j'avais avec moi quatre ou cinq perroquets gris très bavards, que m'avait donnés la femme du fameux chef Rachid. Elle leur avait enseigné à prononcer diverses phrases en dialecte kiswahili.

Quand nous passions auprès de la rive, devant l'immense forêt vierge, des voix de perroquets sauvages venaient fréquem-



Arabe marchand d'esclaves.

ment voler au-dessus de nos têtes, sifflant et jacassant. Les captifs leur donnaient la réplique et il était infiniment drôle d'entendre mes oiseaux adresser à leurs frères sauvages des phrases comme celles-ci :

— Bonjour !... Quoi de neuf ?... J'espère que ça va bien !... Allons du calme ! Ne vous tourmentez pas !...

Pendant un long voyage en pirogue, sur

En compagnie de Roger Casement, je campai une fois dans un bois, et, assis de-

vant le feu flambant, pendant que la nuit tombait, nous parlâmes de Schweinfürth et de son ouvrage "le cœur de l'Afrique" que nous avions tous un peu lu peu de temps auparavant. Nous discutons les mœurs extraordinaires des fourmis, telles que l'auteur les décrit dans ce livre, et de leur coutume de voyager par bandes innombrables d'un district à un autre.

Une remarquable coïncidence se produisit alors : nos compagnons indigènes appelèrent notre attention sur une armée de fourmis qui s'avancait dans notre direction. Des myriades d'insectes passaient tout près de notre tente et, nous éclairant de torches de bois, nous regardâmes pendant plusieurs heures se prodigieux défilé.

En bien des occasions, j'ai observé des bandes de papillons blancs, volant, en quantités innombrables, dans une même direction, au-dessus des bords du fleuve, et donnant l'impression d'un immense nuage blanc.

Le chien pariah ressemble au chien dinggo d'Australie. Il gémit et hurle, mais n'aboie jamais. Il a une tête comme celle du renard, avec un museau effilé, des oreilles triangulaires et droites ; son poil est doux et de couleur fauve et sa queue est toujours recourbée..

A ce propos, Livingstone raconte qu'ayant entendu dire que la queue de l'animal était toujours enroulée dans le même sens, chaque fois qu'il entendait japper un chien pariah, il éprouvait l'impulsion irrésistible de courir voir dans quel sens sa queue se recourbait.

A Lukungu dans la région des cataractes, les indigènes vinrent se plaindre, à Ingham et à moi, d'un crocodile qui commettait toute sorte de méfaits dans la vallée ; il avait dévoré plusieurs personnes, disait-on. Au lieu de se confiner au bord du fleuve, comme le font en général ces reptiles, cet animal franchissait hors de son élément habituel, des distances très grandes...

La nuit, dans le silence, nous entendions parfois un bruit qui nous semblait être une toux creuse et rauque, et qui nous permit de reconnaître la retraite de l'ennemi.

Après beaucoup de difficultés et au prix de plusieurs cartouches, nous réussîmes à tuer le crocodile. Les naturels témoignèrent d'une grande joie : ils se précipitèrent sur la bête et la criblèrent de coups de coutelas.

C'était un animal énorme, et d'un grand âge, évidemment. Afin de conserver la peau, la carcasse fut ouverte, et, dans l'estomac, on trouva deux cercles de fer que portait une de ses victimes, une jeune fille qui avait mystérieusement disparu quelque temps auparavant.

LA SOCIÉTÉ CLEMENT - MARTIN

— 0 —
Par Kikaféça
— 0 —



En toute chose il faut considérer la fin, c'est ce que n'ont pas fait deux gaillards dont la légendaire histoire fait, dans le midi de la France, les délices des conteurs... et de ceux qui les écoutent.

Voici d'ailleurs cette histoire dans tous ses détails ; à votre tour savourez-la.

Dans un village situé non loin de Périgueux, vivaient, il y a environ quatre ans, deux paysans, nommés l'un Clément et l'autre Martin. Deux gourmands et paresseux s'il en fut jamais. Avec cela pauvres comme Job. Clément ne possédait qu'un habillement de drap et Martin qu'une hotte. A la vérité l'habillement était neuf, et la hotte grande, solide, et munie d'un couvercle commode.

Un jour que les deux pauvres diables achevaient leur dîner composé d'une salade de pissenlits et d'un croûton de pain arrosé d'eau pure, Clément soupira en disant :

— Quel maigre dîner !

— Tu as raison, répondit Martin ; mais les bons dîners coûtent de l'argent, et, pour avoir de l'argent il faut travailler ; or, il est si pénible de travailler !

— Sans doute, mais peut-être est-il possible, en s'y prenant bien de faire bonne chère sans bourse délier.

Les deux confrères se mirent à causer longuement et intimement.

Le lendemain, Clément prenait au point du jour la route qui conduit à Bordeaux, et arrivait vers quatre heures de l'après-midi à une auberge située le long de la route et où descendaient charrettes, voitures, cavaliers et piétons. L'hôtelier était sur le seuil, la mine fleurie, les reins ceints du tablier blanc classique.

— Bonjour, M. l'hôtelier, fit Clément d'un air dégagé, je meurs de faim, ; préparez-moi un bon dîner. N'épargnez rien, j'ai coutume de ne pas marchander.

— Puisqu'il est ainsi, monsieur, répondit l'hôtelier, nous nous entendrons aisément. Que dites-vous d'une fricassée de poulet, d'un râble de lièvre, et d'une terrine de foie gras ?

— Votre fricassée est bien commune. Vous n'avez pas quelque chose de mieux.

— J'ai bien deux perdrix rouges et une demi-douzaine de cailles, mais je les gardais pour un voyageur que j'attends.

— Eh bien ! me prenez-vous pour un rustre ? mettez vite à la broche cailles et perdrix. Votre voyageur de qualité mangera la fricassée de poulet. Ce n'est point du tout un plat méprisable qu'une bonne fricassée de poulet.

L'hôtelier, voyant un homme bien vêtu et s'exprimant avec assurance, ne put que répondre qu'il ferait l'impossible pour le contenter.

— A la bonne heure ! dit Clément, et maintenant voyons la chambre que vous avez à m'offrir.

Il examina les unes après les autres toutes les pièces de l'auberge sans en trouver une seule de convenable. Celle-ci était trop petite, celle-là trop vaste. Il se plaignait du manque de glaces, du peu de fraîcheur des tapis, de la vétusté du mobilier. A la fin il opta pour une grande chambre à deux lits, située au rez-de-chaussée. Son choix fait, et pendant que le dîner cuisait, il alla s'asseoir sur le banc placé devant l'hôtellerie et s'amusa à regarder passer les voyageurs.

L'hôtelier était trop poli pour laisser seul un client aussi distingué. Confiant ses fourneaux à son domestique il se hâta d'aller prendre place aux côtés de Clément. Ceci donna au voyageur l'occasion de réparer un oubli qu'il avait fait.

— A propos, dit-il, monsieur l'hôtelier, vous ne m'avez pas dit quels vins vous comptiez me donner.

— J'ai d'excellent Périgord.

— Peuh ! ne me parlez pas de ce petit vinaigre. Je ne bois que du Bordeaux et du Bourgogne.

— J'en ai quelques bouteilles, mais...

— Quand on vous dit qu'on a pas l'habitude de marchander.

L'hôtelier salua profondément.

Il y avait presque une heure que Clément était assis sur le banc faisant face à la route, lorsque survint Martin, la hotte derrière l'épaule.

Les deux confrères ne se fussent pas vus depuis vingt ans qu'ils n'auraient pas manifesté plus de surprise.

— Tiens ! Clément !

— Tiens ! Martin !

— Ce cher Clément !

— Ce cher Martin !

Et de s'embrasser avec effusion.

— Ah ça ! mon pauvre Martin, d'où viens-tu avec cette hotte ? tu me paraissais pas avoir fait fortune. Il est vrai que tu n'en avais pas besoin, et qu'il te suffisait de conserver les quarante mille fr. que t'avait laissés ton père. Aurions-nous par hasard mangé la grenouille ?

— Hélas !

— C'est très mal. Il fallait m'imiter... Sais-tu bien que j'ai oublié les cinquante mille fr. dont j'ai hérité ?

— Tu as eu de la chance.

— Je n'ai pas eu plus de chance qu'un autre ; seulement je me suis couché tard, je me suis levé tôt, j'ai travaillé dur, et j'ai vécu avec économie. Mais ce n'est pas le moment de te faire la leçon. Où vas-tu avec cette hotte ?

— A une ferme des environs, où l'on m'a assuré que je trouverais de l'ouvrage.

— Commence par dîner et coucher ici. C'est moi qui paie.

— Ah ! mon cher Clément, tu es toujours le même, sensible et généreux.

— Je m'en flatte.

L'hôtelier en avait assez entendu. Il se hâta d'aller mettre un second couvert.

Les deux paysans mangèrent comme des affamés et dormirent admirablement dans la chambre à deux lits.

Le lendemain au petit jour, Martin sortit, la hotte à l'épaule. L'hôtelier, qui l'avait entendu, se trouva sur le seuil de l'auberge.

— Déjà levé ? dit-il.

— Chut ! fit Martin, mon cousin dort. Comme je lui ai fait hier mes adieux, j'ai jugé inutile de le réveiller. Un pauvre diable qui n'a ni sol ni maille est obligé de se lever plus matin qu'un riche bourgeois. Adieu, monsieur l'hôtelier.

— Au revoir, maître Martin.

— Ouf ! fit Clément, sortant de la hotte, on n'est pas à l'aise ici, reprends ta mécanique et filons ! Je tremble que cet

hôtelier n'entre dans la chambre où je suis sensé dormir.

— Il n'y a pas de danger. Quel brave homme que cet hôtelier. Pussions-nous en trouver un semblable ce soir !

— Nous le trouverons, sois-en sûr ; seulement il faut avoir soin de mieux rester dans ton rôle. Pour un cousin pauvre, tu t'es montré trop familier envers moi.

— Et toi, tu étais trop vorace pour un bourgeois accoutumé à faire tous les jours bonne chère.

De compliments en compliments ils arrivèrent à faire une étape de huit lieues.

— Si je ne me trompe, dit Clément, il



Ils mangèrent comme des affamés

doit y avoir à peu de distance une auberge sérieuse. Arrête-toi, et laisse-moi aller en avant, tu me rejoindras dans une heure.

La scène de la veille se renouvela. Clément aborda l'hôtelier avec l'aplomb que donnent une conscience tranquille et une bourse bien garnie ; il commanda un bon dîner, retint une chambre à deux lits, alla s'asseoir à la porte de l'auberge, vit venir le cousin, l'embrassa, le gronda un peu et finit par l'inviter à dîner et à coucher.

Le lendemain ils sortirent de l'hôtellerie, sans encombre, et l'un portant l'autre.

— Sais-tu, Martin, dit Clément en se dégageant de la hotte, que je ferais de cette façon le tour du monde.

— Tu n'es pas dégoûté.

Le troisième jour, nouvelle auberge, nouveau dîner, nouvelle nuit passée dans un bon lit, tout cela sans bourse délier.

Il y eut pourtant une variante dans la répétition de cette comédie. A peine Martin, portant Clément dans sa hotte, avait-il quitté l'auberge et gagné la route, qu'il rencontra un bon gendarme qui, le sabre au fourreau, et les mains dans les poches, cheminait tranquillement.

La rencontre ne fut pas précisément pleine de charmes pour Martin.

Il dissimula cependant, et afin d'avertir son compagnon, dit à haute voix. :

— Bonjour, M. le gendarme.

— Bonjours, brave homme, bonjour.

Une secousse à peine perceptible imprimée à la hotte, avertit Martin qu'il avait été entendu et compris de Clément.

Restait à se débarrasser du gendarme, si comme Martin aimait à le croire, l'homme au baudrier jeune n'était-là que par hasard.

Il suffisait pour cela de cheminer quelque temps, puis de s'arrêter sous prétexte de fatigue en laissant le gendarme continuer sa route.

Les gendarmes sont curieux : celui-là ne faisait pas exception à la règle.

— Vous allez loin ? dit-il à Martin.

— Je vais à Belvès, répondit Martin sans trop réfléchir.

— Vous avez quatre lieues à faire. Vous les trouverez longues, car vous paraissiez chargé. Que diantre portez-vous là ?

— Deux quartiers de lard.

— Une bonne chose que le lard pour faire la soupe aux choux.

Ils continuèrent de marcher de conserve quelque temps. Mais Clément était lourd, Martin sans la quitter appuya sa hotte sur le revers du fossé et dit au gendarme.

— Que je ne vous retienne pas.

— Oh ! répondit l'autre de l'air le plus naturel, je ne suis pas pressé, et je me reposerai volontiers. .

Ce disant, il s'assit sur le talus gazonné du fossé, à quelques pouds de la hotte.

Martin était sur les épines ; Clément, qui entendait tout, n'était pas plus à l'aise. Quelque grande que fut la hotte, ce n'était ni un palanquin, ni une chaise à porteurs.

Comme une fatigue et une gêne même extrême valaient encore mieux que la découverte de leurs faits et gestes, les deux confrères se résignèrent.

— "Ce gendarme finira bien par nous quitter, pensaient-ils."

Hélas ! il ne les quitta qu'à la porte de la gendarmerie de Belvès, où Martin entra bien malgré lui avec sa hotte, et ses deux quartiers de lard.

Cette aventure est devenue légendaire parmi les gendarmes du Périgord.

Lorsqu'un gendarme se plaint à un de ses camarades de la fatigue qu'il a endurée pour capturer un braconnier ou un voleur, l'autre répond invariablement :

— Eh bien ! voulais-tu qu'on te l'apportât dans une hotte ?

Clément et Martin furent condamnés à deux ans de geôle. Ils eurent le temps, comme on voit, de réfléchir sur les conséquences de la gourmandise et de la paresse.





La Securite Pour Les Mamans !

L'AVERTISSEUR AUTOMATIQUE

A. RIOU.

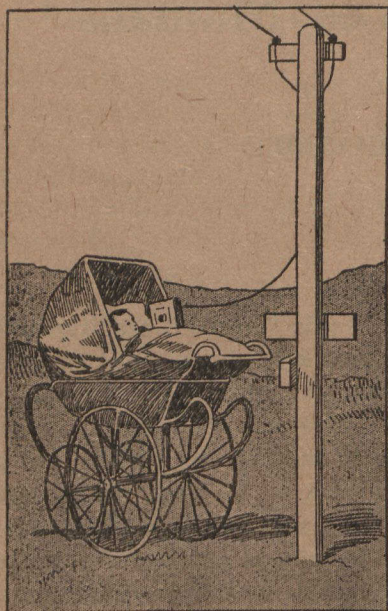
“Quand on se mêle de produire des inventions, on ne saurait trop en produire”, et les plus petits détails ne doivent pas être négligés. Dans notre siècle, l'esprit surmené par la vie à outrance à soif de repos, et chez l'homme comme chez la femme le souci constant est de posséder “bien à soi” quelques instants au cours desquels on cessera de laisser bouillonner notre pauvre cerveau quotidiennement mis à d'aussi rudes épreuves. Tous les soins de nos modernes inventeurs tendent donc à diminuer l'effort intellectuel, à supprimer les préoccupations continuelles de la vie journalière en un mot à éviter la fatigue à vos nerfs déjà trop tendus.

Aussi avons-nous vu se multiplier les réseaux téléphoniques, les télégraphes, les machines à compter et à écrire, les récepteurs automatiques, les avertisseurs de tous genres et je ne parle ici que de la vie extérieure, dans le “home” le progrès n'a pas tardé à faire son apparition et à bouleverser toutes les coutumes ancestrales. Quelle est la maîtresse de maison qui se pliera aujourd'hui à toutes les exigences

de la vieille “lessive” traditionnelle, qui se rendra à la rivière pour surveiller les laveuses et mettra même “la main à la pâte”, si je puis ainsi parler, en étendant au soleil sur l'herbe fraîche les grands draps immaculés, c'est trop vieux jeu, trop de temps perdu la machine à laver n'est-elle pas là qui mécaniquement sans le secours de personnes se chargera de la besogne. Je sais bien que le linge y perdra en blancheur, en durée surtout, que les boutons seront broyés sans rémission, et que le tordeur automatique mettra bien quelquefois en pièces quelques fins morceaux de batiste, mais c'est la “rançon du progrès”, et puis, c'est si commode ! S'agira-t-il de repasser, vite on branche un fer au courant électrique et ça y est, de nettoyer les tapis, de broser les vêtements, l'aspirateur n'est-il pas là prêt à fonctionner, que sais-je encore, ce qui n'empêche pas Madame de s'écrier dès qu'elle voit apparaître son mari, “Dieu ! que je suis fatiguée, faire le ménage est vraiment éreintant !”

Une chose cependant avait échappé aux

chercheurs modernes, l'enfant! On n'avait encore rien trouvé qui valut les soins maternels, la vigilance tendre, discrète et de tous les instants. Lorsque la jeune mère conduisait bébé au jardin et qu'elle l'avait installé dans le coin propice, douillettement blotti dans sa voiture, force lui



était de prendre sa tapisserie ou son crochet et de surveiller son sommeil, guettant le premier cri du réveil énonciateur de l'heure d'un des multiples repas de la journée. Pendant cette petite cure d'air, il fallait de toute nécessité suspendre les

réceptions, éviter les conversations animées, les bruits, les éclats de voix qui auraient troublé le sommeil du chérubin. Pour la majeure partie des femmes, je dois le dire, ce tête à tête charmant était bien l'heure exquise, mais pour certaines il impliquait une privation qui devenait à la longue fastidieuse, voire même émergente.

L'électricité, toujours bienfaisante, a su obvier à cet inconvénient. Bébé étant installé, endormi, Madame se retire sur la pointe du pied après avoir placé dans la voiture non loin de la bouche du dormeur, une boîte à cigares, contenant un récepteur de téléphone et une montre. Les fils du téléphone se relient au récepteur placé dans la maison et la jeune maman peut à son aise se rendre dans son salon, causer chiffons et dentelles sans soucis, sans inquiétudes. De temps en temps elle se rend au téléphone, elle écoute et perçoit les mouvements réguliers de la montre, donc bébé est sage, il n'a pas bougé, la montre n'a pas glissé de la boîte. Dans le cas contraire il y a eu un mouvement anormal, peut-être le réveil, on court s'en assurer. Je ne parle pas des cris qui généralement sont assez stridents pour être perçus de loin.

Et voilà! c'était simple, mais il fallait le trouver! qui sait si nous n'arrêtons en si bonne voie, j'attends avec impatience les nourrices électriques, elles ne tarderont pas à se faire jour.



APATOU LE TERRIBLE

LE CHASSEUR DE FORÇATS

PAR A. RIOU.

SUR les bords du Maroni dont les eaux glauques et fiévreuses se couvrent de roseaux d'un vert sale, s'étage le petit bourg de Saint-Laurent. Quelques cahutes en bois mal équarri, sortes de hangars grossiers représentent les habitations de ces naturels de la Guyane, qui vivent de chasse et de pêche non loin des murs d'enceinte du bagne. Derrière ces murs sous l'œil sévère des gardiens, évolue toute la tourbe criminelle que la société a rejetée de son sein, vaste cloaque dans lequel se coudoient les pires mentalités, les passions les plus immondes, les vices les plus abjects. Enfer de Dante sur la porte duquel pourrait être gravée la devise fameuse: "Laissez ici toute espérance"; le pénitencier français allonge au loin ses bâtiments noirs encerclés de fortins, sur lesquels jour et nuit veillent l'arme au poing les sentinelles vigilantes.

Le soir vient lentement, la nuit s'annonce lourde et chaude, l'air chargé des vapeurs fétides qu'exhalent les marais est

presque irrespirable, pas un brin d'air frais ne vient caresser les feuilles immobiles des arbres qui semblent figées dans le silence lugubre. A l'horizon apparaît une troupe d'hommes aux visages rasés, aux yeux de fièvre, à la démarche lourde, courbés sous la fatigue écrasante d'une journée de travail acharné. Leurs vêtements, leur chair saupoudrés de cette fine poussière rouge qui forme le sol de la Guyane, prennent une teinte sanglante sous les derniers rayons de l'implacable soleil. Par groupes de cinquante ou de soixante, sous la conduite du surveillant, les forçats regagnent en silence le pénitencier. La longue théorie s'en va morne, farouche, c'est encore un jour qui vient de s'écouler, un jour de moins à vivre dans l'horreur de la geôle, un jour semblable à celui d'hier à celui de demain.

Une violente détonation déchire l'air... brusquement la colonne s'immobilise et tous les yeux se dirigent vers le panache de fumée qui marque l'emplacement du

canon d'appel. Ils le connaissent bien ce signal, les condamnés, c'est encore une évasion, et les plus vieux hochent la tête d'un air lassé, car ils savent le résultat ordinaire de ces coups de folie. Après des jours, des mois et parfois des années passées à combiner le plan qui lui rendra la liberté, le forçat voit avec terreur arriver le moment d'agir. Il risque gros en effet,



Apatou et une de ses vingt femmes en costume "national".

il doit se méfier de tout le monde et surtout de ses compagnons de captivité qui n'hésiteront pas à le dénoncer pour s'attirer la confiance des surveillants; il sait qu'il va braver la mort dans ce qu'elle a de plus horrible, la faim, la soif, les fauves, auprès de cela que peut être le coup de carabine d'une sentinelle? Mais à côté de ces périls, il en est un surtout qu'il redoute, car bien rares sont ceux qui ont pu franchir le Maroni sans tomber sous la poigne solide d'Apatou.

Apatou ! ce nom est bien connu à la Guyane et profondément détesté des forçats, car celui qui le porte a souvent été pour eux une cause de cruelles déceptions. Apatou c'est le "Chasseur d'hommes" de la Guyane, celui qui rabat presque toujours avec succès le fugitif et le ramène soumis aux autorités pénitentiaires.

A peine la voix du canon s'est elle fait entendre qu'il part en campagne. Chaussé de hautes bottes rouges, la carabine à répétition en sautoir, le revolver à la ceinture, il siffle ses chiens et saute à cheval. Précédé de ses molosses dont le flair merveilleux a tôt fait de relever la piste, il s'enfonce dans la brousse et la chasse commence. Lutte terrible et sans quartiers de la part du nègre à la stature d'athlète, toute faite de ruses pour le prisonnier assoiffé de liberté, mais aussi lutte inégale d'un homme puissamment armé, secondé par des dogues aux crocs féroces, contre cette épave de l'humanité livrée sans défense sur un terrain inconnu, fuyant devant la meute lâchée à ses trousses.

Déjà l'homme se sent éventé, il fuit de toute la vitesse de ses jambes, ses muscles se détendent comme des ressorts, sous l'action de la peur; il bondit dans la forêt, s'arrête, repart, se dissimule, l'œil hagard, les lèvres en feu. Derrière lui il perçoit le galop d'un cheval et les coups de gueule brefs des chiens qui sentent sa trace. Où fuir, où se cacher? il hésite, il se sent perdu, le bruit se rapproche. il tremble. Les chiens sont sur lui, il est acculé comme un sanglier dans sa bauge, les terribles bêtes l'enserrent d'un cercle infernal, ses yeux se rivent sur leurs mâchoires menaçantes, enfin l'homme apparaît à son tour, il braque sur le fuyard le canon brillant d'un revolver, un mot, un

geste et tout est fini. L'instinct bestial de la conservation reprend le dessus, l'homme se rend et les lèvres retroussées en un rictus qui lui semble hideux, Apatou s'avance. Le forçat tend les bras, docile, épuisé, une lanière solide lui enserre les poignets et lentement sans un mot, sous la garde des chiens, il reprend la tête basse, dompté, sans un murmure, le chemin du pénitencier.

Après avoir reçu sa "prime", Apatou rejoint son habitation, se débarrasse de son arsenal et tout heureux attend la prochaine occasion. Combien en a-t-il ramené dans ces conditions? des centaines sans doute car son nom est la terreur du bagne. A St-Laurent où il habite avec toute sa tribu, Apatou possède un harem des mieux montés. Vingt femmes, desquelles il a eu quatre-vingts enfants l'occupent, et toute cette famille vit heureuse grâce à la chasse, à la pêche, et aussi à la subvention que l'Etat octroie chaque année au "Chasseur d'hommes", en supplément

des primes qui lui sont allouées pour chaque capture.

Mais Apatou n'est pas seulement un rabatteur de gibier humain, ses connaissances approfondies du pays lui permettent de rendre tous les jours d'importants services à nos nationaux et à nos soldats, aussi le gouvernement Français, désireux de récompenser ses mérites, n'a pas hésité à lui décerner la suprême récompense, la croix de la Légion d'Honneur, Apatou porte avec une suprême fierté ce ruban rouge, et certes il en a le droit car il l'a gagné en risquant mille fois sa vie dans les forêts impénétrables de la Guayne, ou sur la frêle pirogue qui lui sert à franchir les rapides du Maroni. Il est plus périlleux de courir après les bandits ou de marcher seul en avant garde devant une expédition, que de chiffonner de la soie et du satin et de s'ingénier à découvrir une de ces horreurs que l'on est convenu d'appeler la mode nouvelle, dans les somptueux salons d'un grand couturier mondain.





POUR LES GOURMETS

LA TRUFFE

A. Riou

Il y a tout un abîme entre ces deux locutions si fréquemment employées : “gourmand” et “gourmet”. Etre gourmand, c’est à mon avis être doué d’un vice dégradant et honteux, j’irai même plus loin, répugnant. Le gourmand s’avilit au niveau de la bête dont il emprunte la bestialité; cette satisfaction brutale d’assouvissement, ce plaisir irraisonné qui consiste à engloutir les nourritures les plus variées sans souci de leur saveur, pour le seul plaisir de manger, est la caractéristique spéciale des esprits bas, sans idéal, dénués de sentiments, terre à terre, en un mot c’est le fait de la “brute”.

Tout autre apparaît le “gourmet”; à celui-là la quantité, à celui-ci la qualité. Pour lui le plaisir de la table consiste dans la dégustation des mets qui lui sont présentés, il ne demande pas que la nourriture soit abondante, mais il exige que le peu qui lui sera offert soit exquis et bien servi. C’est un dilettante de la cuisine, qui mieux que personne saura apprécier les efforts d’un artiste culinaire, c’est un

“raffiné” de la bonne chère, pour lequel rien ne doit être médiocre. Il savoure, avec onction les plats délicats, son palais les déguste, sa langue se réjouit, ses yeux brillent de plaisir. Manger pour lui est un “sacerdoce”, cuisiner est accomplir le rite solennel d’un “culte” et sa vénération pour le grand prêtre est au moins égale à son intime satisfaction.

Il vouera à celui qui lui a procuré le bonheur de goûter à un plat succulent, une reconnaissance qui ne pourra se comparer qu’à la haine et au mépris ressenti pour le “gargotier” qui aura froissé ses muqueuses.

L’histoire nous a rapporté le nom de quelques gourmets célèbres, à la tête desquels brille sans contredit celui de Brillat-Savarin. C’est à ce maître dans la matière que nous emprunterons la qualificatif chargé de dépeindre le tubercule qui fera l’objet de cet article très court, et nous avons tout lieu de supposer qu’il n’avait nullement exagéré en décernant à la “truffe” le titre de “diamant de la cui-

sine''.

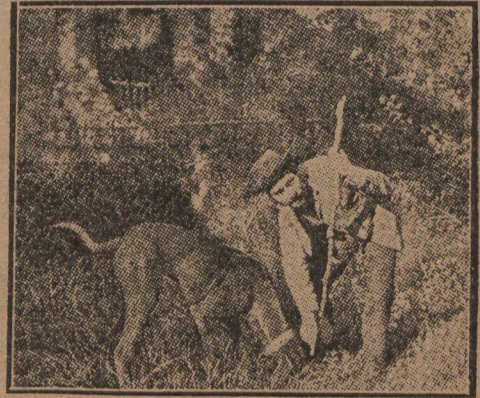
Je sais bien que depuis Brillat-Savarin les idées ont changé à cet égard. Je n'en prendrai pour exemple que cette opinion, très réaliste émise il y a peu de temps par l'Académie des Sciences, "la truffe est une nourriture malsaine, presque un poison", mais je suis infiniment convaincu que ces paroles de la docte assemblée n'ont aucune valeur auprès des gourmets qui resteront fidèles aux vieilles traditions. Ce qui fait la valeur de la truffe, c'est qu'elle est toujours elle-même, et que par son goût, son arôme, jusque par sa signification elle symbolise le festin. Pas de banquet où elle ne trône en reine, et souvent au milieu de l'encombrement des plats, elle sauve la situation en apportant sa note exceptionnelle. Si j'osais m'exprimer ainsi, la truffe est aux différents mets ce que peut être le Champagne pour les vins. J'estime qu'il est inutile d'insister plus longtemps sur sa valeur, car je suis convaincu que toutes mes lectrices sont on ne peut plus fixées à cet égard.

Chacun sait comment se récolte la truffe, et l'animal spécial qui se charge de la découvrir, ce pauvre compagnon de St Antoine, a même de ce fait hérité de nombreuses plaisanteries. Sur ce point, j'étonnerai nombre de gens en leur affirmant que le pore n'est plus le seul animal dont les services sont requis pour ce travail, j'ajouterai même que son utilité est aujourd'hui très discutée dans ce genre de sport, depuis que le chien a été spécialement dressé pour le remplacer.

On sait que les principales régions truffières de la France sont le Périgord et le Quercy, qui s'étalent sous les derniers contre-forts du plateau central et au fond Est du Dauphiné, c'est surtout là que se récolte le précieux tubercule qui a fait à

lui seul la richesse de ces contrées.

Fraîches ou en conserves, les truffes forment le fond du commerce de ces pays privilégiés et les expéditions qui s'opèrent journellement aux quatre coins du monde donnent des revenus considérables aux habitants. Il ne faudrait pas croire cependant que la truffe se soit localisée dans ces provinces, et qu'il n'y ait que là qu'on en puisse trouver, elle existe partout où se trouvent les essences d'arbres



Caveur et son chien.

particulières, favorables à leur éclosion.

Ce n'est donc pas la truffe que l'on cultive, puisqu'on ignore son origine, ce sont les arbres au pied desquels elle se développe, les chênes surtout, qui semblent les plus favorables à sa formation, et si certaines contrées, comme celles citées plus haut, sont plus favorisées, c'est qu'elles contiennent plus de chênes que les autres parties de la France et que le terrain est plus propice à la production.

Il est à remarquer que les terrains ferrugineux très profonds, ne regardant pas le nord, ayant une certaine inclinaison, autour de petite chênes rabougris qui poussent lentement dans ces contrées, l'herbe

se raréfie circulairement autour du tronc, formant comme une sorte de halo. Retournez le sol à la bêche vous trouverez des truffes.

Cette remarque, basée sur des constatations fréquentes, que la truffe a une prédilection marquée pour les jeunes chênes a déterminé chez les viticulteurs ruinés par le phyloxéra, le désir de se livrer à des expériences qui n'ont pas tardé à devenir concluantes. Ils ont planté sur leurs champs incultes des quantités de chênes, et tout naturellement la truffe a fait son apparition; ce qui équivaut à dire que si on ne la cultive pas d'une façon rationnelle on arrive cependant à se la procurer presque à volonté.

Les "Caveurs", ou chercheurs de truffes, arrivent au bout de quelques années à posséder un coup d'œil d'une justesse merveilleuse pour délimiter leur champ d'exploration. Ils ne partent pas dans l'inconnu, ils savent où ils vont et il sont certains d'avance qu'ils ne reviendront pas bredouilles. D'ailleurs le caveur emmène avec lui deux précieux auxiliaires, dans le Centre il se sert d'une truie, dans le Dauphiné il préfère le chien. A peine sur le terrain propice l'animal bien dressé se met en quête, il flaire le sol au pied des arbres, va, vient, tourne, ne laisse nulle place sans l'avoir minutieusement inspectée, tout à coup il pousse un grognement et à l'aide de ses pattes il gratte la terre friable, met à jour le tubercule et docilement vient le déposer au pied de son maître. C'est en cela surtout que le chien est supérieur à la truie, car cette dernière doit être surveillée de très près si on veut avoir la truffe intacte, elle profite de la plus petite distraction pour la dévorer. A chaque tubercule apporté, le chien est caressé et récompensé à l'aide d'un morceau de sucre, ce qui l'en-

courage à continuer sans relâche ses fructueuses recherches.

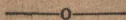
Dans le Périgord on commence à se servir des chiens qui semblent donner aux "caveurs" de meilleurs résultats, mais certains cultivateurs se plaignent amèrement du nouveau procédé, et regrettent le système primitif. Ils prétendent en effet qu'un chien bien dressé peut parfaitement rechercher les truffes la nuit, et venir les apporter au pied de son maître tranquillement assis sur le bord du chemin. Or qu'y a-t-il de plus difficile à observer pour un braconnier, si ce n'est la délimitation exacte de son territoire avec celui du voisin, j'entends par là ceux qui possèdent un lopin de terre, car ils sont légions ceux qui n'ayant pas le moindre coin justificatif, reviennent de leurs expéditions nocturnes avec un sac gonflé de truffes lesquelles représentent une valeur marchande très élevée.

Je m'arrêterai là dans cette petite étude, trop heureux si elle a pu vous procurer un moment de distraction tout en vous documentant sur ce tubercule dont vous aimez tant à considérer les protubérances bleuâtres, bosseler la cuirasse dorée d'une dinde cuite à point et triomphalement déposée sur la table un jour de Christmas.

—o—



La Légende des Cerises de La Judée.



Par une splendide matinée du mois de mai, trois voyageurs suivaient à pied la route bordée de frais sycomores qui, de la ville de Tibériade, assise au bord du lac de Génézareth en Palestine, conduit à Magdalum, autre petite ville bâtie en amphithéâtre au flanc d'une verte colline couverte de pampres luxuriants, dont les raisins, par leur bonté et leur grosseur, rappellent ceux que les envoyés de Josué rapportèrent autrefois de cette terre de promesse.

L'heure était matinale, un léger brouillard transparent comme un voile de gaze flottait à la surface du lac, dont les flots souriant sous le souffle embaumé d'une brise printannière imprégnée du parfum des orangers, caressaient avec un harmonieux murmure le sable argenté de la rive.

Le soleil venait de se lever derrière la chaîne du Liban, dont, sur ce point, le mont Araba forme le point culminant ; ses rayons, glissant à travers les branches tordues des grands cèdres, descendaient en cascade d'or et de pourpre sur la croupe de la montagne, éclairant les villas éparpillées dans un pittoresque désordre, et faisant saillir vivement, au milieu des enclos entourés par des haies de cactus et d'orangers en fleurs, les toits en terrasse blanchis à la chaux.

Au loin, sur le lac, des barques aux voiles de lin rasaient en se balançant douce-

ment les flots tout scintillants d'étoiles d'or, d'émeraude et de pourpre, qui à l'horizon, confondaient leur azur avec celui du ciel, dans lequel glissaient paresseusement de petits nuages effilés, semblables à des zones de satin rosé.

Sans se laisser dominer par le charme de cette matinée et la magnificence de ce ravissant paysage, les trois voyageurs continuaient à avancer rapidement sous la voûte verte des sycomores plantés au bord de la route qui longeait la mer de Génézareth.

Le premier et le plus grand des trois précédait de quelques pas ses compagnons. Une tunique orientale de laine souple et blanche, attachée par une ceinture lâche, et descendant à larges plis jusqu'à ses pieds, chaussés de sandales retenues par des bandelettes croisées, dessinait sa taille majestueuse et imposante. Son cou était nu, et sur ses épaules tombait une abondante chevelure bouclée d'un blond ardent partagée à la nazaréenne de manière à découvrir son front large et élevé.

Par la simplicité de son costume, comme par celle de son équipage, cet homme paraissait appartenir à la classe inférieure du peuple, mais son visage d'un brun légèrement olivâtre, resplendissait d'une intelligence supérieure, tempérée par une expression d'indicible bonté.

Une moustache légère ombrageait sa lèvre finement dessinée, sa barbe était tail-

lée en pointe et ses yeux bleus, d'une douceur infinie, semblaient refléter la pureté du ciel vers lequel ils étaient levés.

Ses deux compagnons étaient, au contraire d'une nature vulgaire, et rien chez eux ne décelait qu'ils dussent s'élever, par l'intelligence, au-dessus de la classe à laquelle ils appartenaient.

L'un d'eux, nommé Pierre avait longtemps mené la rude existence de pêcheur sur le lac de Tibériade ; ses mains étaient calleuses, ses épaules carrées, son cou trapu, son crâne, son crâne singulièrement dénudé, sa peau rude et son teint rougeâtre tirait sur la couleur de la brique.

Peu sensible aux beautés de la nature ou trop habitué aux splendeurs du ciel d'Orient pour s'en étonner, celui-ci marchait, causant à demi-voix avec son compagnon, un homme du peuple comme lui, et comme lui vêtu d'une tunique ou robe grossière en poil de chameau.

De ces trois voyageurs, le premier était Jésus, fils de Joseph et de Marie, descendant du roi David et déjà célèbre prophète en Israël, les autres Pierre et André, deux de ses premiers disciples.

Pêcheurs tous les deux, ils avaient, à sa voix abandonné leurs filets pour le suivre et ils l'accompagnaient de ville en ville, de bourgade en bourgade, attendant avec impatience le jour où ils seraient appelés à prendre la part qu'il leur avait promise dans son royaume.

Par ce royaume, ils entendaient alors une puissance temporelle, leurs idées n'avaient pas pu s'élever plus haut et leur foi n'était pas encore exempte d'ambition, d'orgueil peut-être.

Pierre surtout, avec sa nature ardente, ne rêvait que conquêtes et victoires ; c'était un de ces hommes qui n'hésitent pas, quand il s'agit d'un acte éclatant, à exposer leur vie, mais qui regardent comme au-dessous d'eux l'accomplissement d'un acte ordinaire.

Le futur apôtre ressemblait à ces sol-

dati raisonné qui veulent bien marcher au feu et se faire tuer, mais qui, par une fausse idée de l'honneur et du devoir, se mettent au-dessus de ce qu'ils appellent les minuties de la discipline, bonnes tout au plus pour des recrues qui n'ont pas encore fait leurs preuves.

Jésus qui instruisait surtout ses disciples par des exemples ou des paraboles, voulut donner une leçon bienveillante à celui qu'il avait déjà désigné d'avance pour être le prince de ses apôtres et son premier vicaire sur la terre.

Sans s'arrêter dans sa marche, il se retourna à demi vers l'ancien pêcheur et lui montra, du doigt, sur la route, un vieux fer tombé du pied d'un cheval.

Pierre causait, en ce moment, avec André, du royaume futur du Christ et des honneurs qui leur étaient réservés ; il vit et comprit le signe de son maître, mais jugeant l'action qui lui était commandée comme indigne d'un futur premier ministre, il feignit de regarder le lac et passa outre sans se baisser.

Jésus revint sur ses pas, ramassa le fer continua sa route sans dire une seule parole.

Peut-être, en voyant son maître faire ce que lui-même avait refusé, l'apôtre sentit-il dans son cœur un léger remords, mais une fausse honte le retint encore, et, au lieu de s'excuser, il feignit une seconde fois n'avoir rien remarqué.

Le voyage continua.

Une heure ou deux après ce petit incident, ils arrivèrent à Magdalum.

La première maison qu'ils y rencontrèrent était celle d'un forgeron qui, devant sa porte, battait sur son enclume une barre de métal rougie au feu.

Jésus s'approcha de l'ouvrier et lui offrit son fer de cheval, pour lequel il reçut en paiement deux oboles.

A l'extrémité opposée de la rue qui traversait le bourg, une femme se tenait assise au bord du chemin, devant un établi

sur lequel elle avait étalé plusieurs paniers de cerises nouvellement cueillies, rouges comme le corail, et d'une grosseur énorme.

Pour ses deux oboles, Jésus s'en fit donner une poignée, qu'il plaça dans un pan de sa robe.

Pierre croyait que son maître ferait halte à Magdalum pour y enseigner, mais le Christ allait à Bethsaïda et ne s'arrêta point.

Or, de Magdalum à cette ville la route, obliquant sur la droite pour contourner la pointe du lac, quitte brusquement la plantureuse vallée et traverse un désert aride, rocailleux, entrecoupé de collines sablonneuses, sans ombre et sans verdure.

En cet endroit, où la brise ne se fait pas sentir, le soleil, déjà haut, avait rendu le sable brûlant, et la chaleur, doublée par la réverbération des rochers et des eaux du lac, était vraiment insupportable.

Jésus semblait ne pas s'apercevoir de ce changement, et marchait du même pas à travers le sable et les cailloux.

Au bout d'un quart d'heure, les deux disciples avaient cessé de causer, et leurs yeux cherchaient anxieusement devant un arbre ou une maison.

Mais, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait qu'une succession de collines fauves se prolongeant comme un mur interminable.

Pierre avait la tête nue et son front chauve ruisselait de sueur.

La route continuait à escalader les collines poudreuses et à redescendre dans les ravins embarrassés de cailloux roulés par des torrents desséchés. L'air qu'on y respirait était suffoquant, une vapeur ardente, comme celle qui tremble autour de la flamme d'un cierge, s'élevait de la terre sous la puissante aspiration du soleil.

On n'entendait d'autre bruit dans ces lieux désolés que le murmure monotone du lac et le bruit strident des cigales cachées dans les buissons raugris.

Pierre n'avancait plus qu'en s'appuyant sur son bâton, sa poitrine haletait et sa respiration était sifflante.

Si encore il eût eu une goutte d'eau pour rafraîchir sa gorge brûlante !

Soudain il aperçut sur la poussière une cerise gonflée d'un suc parfumé que le Christ avait laissé tomber en marchant ; il se courba avec précipitation, ramassa le fruit et l'avalait avec avidité.

Mais qu'était une cerise pour le pêcheur altéré ?

Vingt pas plus loin, une seconde cerise tomba de la robe du Christ.

Pour la seconde fois, Pierre se pencha sur la terre pour s'en emparer.

Dix fois de suite, dans l'espace de cent pas, des cerises roulèrent l'une après l'autre dans la poussière.

Dix fois de suite l'apôtre se courba sur le sol.

À la douzième, le Christ se retourna et le regarda.

Pierre venait d'essuyer le fruit sur la manche de sa robe et le portait à ses lèvres.

Il s'arrêta confus.

"Pierre, lui dit son maître, avec son sourire d'une ineffable bonté, si tu t'étais baissé une seule fois pour ramasser le fer, tu n'aurais pas eu à te courber si souvent pour chercher dans la poussière les fruits tombés de ma robe."

Et, partageant les fruits entre les deux disciples il en prit occasion de leur enseigner que parmi les devoirs, il n'en est aucun de petit ou de méprisable.

À l'horizon, on apercevait les tours de Bethsaïda : la route plongeait de nouveau dans une vallée ombreuse, et la brise, se jouant dans les palmiers, balançait leurs longs éventails sur la tête des voyageurs.

Telle est la légende fraîche et touchante des cerises de la Judée.



Etes-Vous Degoute de Certaines Nourritures ? Alors, Vous Êtes Atteint de "Sitophobie"

A. RIOU.

ETES-VOUS écoeuré par l'odeur de l'ail ? Professez-vous une aversion pour les œufs ? Les oranges vous rendent-elles malades ? Détestez-vous les mets gluants ?

Ne vous inquiétez pas outre mesure ! Vous êtes tout simplement atteints d'une affection passagère à laquelle il est très facile de remédier et que les médecins ont dénommé la "Sitophobie".

Le docteur Georges M. Niles, professeur de "gastroen terologie" et de "thérapeutique" à l'école de médecine d'Atlanta, décrit dans un article du "Médical Record", cette maladie singulière et la traite de "fantôme de la digestion". Il l'assimile à la peur instinctive de certaines gens pour les hautes altitudes, les balcons sans barrières ou l'appréhension des chambres hermétiquement closes, "l'agoraphobie" ou "la claustrophobie", selon les termes en usage.

"Je me souviens fort bien", écrit le docteur Niles, "d'un voyageur neurasthénique qui était atteint d'une frayeur instinctive du "beurre" et de tout ce qui

pouvait être préparé à l'aide de ce condiment. La vue d'un plat à beurre placé devant lui sur une table frappait si malencontreusement son esprit, que pour l'éviter il se ruinait en pourboires vis-à-vis des garçons d'hôtel, lesquels tout naturellement, exploitaient la situation.

"Un éminent docteur de la Nouvelle-Orléans, me racontait dernièrement une expérience faite par lui sur un citoyen de la Louisiane qui professait une phobie extrême pour "l'ail" dont le parfum est si recherché par nombre d'artistes culinaires de cet État. Comme presque tous les plats français ou espagnols qui étaient servis à l'hôtel où il se trouvait, contenaient le parfum exécré, le malheureux se trouvait réduit à une diète forcée qui ne laissait pas que d'être extrêmement désagréable. Un jour cependant, en désespoir de cause, cédant aux sollicitations de son médecin, il consentit à goûter d'un plat contenant une légère quantité d'ail, à la condition toutefois que l'homme de l'art resta près de lui, tout prêt à le soigner en cas d'événement funeste. Le médecin accepta et

resta pendant 7 heures auprès de son malade imaginaire, tout prêt à parer aux éventualités que son cerveau malade avait pu concevoir. Lorsque le patient se fut assuré que rien d'anormal ne se produisait, sa "phobie" disparut immédiatement et il devint un des plus ardents adeptes de cet odorant condiment."



Il se ruinait en pourboires.

Le docteur Niles explique les effets malfadifs produits par la "Sitophobie" en déclarant que le goût et l'odeur agissent d'une façon sérieuse sur les sucs gastriques et pancréatiques. Certains aliments tels que les ragoûts et les soupes, contiennent certaines matières dénommées "secrétagogues" qui fournissent aux différents sucs de l'estomac un liquide très favorable à la digestion. D'autres nourritures telles que le pain ou le blanc des œufs, demandent pour être digérées une consommation excessive de "secrétions psychiques", ainsi dénommées parce qu'elles se forment en proportion directe de l'idée que l'on se fait de la nourriture absorbée.

Il existe également certaines sécrétions dénommées "hormones" d'un mot grec

qui signifie "exciter", lesquelles régularisent la quantité et la qualité des sucs digestifs, s'accordant avec les besoins mécaniques et chimiques. Ces besoins, dit le docteur Niles, sont généralement prévus par l'évolution des sensations psychiques. Ainsi on s'accorde à dire que l'impression de l'esprit en ce qui concerne les nourritures qui vous sont présentées, supplée à la quantité de sucs nécessaires pour assurer la digestion; c'est ainsi que des aliments qui plairont aux yeux et sur lesquels notre esprit s'arrêtera avec une évidente complaisance, se digéreront avec beaucoup plus de facilité que ceux qui seront absorbés avec répugnance, voire même avec le souci de ne pas être désagréables à leurs hôtes.

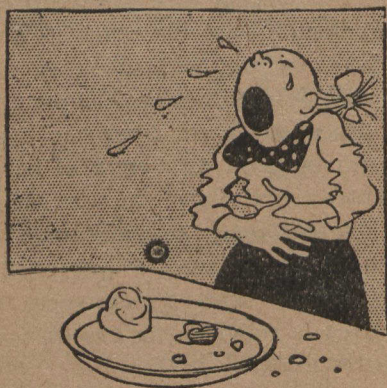
Toutefois et c'est là que les "hormones" interviendront d'une façon désastreuse certaines nourritures absorbées sans plaisir, pourront devenir dangereuses



Il détestait l'ail...

par suite de l'effet psychique déterminé dans l'estomac. Ainsi en admettant que le convive se soit forcé à manger certains mets à contre-cœur, il pourra en résulter pour lui de sérieux inconvénients.

La phobie peut d'ailleurs se déclarer brusquement sans causes bien définies comme le prouve l'exemple suivant cité par le Dr Niles: "Je connaissais, raconte-t-il, un jeune homme fort intelligent et



**Les nourritures absorbées sans plaisir
sont néfastes à l'estomac.**

de haute famille, qui raffolait des pommes. Son garçon d'écurie connaissant cette petite passion, s'empressait de lui apporter toutes les fois qu'il en avait l'occasion, un panier rempli de fruits superbes, aux tons rouges qui mettaient l'eau à la bouche rien qu'à les regarder.

"Mon jeune ami s'en régala à plaisir, lorsqu'un jour visitant ses dépendances à la campagne, il s'aperçut que l'arbre qui fournissait les fruits savoureux était proche de la fosse à purin sortant des écuries, à partir de ce moment ce fut fini, jamais il ne put toucher une pomme sans dégoût.

"Je pourrais citer encore l'exemple d'un de mes amis grand amateur d'écrevisses, qui était le commensal habituel d'un petit restaurant situé au bord de l'eau, où son plat favori était particulièrement bien préparé. Un jour qu'il était arrivé avant l'heure du repas, il alla se

promener du côté de la rivière et sa vue fut attirée par une carcasse de bœuf à moitié immergée. Lorsqu'il sut que cette viande en décomposition servait à capturer son mets favori, il prit la fuite et ne voulut jamais plus entendre parler d'écrevisses à ses repas.

"Une dame de mes amis qui possédait un petit garçon me racontait que le bambin, fort gourmand de pommes, trouvait qu'on ne lui en donnait jamais assez. Un jour l'enfant étant resté seul à l'office en présence d'un panier rempli de ses fruits préférés, en mangea une telle quantité qu'il faillit mourir d'indigestion. L'enfant est devenu un homme depuis cette aventure, mais la simple vue d'une pomme lui inspire du dégoût.

"Beaucoup de gens prétendent que la "Sitophobie" en ce qui concerne la vian-



**La dyspepsie chronique produit la
"Sitophobie"**

de, est due à l'habitude qu'ont certains médecins de préconiser l'emploi de la viande saignante à leurs malades. L'aspect seul du sang frappe l'esprit et détermine chez eux un dégoût qui se manifeste

dans la suite par une abstention totale de nourriture carnée. Beaucoup de gens sont devenus végétariens pour cette seule raison, sans songer que la viande est absolument nécessaire à l'organisme et que son emploi est même indispensable à notre économie.

L'homme est un animal omnivore. Nos aliments ne sont pas de date récente, leur base remonte à la plus haute antiquité; ils ont été recherchés suivant les besoins du corps et absorbés par des millions d'individus avant nous. Ce besoin de viande est donc inné chez l'homme et le bannir est absolument contraire aux règles humaines établies depuis des siècles. Bien plus il est à prévoir que si cette diète se propageait, nous en arriverions à un véritable désastre au point de vue de la nutrition.

La dyspepsie chronique, spécialement celle du type "nerveux" fournit la sitophobie la plus compréhensible. Ces malades qui parfois digèrent bien, parfois mal, arrivent à se dégoûter de certains mets, les proscrivent peu à peu l'un après l'autre, même ceux qui leur plaisaient le plus, et en général deviennent les ennemis jurés de la viande. Ce qui n'empêche que leurs

estomacs la réclament nuit et jour, et que devant la privation voulue, l'esprit se déprime, les forces s'en vont peu à peu et la porte s'ouvre toute grande à la neurasthénie.

Le docteur Niles prétend que les médecins chargés de soigner la sitophobie doivent arriver à faire accepter à leurs malades les nourritures dont ils sont dégoûtés, en agissant avec patience, persuasion et stratégie, tout en leur prouvant que ces essais ne leur seront pas contraires. Ils doivent aussi exiger d'eux un déplacement immédiat, les séparer de leur milieu habituel, de leur atmosphère coutumière et de leur nourriture ordinaire. Ce ne sera que par l'exercice physique qu'ils arriveront à la guérison et qu'ils les empêcheront de se livrer à leurs analyses personnelles. Dans ces conditions, conclut-il, nous pourrions attendre avec confiance la santé désirée et la reprise du goût pour tous les aliments demandés par un corps normalement constitué.

Il ne s'agit donc que de posséder la patience et la volonté, pour arriver à se guérir de la "Sitophobie".

— 0 —

A decorative floral border with symmetrical scrollwork and leaf patterns, framing the text. It features a central floral motif at the top and bottom, with vertical elements on the sides.

PETITE MÈRE, C'EST TOI!

—§—

PIÈCE À DIRE

—§—

La nuit, lorsque je sommeille,
Qui vient se pencher sur moi?
Qui sourit quand je m'éveille?
Petite mère, c'est toi!

Qui gronde d'une voix tendre,
Si tendre que l'on me voit
Repentant rien qu'à l'entendre?
Petite mère, c'est toi!

Qui pour nous est douce et bonne ?
Au pauvre ayant faim et froid,
Qui m'apprend comment on donne?
Petite mère, c'est toi!

Quand te viendra la vieillesse,
A mon tour veillant sur toi,
Qui te rendra ta tendresse?
Petite mère, c'est moi!

SOPHIE HUE.

ABONNEZ-VOUS — A — LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Oahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS OOMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom . . .

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse



Une Recette Culinaire Indienne !

LA CUISSON DU POISSON SUR UNE PLANCHE

TOUTES les nations ont depuis fort longtemps décerné à la France la palme culinaire, et chacun s'accorde à dire que c'est elle qui a su le mieux conserver les traditions au point de vue de la table. Néanmoins, chaque puissance possède au moins quelques recettes particulières, qui mettent en émoi les modernes Brillat-Savarin. Nous ne parlerons aujourd'hui que de l'Amérique et de la singulière façon employée par certains cuisiniers de mérite, pour préparer le poisson. Emprasons-nous de dire à leur louange, qu'elle mérite d'être citée en bonne place, car elle fournit un plat exquis digne de figurer sur la table des gourmets les plus difficiles. Il s'agit en l'espèce de la cuisson du poisson sur une planche.

Le fait paraît bizarre, on le comprendra mieux, si nous disons que ce procédé était et reste encore employé par les In-

diens de la prairie, à qui les Américains ont dérobé le secret. Les peuplades sauvages, en principe, vivant en pleine nature, n'ayant à leur service que des instruments rudimentaires, se sont ingénies à plier ces moyens aux exigences de la vie journalière et à en extraire la quintessence à leur profit. Que de panacées médicales les "simples" ne leur ont-ils pas fournis, qui resteront ignorées de nos pharmaciens, parce que leur contact assidu de la nature leur a permis de disséquer minutieusement la flore des contrées parcourues et d'éprouver les bienfaisants effets de certaines plantes, par le long et constant usage qu'ils en ont fait.

Il en a été de même pour la préparation de leurs repas. Chez eux comme chez nous, toutes proportions gardées, les goûts se sont affinés, et devenus plus délicats ils ont tout naturellement cherché à

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Eidi-Propriétaires,

Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25
pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au
Samedi.

Nom . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul.
St-Laurent, Montréal.

satisfaire ce désir de bonne chère, en utilisant les moyens à portée de leurs mains. C'est ainsi qu'a pris naissance le procédé du poisson cuit sur la planche.

Il y a quelques années un maître d'hôtel Américain ayant connu le procédé l'employa dans son établissement, mais, soit qu'il n'eût pas le tour de main nécessaire, soit qu'il n'eût que de vagues notions sur la manière de s'en servir, son essai fut déclaré "indésirable" et tout naturellement abandonné. Il n'était pas pour cela oublié, car tout récemment un chef de cuisine reprenait le système déchu, l'étudiait avec soin et obtenait par son emploi un succès sans précédent. A partir de ce moment le "poisson à la planchette", prenait rang parmi les mets de choix et permettait aux Américains de s'ennorgueillir d'une véritable trouvaille culinaire.

Ce qu'il y a de bon c'est que ce procédé peut être employé dans n'importe quelle cuisine et ne nécessite aucune dépense spéciale. La planche dont on se sert doit être confectionnée avec un morceau de bois dur, très sain, découpé dans un pommier, un châtaigner, un cerisier ou un prunier. Sa forme sera oblongue ou ovale, le centre pourra être légèrement creusé de façon à recueillir le jus qui s'échappe au moment de la cuisson. Tous les poissons susceptibles d'être bouillis peuvent être préparés sur la planche (truite, maquereaux, poissons blancs, etc.), et gagnent sensiblement comme goût à être cuits de cette façon. Les steaks de saumon, ou de halibut, avec ce procédé, sont d'un goût exquis.

Voici comment le cuisinier opère en général. Il frotte d'abord sa planche avec de l'huile d'olive ou du beurre fondu, puis après avoir vidé son poisson, l'avoir lavé et assaisonné, il en dépose la chair

sur la planchette avec des morceaux de beurre ou du lard. Il est alors tout prêt pour être placé à cuire dans un four chaud, ou bien à griller à proximité de la flamme du gaz. Pendant sa cuisson il s'imprégnera des savoureuses odeurs du bois et acquerra un goût délicieux qui ne peut être égalé.

Le poisson étant à point est dressé avec une purée de pommes de terre dans laquelle on ajoute un jaune d'œuf pour chaque tasse de purée, et entouré de légumes, tels que tomates grillées, oignons frits, radis roses, cresson ou persil.

Nous indiquons cette façon de servir, simplement pour mémoire, car il peut être modifié au goût de chacun et suivant la saison. On peut acquérir une planche de grande dimension pour 75 cents, ou bien une planchette oblongue qui est la plus commode, creusée en son milieu, pour 50 cents et même moins. On peut au lieu de purée de pommes de terre garnir avec des croquettes et si on ne possède pas de légumes se servir des feuilles de radis pour entourer le plat.

Règle générale, la planche ne doit jamais être lavée, mais grattée, puis frottée avec un morceau de pain de façon à ce que toutes les matières grasses disparaissent; on la polit ensuite avec un morceau de papier jusqu'à ce qu'elle soit extrêmement propre. La planche prend de la valeur au fur et à mesure de son usage et après plusieurs années de services elle est à point, aussi conseillons-nous à la maîtresse de maison qui en posséderait une dans ces conditions, de la conserver précieusement comme un véritable trésor.

A. R.

—o—

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

— ○ —
Poirier, Bessette & Cie, Éditeurs-Props.,
200, Bld St-Laurent, Montréal.
— ○ —

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

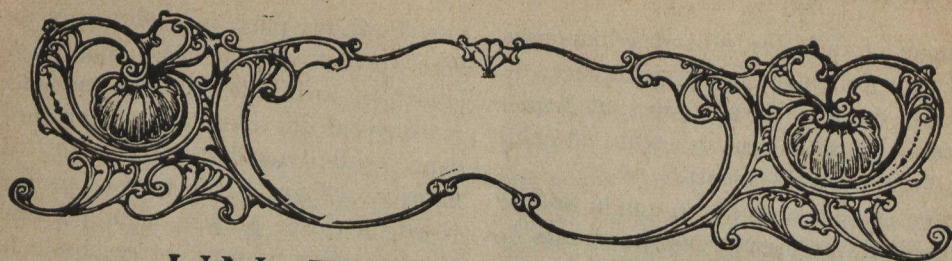
LE PLAISIR DE LA CHOSE



Tigusse.—Veux-tu fumer un peu mon cigare à ton tour, il n'y a rien de plus amusant!

Titpierre.—Jamais j'eroirai çà en voyant la tête de ton p'tit frère qui vient d'fumer...

Tigusse.—Eh ben... justement! c'est-y pas du "fun" de voir la tête qu'y fait maintenant?



UN PAYS IGNORE

QUELQUES MOTS SUR LA LAPONIE ET SES HABITANTS

Par A. Riou.

NOUS vivons à une époque d'explorations à outrance, l'homme a soif de découvertes, les vieux continents deviennent trop étroits pour contenir sa débordante activité. L'inconnu l'attire, l'inconnu le fascine, et, il faut bien le dire aussi l'attrait de la réclame, le désir de briller, l'appât des honneurs, l'entraînent dans des expéditions lointaines et périlleuses qui permettent à la Science, lorsqu'elles réussissent, d'ajouter quelques pages à ce livre mystérieux qui s'accroît tous les jours, mais dont tant de feuillets restent encore immaculés.

Le siècle précédent avait vu les explorateurs se ruer à la conquête des continents noirs, braver les soleils équatoriaux, et s'enfoncer dans les profondeurs mystérieuses et inexplorées des forêts vierges. De larges traces sanglantes ont malheureusement marqué les différentes étapes de ces hardis pionniers de la civilisation, et les territoires dont ils ont relevé la topographie ont trop souvent servi de dernière demeure à ces braves dont les noms sont pour la plupart ignorés.

Le XXe siècle a tourné ses regards vers

les solitudes glacées du pôle, toute une héroïque phalange s'est partagée la tâche ingrate et terriblement dangereuse, d'en pénétrer les secrets. Hélas! dans les brumes polaires comme sous le brûlant soleil de l'Afrique équatoriale, le progrès exige



Lapons et leurs rennes

sa rançon et déjà les solitudes immenses de la mer de glaces, sont jalonnées de cadavres, dont le dernier, devant lequel s'inclinent tous les gens de cœur, est celui du vaillant capitaine Scott.

Il n'en est pas moins vrai que la science a recueilli de précieux renseignements de la bouches des Amunsden, des Charcot, et consorts, et que même les profanes se sont passionnés à leurs récits émouvants. Nous voici pour quelque temps curieux de banquises et d'icebergs, d'aurores australes ou boréales; il n'est pas jusqu'aux chiens esquimaux qui ne soient actuellement à la mode.

que. Pour ma part, mes souvenirs de collège restent quelque peu vagues à cet égard. Si je fouille dans ma mémoire j'y retrouverai que c'est une région de l'Europe septentrionale, comprenant d'une manière générale les terres situées au Nord du cercle polaire, sans que leur extension géographique corresponde à aucune division politique précise. La Laponie est partagée entre les districts norvégiens du Norrland, de Trômto et du Finmark, les districts suédois d'Asele, de Pitea, d'Urnea, de Lulea et de Torneva.

Je saurai aussi que l'unité des provinces laponnes réside surtout dans le climat uni-



Un village lapon, dessiné par Turi (extrait de "Le Livre du Lapon", Rütten et Loewing, édit., Francfort).

Et puisque je parle d'Esquimaux, j'avoue que je demeure étonné, en songeant au peu de renseignements que nous possédons sur ce petit peuple dont l'histoire après tout me semble tout aussi intéressante à étudier que celle des cannibales de l'Afrique centrale. Je ne veux pas m'occuper ici des Esquimaux du nord de la Sibérie ou du Groenland mais d'un peuple plus civilisé, les Lapons.

Qui de nous connaît la Laponie? ou du moins quel est celui qui peut retrouver dans son cerveau des détails intéressants sur ce peuple au point de vue géographi-

forme, dans la faune et la flore à peu près identique. Je me souviendrai que l'hiver y est rigoureux, et l'été insignifiant, que la renne est considéré comme le plus précieux des animaux, et que les indigènes du pays ont une prédilection pour l'huile, la graisse, et en général pour tous les corps gras dont ils sont extrêmement friands.

En somme fort peu de choses, et surtout absolument nulles au point de vue d'une documentation sérieuse sur les mœurs, les coutumes, les habitudes et le degré de civilisation de ces peuplades que l'on se

plait à considérer comme sauvages.

Or voici qu'un événement inattendu vient bouleverser toutes nos conceptions sur ce petit peuple. La Laponie sort de sa torpeur et se révèle tout à coup au monde civilisé par un document littéraire, "Le livre du Lapon", sorti de la plume de Jean Truri son premier écrivain. Evidemment, ce livre ne peut s'annoncer au point de vue littéraire par des épopées ou des drames. En somme les horizons sont un peu monotones dans ce pays et leur

tristes.

A ce que j'ai pu juger, Truri n'est pas un Lapon européenisé des frontières du territoire. Il fait bien partie de ces tribus nomades, rudes et primitives, vivant sur les plateaux glacés entre leurs huttes et leurs troupeaux, et de ce fait l'ouvrage n'en acquiert que plus de valeur, en ce sens que les remarques sont prises sur le vif, sans la moindre contrainte et avec l'idée bien arrêtée de dépeindre les choses telles qu'elles sont et non telles pourraient être.

Ce qui frappe tout d'abord c'est la place considérable que tiennent les "rennes" dans l'existence laponne. Ces animaux sont en quelque sorte les maîtres absolus et les hommes ne sont que leurs esclaves car ils doivent les suivre dans leurs migrations. Suivant la saison, le renne se dirige au Sud ou au Nord en quête de pâture; inutile de chercher à résister à l'instinct qui le pousse, il est si violent qu'on ne peut le retenir. Le lapon se soumet, il plie bagage, charge tentes et vêtements dans des traîneaux ou sur le dos de quelques animaux spécialement dressés et suit son troupeau qui constitue sa seule, son unique richesse.

Deux autres animaux jouent également un grand rôle dans la vie laponne, ce sont l'ours et le loup. Les habitants de ces contrées se plaisent à conter sur eux des légendes merveilleuses, ce qui ne les empêche pas de les craindre. D'ailleurs il en est de même pour tous les animaux, minéraux ou végétaux, car ils sont convaincus que tout dans la nature est animé d'une vie spéciale et que si ces différentes espèces ont perdu l'usage de la parole, elles ont du moins conservé celui de l'ouïe et de l'entendement. Pour eux, le loup serait fort comme un homme et malin comme neuf; l'ours au contraire posséderait



Lapons sous la tente

diversité ne prête pas à une poésie intense. Le style n'est pas des plus fleuris (mais où pourrait-on trouver des fleurs dans ce pays), il n'est pas épique non plus, les Lapons ne s'entretiennent pas comme leurs frères d'Orient. Restait donc la vie intime, familiale, c'est ce que Truri a cherché à décrire. L'esprit y est un peu naïf, mais il y a de l'observation et tel qu'il est, il fourmille de faits qui peuvent nous aider à reconstituer l'existence, les habitudes et les croyances de ses compa-

la force de neuf et l'intelligence d'un seul. De plus, il aurait l'avantage d'être d'une galanterie excessive et ne s'attaquerait jamais à une femme.

L'auteur nous donne de très curieux détails sur sa race, son hygiène spéciale, son éducation, sa thérapeutique, ce qui nous permet aujourd'hui de nous faire une idée à peu près nette de ce petit peuple jusqu'alors inconnu.

Les Lapons, nous dit Truri, sont de petite taille, ils ont la peau jaunâtre, et cela

serrées qui entrent dans des bottes de peau.

Leur industrie se borne à la confection de filets, de raquettes pour marcher sur la neige et de quelques objets en os, en bois, ou en écorce.

Ils habitent d'ordinaire des petites tentes de toile posées sur des perches ou des maisons en bois ou en écorce. Sur le littoral ils se livrent à la pêche, à l'intérieur ils chassent où ils élèvent le renne. Comme religion ils sont luthériens ou Chré-



Une hutte de terre et de branchages

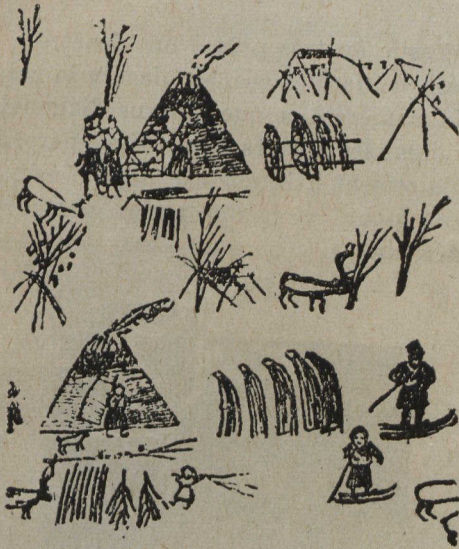
tient du moins à ce qu'il assure, au défaut absolu d'ablutions, le lavage est complètement ignoré en Laponie. Leurs cheveux sont noirs droits et fins, la barbe rare, la poitrine développée, leur crâne est extrêmement raccourci, leurs faces larges avec des pommettes saillantes, les yeux petits et bridés. Leur taille varie entre 1 m. 45, ou 1 m. 53, selon les sexes. L'hiver, ils font usage de long vêtements en peau de renne qu'ils remplacent l'été par des costumes de laine brune, sous ce vêtement ils portent des espèces de culottes

tiens orthodoxes, mais ils ont conservé quantité de pratiques païennes.

Les enfants sont l'objet de soins assidus pendant leur âge tendre; leur berceau se compose d'un tronc d'arbre creusé, et on les enveloppe en guise de langes dans des peaux de jeunes rennes qui offrent plus de souplesse. Leur nourriture, outre le lait maternel, se compose de graisse de renne, et on les amuse à l'aide de verroteries suspendues devant leurs yeux.

Au point de vue médecine, les Lapons pratiquent une quantité de remèdes in-

vraisemblables dont ils se montrent cependant très fiers et qui se transmettent religieusement de générations en générations. Ainsi sur une blessure ils appliqueront des compresses d'eau fraîche, mais ils y joindront une emplâtre de fromage de renne; pour guérir le mal de tête ils se frottent le cou et le front, se rebroussent les cheveux et se versent sur le crâne du café noir bouillant; pour le mal de dents, ils



Décors et Scènes familiales de la vie des Lapons (dessin de Turi)

font chauffer un tibia de renne qui a séjourné longtemps dans la terre et se l'appuient sur la mâchoire.

Le Lapon commence à comprendre les bienfaits de l'instruction, aussi dans certains endroits, les enfants commencent-ils à fréquenter l'école, d'ailleurs "cela ne leur profite guère, nous dit Truri". L'instinct de cette race essentiellement nomade, n'aimant que la vie au grand air, se refuse à l'étude dans des salles closes. Le manque d'exercice et de vie libre les rend obtus, et détermine chez eux des maladies

dangereuses dont la tuberculose. Il leur faut une instruction spéciale, en rapport avec leurs tempéraments et leurs besoins, jusqu'à présent les quelques nations civilisées qui se sont occupées d'eux n'ont pas réussi dans leurs entreprises.

D'ailleurs, l'auteur gémit de l'immixtion de ces peuples, qui sont loin de leur apporter le bonheur auquel ils ont droit. Bien au contraire, les Lapons se plaignent d'être constamment spoliés par eux, des territoires pouvant servir de pâturages à leurs troupeaux et Dieu sait cependant, dit-il, s'ils sont maigres et peu fréquents! Sans cesse repoussés vers des régions désolées, le problème de la vie devient pour les Lapons extrêmement difficile à résoudre, c'est pour eux actuellement une question de "to be or not to be", dont l'Europe semble se désintéresser. Les exigences, nous dit Truri, deviennent telles, que les chefs de famille doivent restreindre le plus possible le nombre des enfants. Les Lapons ne se marient presque plus; seront-ils menacés de s'éteindre? Suédois et Norvégiens tiennent dans leurs mains le sort de ces petites populations, trop dociles et trop soumises pour se révolter jamais contre les injustices, et réclamer avec énergie les droits qui sont imprescriptibles chez tous les êtres humains. Souhaitons que les populations scandinaves prennent en pitié la situation lamentable de ces pauvres gens inoffensifs et surtout sympathiques.

Leurs désirs n'offrent aucune exigence, pourquoi leur refuser sur le globe la petite place qu'ils sollicitent avec des accents émus et des gestes de pitié, d'autant qu'il savent se contenter de peu et que cette place ne sera jamais la meilleure.



Petites Recreations Scientifiques

ILLUSIONS PRODUITES PAR LES MIROIRS INCLINES

Une caisse de forme cubique, dont l'intérieur est peint en noir mat, porte, au milieu de ses quatre côtés verticaux, une ouverture ronde de 6 pouces environ de diamètre, qui peut être fermée par un verre.

A l'intérieur de cette caisse, deux miroirs sans cadres sont placés verticalement dos à dos et suivant la figure diagonale. (Voyez la figure, en haut, à droite de notre gravure.) Enfin, sur le cadre qui forme le côté supérieur de la boîte, on a tendu une feuille de papier à calquer ou de papier huilé, à moins qu'on ne préfère se payer le luxe d'y substituer une plaque de verre dépoli.

Si l'on regarde dans cette caisse, on ne soupçonne pas l'existence des glaces qui se trouvent à l'intérieur, car celle que l'on a en face de soi forme, avec l'une des ouvertures latérales voisines, un angle tel que celle-ci paraît placée exactement en face de la première.

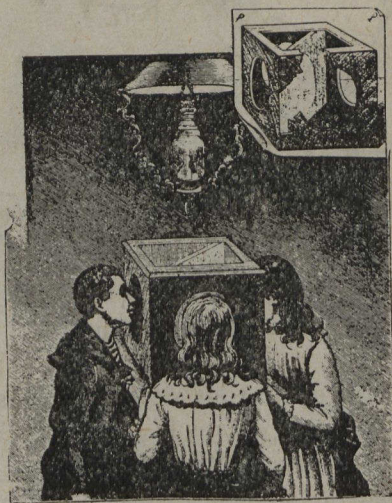
On comprend dès lors l'effet curieux produit sur quatre personnes qui regardent simultanément dans la caisse.

Chaque observateur voit en face de lui son voisin de droite ou de gauche, au lieu d'apercevoir celui qui lui est diamétralement opposé.

Il est avantageux de disposer l'appareil sous une lampe comme le montre no-

tre dessin, ou très près d'une fenêtre.

Dans ce dernier cas, on placera la caisse de manière à ce que la ligne diagonale suivie par les miroirs, soit dirigée perpendiculairement à la surface de la fenêtre, et cela pour éviter une ombre portée à l'intérieur.



On rend l'illusion plus parfaite en adaptant à chaque côté de la caisse et suivant le bord supérieur de celle-ci, un rideau noir sous lequel chaque observateur va se placer, comme le photographe derrière sa chambre noire.



EN AMERIQUE DU SUD

CHEZ LES INDIENS DU RIO PILCOMAYO

CHEZ les Indiens Chorotis ou Ash-luslay qui habitent le Rio Pilcomayo, lorsqu'un enfant a la chance de naître assez longtemps après la naissance d'un autre frère ou sœur, on lui permet de vivre.

Ils mènent une vie joyeuse et sont particulièrement chéris par les vieillards. On ne les corrige ni ne leur adresse jamais de dures paroles. Lorsqu'ils sont petits, ils tyrannisent toute la famille. Cette façon d'élever les enfants les rend amicaux et pleins d'attention lorsqu'ils sont plus âgés.

Par moments, les mères indiennes montrent pourtant plus de fermeté. On voit parfois un petit garçon Choroti avoir dans le pied une puce de sable. Sans prêter attention aux cris de l'enfant, la mère retire avec un poinçon d'os l'insecte gênant, tandis que les grand-mères empêchent le garçon de remuer.

Il règne une entente remarquable entre les parents et les enfants, ainsi qu'entre frères et sœurs.

On voit souvent des vieillards, aveugles ou impotents, nourris et soignés par les enfants. Si les ennemis menacent le village, on met d'abord tous les vieillards

en sûreté, pour qu'ils ne tombent pas en captivité quand les autres sont forcés de chercher leur salut dans la fuite. Mais pourtant quand ces vieillards deviennent trop embarrassants, on les tue parfois.



Enfant conduisant son grand-père aveugle.

L'enfant indien passe sa vie à jouer. Lorsque la mère va chercher de l'eau au fleuve avec sa petite fille sur le bras, celle-ci porte une cruche analogue à celle de sa mère, mais petite, toute petite, puis, quand la mère remplit sa grande jarre d'eau, la petite fille le fait aussi. La petite fille aussi avec une quenouille en suit bientôt sa mère à pied, portant sa cruche sur la tête. Quand la mère file, la petite fille aussi avec une que nouille en miniature. Le petit garçon joue avec son filet dans le village. Il le jette à terre pour prendre des feuilles et des tessons



Jouet chiriguano servant à lancer des balles.

de poterie, et c'est son grand-père qui lui enseigne à s'en servir.

Quand il devient plus grand, les vieillards lui font un grand filet et le conduisent à la pêche. D'abord il ne prend pas grand'chose, mais lui et son filet grandissent, et le garçon qui pêchait des feuilles et des tessons attrape de grands siluroïdes, des palometas et beaucoup d'autres poissons. De même, l'enfant apprend tout ce dont il aura besoin plus tard. Ainsi, en jouant, il fait son apprentissage de la vie sérieuse.

Dans leurs jeux ils ne se frappent ni ne s'injurient presque jamais. Un jour, dans un village ashluslay, on vit un petit Indien en frapper un autre. Cet événement prit tout de suite des proportions énormes : les parents des deux garçons s'invectivèrent les uns les autres pendant près de deux heures et ce sont surtout les

vieilles femmes qui se montrent particulièrement âpres au cours d'une pareille discussion.

Les grands garçons ne maltraitent jamais les petits. Quelquefois ils bondissent pour les attraper et les couchent par terre, mais ils ne les frappent pas. On ne voit jamais non plus se manifester chez eux la bassesse, la méchanceté, ni l'entêtement. Dans le cas d'une tricherie, aucune dispute n'existe.

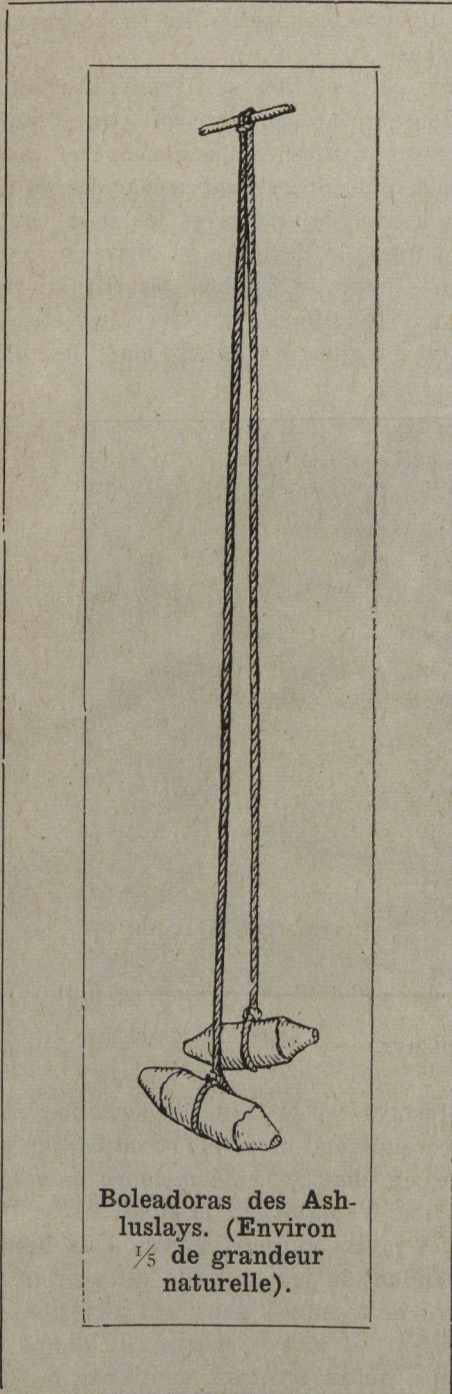
Tous les enfants du même sexe ne jouent pas ensemble : comme les nôtres, ils se séparent suivant leur âge. On peut distinguer trois classes chez les garçons. Ceux qui ont de deux à quatre ans ne participent pas aux grands jeux collectifs. Ceux de quatre à sept ans forment un autre groupe, ceux de sept à douze ans un troisième. Les garçons de plus de douze ans se considèrent d'ordinaire comme des adolescents ; ils participent aux grands jeux de balle et s'intéressent très vivement à la danse et aux filles.

Auprès de tout village choroti ou ashluslay, ou dans le village même, il existe une place ouverte, bien battue, utilisée pour les jeux et la danse. Les grandes rives sablonneuses du Pilcomayo forment aussi des terrains magnifiques où les enfants peuvent jouer et se rouler dans le sable.

Leurs premiers jouets, comme pour les nôtres, sont des hochets ; ils sont confectionnés avec des fruits, des os ou des morceaux de fer-blanc.

Comme je l'ai déjà dit, les enfants indiens font en jouant l'apprentissage de la vie ; le jeu est leur éducateur. De même que nos enfants, les petits Indiens imitent leurs parents.

Quand les Indiens Ashluslays étaient en guerre avec les Tobas, les garçons des villages ashluslays jouaient à la guerre.



Ils se divisaient en deux bandes, l'une représentant les Ashluslays, l'autre les Tobas. Les armes consistaient en fragments de roseaux avec lesquels ils se lançaient les uns aux autres des noyaux. Les combats étaient accompagnés de hurlements et de cris. Lorsqu'on faisait un prisonnier, on le scalpait; pendant qu'un ou deux garçons tenaient la tête du prisonnier, un autre faisait semblant de lui arracher la peau de la tête.

On voit souvent les enfants se partager ainsi en deux camps, l'un étant censé représenter les blancs, et l'autre les Indiens. Dans leurs jeux les plus violents, jamais trace de brutalité. La méchanceté, voire même la cruauté, qui se manifestent si souvent chez les enfants blancs, sont inconnues chez ces enfants sauvages. Après avoir un jour organisé un tir à la cible dans un village ashluslay, dès le lendemain, les garçons en installaient un semblable avec leurs arbalètes. Ces armes se trouvent chez tous les Indiens du Pilcomayo et du Río Parapiti.

Les grands-pères et les grands'mères, en tressant des filets pour leurs petits garçons, leur apprennent à en tresser eux-mêmes. Les vieilles femmes font les poupées avec lesquelles jouent leurs petites filles aussi gentiment que les nôtres. Ces poupées, qui sont d'un usage constant dans le Chaco, sont tout à fait intéressantes.

Le jeu favori des garçons est la "boleadora", bien connue des Indiens de la Pampa que les adultes n'emploient jamais ici. On joue à plusieurs avec les boleadoras: les garçons se rangent en ligne; quand l'un d'eux jette sa boleadora, les autres doivent chercher à la prendre avec les leurs. Ce jeu est certainement la survivance d'un temps où les boleadoras

étaient employées comme armes; peut-être rappelle-t-il aussi celui où les Indiens vivaient dans la Pampa, car cette arme est surtout appropriée aux plaines. Dans une légende matabo, on parle d'une lutte entre différents oiseaux où le "Chuna" s'est servi d'un boleadora. Les Matabos ne l'emploient plus, même comme jouet.

Un autre jouet qui est peut-être aussi un souvenir du temps passé, est l'échasse, que l'on voit employée chez les Ashluslays.

est de tresser avec de la ficelle des figures diverses, comme le font les enfants européens.

Les petites filles se livrent souvent à la danse ou au saut; on voit par exemple, les petites filles Ashluslays opérer ainsi: elles se placent les jambes écartées, en une longue rangée et serrées les unes contre les autres; la dernière se glisse à quatre pattes entre les jambes des autres; puis c'est le tour de l'avant-dernière, etc. Un autre jeu que pratiquent aussi les filles



Danseurs Ashluslays.

Les petits garçons roulent souvent des cerceaux faits d'osier. Ils jouent aussi avec de petits bâtons qu'ils jettent de la façon suivante: après s'être mis sur un rang, chacun tenant un bâton dans la main, l'un des joueurs jette soudain un de ses bâtons; les autres cherchent à le toucher à l'instant où il tombe par terre.

Un passe-temps habituel des petits garçons, des petites filles et aussi des adultes

ashluslays est le saut de corneille: elles s'accroupissent en cercle et sautent en mesure, en chantant une mélodie monotone et en se frapant sur la cuisse.

Les petits garçons jouent à la balle; cependant le jeu de balle est surtout réservé aux jeunes gens et aux hommes adultes. Il arrive même, de temps en temps, qu'un ou deux vieillards, qui ont conservé l'esprit juvénile, prennent part

à ce jeu. La plupart du temps, la partie est jouée entre les gens du village, entre camarades, mais parfois contre le village voisin, et alors l'ardeur est plus grande: il s'agit pour les deux partis de soutenir l'honneur du village et d'acquérir des prix.

Les Chorotis, les Ashluslays et les Matacos connaissent un seul jeu de balle. Ils jouent avec des bâtons recourbés, semblables aux crosses de hockey, et avec des balles généralement en bois. On se partage en deux camps, défendant chacun leur but, et qui sont placés à 100 ou 200 verges l'un de l'autre; celui des deux camps qui réussit à faire passer la boule au-delà du but de l'adversaire a gagné. Parmi les gardiens des buts figurent des vieillards et des enfants.

Généralement, on ne se livre à ce jeu que pour se distraire. Les jeunes gens, qui en sont les joueurs les plus ardents, emploient à cet exercice leurs journées, dans l'attente des danses et des rendez-vous du soir.

Jamais, au cours de ce jeu, il ne s'élève de querelles, et on se frappe pourtant les uns les autres très solidement sur les jambes avec les crosses, mais personne ne se fâche pour si peu. Chez les Matacos, on voit des Indiens porter des jambières en roseaux pour protéger leurs jambes contre ces coups de crosses.

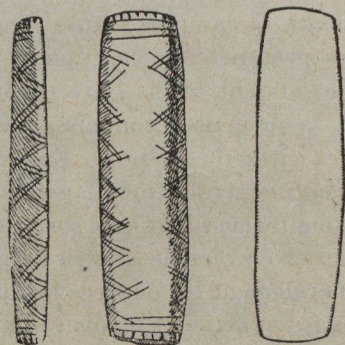
Les Indiens du Chaco pratiquent aussi les jeux de hasard, avec des dominos. Ces dominos sont faits de quatre petits morceaux de bois ou de roseau, dont un côté est toujours convexe, tandis que l'autre est plan ou concave. Deux, quatre, six ou huit personnes prennent part au jeu; de plus, il y a un marqueur.

Ces jeux sont très répandus dans le Chaco entier. De même que nos sportsmen emploient quantité de termes anglais, de

même les Indiens ont des termes de jeu internationaux, empruntés à d'autres tribus.

Que gagne-t-on lorsqu'on joue avec les Indiens? Quand on a de la chance, le gain consiste en une paire de vieilles culottes, une vieille chemise ou quelque article analogue, que les Indiens ont acquis des blancs. Là où l'influence des blancs ne s'est pas exercée, on joue des colliers en rondelles de coquillages.

Quand on questionne un Choroti ou un



Dominos chorotis. ($\frac{1}{2}$ grandeur naturelle).

Ashluslay sur les nombres, il est, le plus souvent, très embarrassé quand il a atteint 8. Il existe cependant des mots spéciaux pour les nombres allant au moins jusqu'à 10, mais tous ne les connaissent pas. C'est avec les doigts que les Indiens indiquent les nombres qu'ils veulent exprimer. Ils se servent souvent des orteils, et cela veut dire "beaucoup".

Lorsque les enfants indiens abandonnent le jeu, s'ouvre un autre chapitre de leur vie. C'est celui de la raison quand vient enfin l'âge de l'amour.

— o —

Un peu de Tourisme

—§—
Par Jos Traveller
—§—

LES MONTS-DE-PIETE EN CHINE

La création des Monts de Piété en Chine, remonte à la plus haute antiquité, d'aucuns prétendent même que ces institutions existaient avant l'ère chrétienne. Ils sont facilement reconnaissables dans toutes les cités du Céleste Empire, car tous les bâtiments destinés à cet usage affectent une forme identique, sortes de maisons carrées élevées de quatre étages. Ce sont généralement les édifices les plus élevés dans les quartiers chinois et ils se distinguent aussi facilement que nos églises canadiennes dans les petits villages de la province de Québec.

De nombreuses annonces en chinois en-



cadrent les fenêtres et incitent les passants à pénétrer dans l'édifice. Le commerce est généralement fructueux mais il a aussi ses aléas, notamment à la suite des années de grosse misère à la suite desquelles les clients viennent assiéger le prêteur à gages dans sa citadelle. Averti par l'expérience le tenancier s'empresse de prendre ses précautions dès qu'il s'aperçoit de l'effervescence ambiante. Il se barricade chez lui, pousse contre les portes et les fenêtres les objets les plus volumineux de son magasin, et il n'ouvre plus à personne. Pendant cette période de troubles les objets sont présentés au moyen d'un récipient descendu par un câble d'une des fenêtres les plus élevées.

Notre gravure représente un des principaux "Monts-de-Piété" de Shang-Haï. Comme cette ville est pourvue de police, la maison possède un grand vestibule qui peut être facilement évacué en cas d'émeute. D'ailleurs les précautions les plus minutieuses sont prises, cette salle est partagée par une forte grille derrière laquelle le prêteur assis sur un siège assez élevé peut sans crainte recevoir ses clients qui lui font passer les objets à engager par un guichet pratiqué dans la barrière.



La comptabilité de ces établissements est tenue avec un soin méticuleux et dans le cas où une "reconnaissance" viendrait à être perdue, il est possible de retrouver rapidement son propriétaire. Le taux d'intérêt est généralement de 1% par mois. Les Chinois, même riches, n'hésitent pas à venir déposer leurs fourrures dans ces maisons pendant l'été, on en prend un soin extrême et cela leur coûte moins cher que de les mettre en garde dans des magasins.

—o—

LA FABRICATION DU "CLOISONNE" AU JAPON

Les productions artistiques au Japon ont de tout temps occupé une grande place dans nos modernes expositions. Le goût spécial qui dirige la pensée de l'artiste, sa patience à toute épreuve de mên-



me que le souci de produire une "œuvre" ont fait de lui un producteur génial, mais il peut tout à son aise donner libre cours à son inspiration c'est dans la fabrication du "cloisonné" qui est le summum de l'industrie artistique japonaise.

Mes lectrices n'ont pas été sans admirer quelques-unes de ces "merveilles de

goût" dénommées "Shippo yaki", dans l'idiome national. Le seul défaut de ces productions est le prix extrêmement élevé qu'elles atteignent. Toutefois des "rabatteurs" spéciaux sont sans cesse à l'affût des "pièces" sensationnelles et les achètent à prix d'or pour les livrer aux amateurs.

Rien n'est plus seyant dans le hall d'un palais ou d'une maison luxueuse que l'exposition de ces "cloisonnés" et les édifices impériaux qui en possèdent de merveilleuses collections détiennent ainsi des trésors inestimables.

Ce qu'il y a de curieux c'est que le touriste trouve rarement un specimen de ce travail dans les maisons particulières japonaises. Il semble que les nationaux aient peur de commettre un sacrilège en détournant ces merveilleux objets de leur but initial qui est de "Parer la demeure de l'Empereur, et les temples des dieux."

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

LES ATTELAGES DE CAMPAGNE A FLORENCE (ITALIE)

Tandis que les ânes et les mulets sont employés aux travaux de charrois pénibles, dans les rues de Florence, les bœufs sont le plus communément employés dans toutes les fermes de la campagne. C'est une impression bizarre pour le touriste que de voir ces animaux, blancs pour la plupart, accouplés sous un joug qui grince à chaque pas, charroyer lentement mais sans arrêt, d'immenses quantités de baquets garnis de grappes vermeilles. Tout le monde sait que cette région de l'Italie est renommée pour ses vignobles et que le transport des terrains de culture jusqu'aux pressoirs nécessite un travail incessant, à l'époque des vendanges.

Au premier abord, il semblerait que la

conduite de ces animaux pesants et lourds offre une réelle difficulté. Il n'en est rien et le conducteur habile à l'aide de son aiguillon dirige ses bœufs avec une maes-



tria digne d'un cocher de "four in hand".

A remarquer également la politesse exquise des paysans italiens, politesse qui surprendrait étrangement dans le pays

Demandez les Liqueurs Douces

"FRISCO"

SODA WATER
COMPANY



Le Cidre de Pommes.

FRISCO

L'EAU MINERALE RUSSELL

'Frisco'

Naturelles de Sources

Buvez "GRAPE-O" délicieux

TEL. BELL : ST-LOUIS 5264

américain où le "sans-çon" prime toutes choses. Jamais vous ne croiserez un de ces conducteurs de chars sans que l'homme ne soulève son chapeau, et ne vous salue d'un sourire et d'un "Buon giorno" amical.

—C—

LES LAITIERS A LA HAVANE

Quel est celui d'entre nos lecteurs qui supposerait en voyant la vignette ci-contre, être en présence d'un laitier chargé d'ap-



provisionner les ménagères. Transporter du lait à cheval paraît invraisemblable et cependant le solide cavalier que nous présentons ici est un commis de ferme havanais, dispensateur du précieux liquide!

"J'AI GAGNÉ \$28 EN UN JOUR

Je ne connais rien pouvant faire concurrence aux photos à la minute"

Prix
\$7.50
et au-
des-
sus



Voilà ce que dit J. A. McMillian, de Nettie, W. Va., qui possède un de nos appareils Champion. Si vous désirez faire plus d'argent qu'auparavant, et avec moins de difficultés, voici ce qu'il vous faut. Quelle que soit votre demeure ou votre occupation, vous pouvez gagner de l'argent dès le début

NULLE EXPÉRIENCE REQUISE

J. H. Arnold, Rock Lake, N.D., écrit: J'ai reçu l'appareil en bon état. Je suis allé dans une petite ville où j'ai travaillé pendant deux heures et encaissé \$12.35. "J'ai gagné \$25 hier," écrit Arthur Neely, Alvarado, Tex. "J'ai gagné \$30 le premier jour" écrit B. Basha, Bell Island, Terre Neuve. "J'ai gagné \$50 à la Noël"—C. V. Lovett, Fort Meade, Fla. "J'ai encaissé aujourd'hui \$29 90"—Vernard Baker, Holbrook, Neb.

Les Photos Sur Cartes Postales font fureur dans les foires, piques-niques, carnavaux, lieux d'amusement, écoles, usines, gares ou rues—n'importe où—partout. L'appareil prend des photos $2\frac{1}{2} \times 3\frac{1}{2}$, $1\frac{1}{4} \times 2\frac{1}{2}$ et des médaillons d'un pouce. Des photographies de personnes seules ou en groupe, des maisons, animaux, autos, scènes pittoresques, etc. La photo se fait sur place en plein jour. Pas de galerie, pas de loyer. Vos profits vous appartiennent. L'appareil de

PHOTOGRAPHIE À LA MINUTE CHAMPION

prend, développe et finit des photos parfaites en 30 secondes; 200 à l'heure. Pas de chambre noire. Près de \$0.85 de bénéfices sur chaque dollar encaissé. Commencez dès maintenant. Voyagez si vous le désirez—parcourez le monde et amusez-vous. Ne travaillez plus pour les autres; soyez votre patron. Une occasion comme celle-ci ne se présente pas tous les jours. Profitez-en et demandez notre brochure gratuite, nos recommandations et notre offre très libérale.

AMERICAN MINUTE PHOTO COMPANY
2214 Ogden Ave. Dept. 67 A Chicago, Ill.

Phone Est 2109

L. DE LIMBOURG
(de Paris)

Pédicure Spécialiste.

Attaché au Service des RR.
Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Principales Communautés Religieuses.

LE SEUL A MONTREAL QUI GARANTIT LA GUERISON SANS DOULEUR
des cors, ongles-de-perdrix, ongles incarnés, pieds plats, transpiration

Consultations: 9 h. à 12 h. a.m. h. à 4 h. p.m. 6 h. 30 à 7 h. 30 m

291, rue St-Denis, Montréal.

Le lait est placé dans des autres placées sur la croupe du cheval et retenues à la selle par de fortes sangles. Le cavalier passe chaque matin devant chaque maison et les clients viennent eux-mêmes s'approvisionner à ces tonneaux préhistoriques. Que diraient nos médecins hygiénistes, et que deviendraient leurs théories sur les microbes, les bacilles, les germes, etc...

Je dois ajouter que lorsque cet original laitier est en retard dans sa tournée et qu'il fait prendre à son coursier un trot un peu sec, les ménagères reçoivent du beurre frais au lieu et place du liquide attendu, ils doivent s'en consoler, là comme ailleurs "Intervertissez l'ordre des facteurs et cela ne change pas le produit."

ERRANTS SUR LA TERRE

Les statistiques nous apprennent que plus de 350,000 hommes et garçons tant du Canada que des Etats-Unis prennent malheureusement, chaque année, la vie large du vagabondage. Sur ce nombre 35,000 y restent toute leur vie. Ils ne reviennent jamais à une occupation honorable, mais continuent une existence errante, de quêteux mendiant leur pain de porte en porte et couchent à la belle étoile pendant la saison d'été.

Des experts qui ont étudié la vie de ces nomades déclarent que 3,500 vagabonds sont tués chaque année dans des accidents de chemin de fer. Comme ils n'ont pas le sou et qu'ils veulent voir du pays, ils se hasardent à voler un passage sur un convoi de chemin de fer. Quand leur présence est découverte par les serre-freins, ils sautent au petit bonheur au risque de se faire écraser ou de se blesser plus ou moins mortellement.

ATTELAGES DE PRINTEMPS

N'achetez pas d'attelage avant d'avoir vu nos splendides modèles d'été.



Solidité, élégance et bon marché sont trois qualités qu'ils possèdent au plus haut degré.



Une visite à nos magasins suffira pour vous convaincre, venez nous voir et nous vous réserverons le meilleur accueil, que vous ayez ou non l'intention d'acheter.

Lamontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST, MONTREAL, Can



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.

LE SAMEDI

Journal Illustré Hebdomadaire

de 40 pages

En vente partout - - - 5c le Numéro

Maison fondée en 1852

Tel. Bell Main 554

CHS. LAVALLEE,

Successeur de A. Lavallée,

IMPORTATEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
et MUSIQUE EN FEUILLE

REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang., Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon, France, J. W. York & Sons, de Grand Rapids, Mich.

35 BOUL. ST-LAURENT, - - MONTREAL



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.

Le Spécialiste BEAUMIER

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



Embellissez Votre Poitrine En 25 Jours

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES

ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS.



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les chairs se raffermissent et se tonifient, le Buste prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée,

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser nervosité, migraine, mélancolie, neurasthénie, insouciance et désespérance. Engraissera les personnes maigres de 20 livres en 25 jours.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages vous enseignant comment vous pouvez obtenir le merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

LES JOURS DE BUREAU SONT: JEUDI ET SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE DE 2 A 5 P. M.

Adressez: Mme MYRRIAM DUBREUIL,

44b Mentana, Dept. 2, Boîte postale 2353,

Montréal, Qué.

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

